

**ŒUVRER POUR METTRE UN TERME
À LA VIOLENCE LIÉE AU GENRE
EN MILIEU SCOLAIRE**

**ÉCRITS DE REPRÉSENTANTES ET REPRÉSENTANTS
DE SYNDICATS DE L'ENSEIGNEMENT**

EN AFRIQUE DE L'EST, AFRIQUE DE L'OUEST ET AFRIQUE AUSTRALE

**ŒUVRER POUR METTRE
UN TERME À LA
VIOLENCE LIÉE AU GENRE
EN MILIEU SCOLAIRE**

ÉCRITS DE REPRÉSENTANTES ET
REPRÉSENTANTS DE SYNDICATS DE
L'ENSEIGNEMENT EN AFRIQUE DE L'EST,
AFRIQUE DE L'OUEST ET AFRIQUE AUSTRALE

Publié en décembre 2019, en anglais, par **Gender at Work** et le **Labour Research Service (LRS)** en partenariat avec **Affaires mondiales Canada**, **L'Initiative des Nations Unies pour l'éducation des filles (UNGEI)** et **L'Internationale de l'Éducation (IE)**

Édition : Shamim Meer

Traduction : Véronique Viala

Conception et mise en page : Naadira Patel - StudioStudioWorkWork

Révision : Nina Benjamin, Rex Fyles, Marc-André Charette et Aayushi Aggarwal

Les photographies des participants ont été prises au cours de l'atelier.

Les avis, opinions et écrits présentés dans ces pages n'engagent que leurs auteurs et autrices. Elles reflètent leur cheminement, point de vue et progression, exprimés avec leurs propres mots.

978-1-990932-59-5 (print)

978-1-990932-60-1 (web)



Government
of Canada

Gouvernement
du Canada

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	9
SYNDICATS PARTICIPANT AU PROGRAMME	18
ORGANISATIONS PARTENAIRES	19
ÉCRITS DE REPRÉSENTANTES ET REPRÉSENTANTS DE SYNDICATS DE L'ENSEIGNEMENT EN AFRIQUE DE L'EST, AFRIQUE DE L'OUEST ET AFRIQUE AUSTRALE	
Envers et contre tout	23
<i>Salimatu Sinneh Koroma (Syndicat national des enseignant.es de Sierra Léone)</i>	
Le contraire d'un mariage béni des cieux	27
<i>Aliou Deen-Conteh (Syndicat national des enseignant.es de Sierra Léone)</i>	
Mon parcours dans la lutte contre la VGMS	32
<i>Angela Chisanga (Syndicat des enseignant.es de l'enseignement primaire de Zambie)</i>	
Violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS) - Agir	38
<i>Kakunta Kabika Mbuyu (Syndicat des enseignant.es de l'enseignement primaire de Zambie)</i>	
L'histoire de Jatou	41
<i>Saffie Nyassi (Syndicat des enseignant.es de la Gambie)</i>	
Être une petite fille est comme une condamnation à mort	45
<i>Ebrima Sajaw (Syndicat des enseignant.es de la Gambie)</i>	
Une grande volent	51
<i>Destaye Tadesse (Association des enseignant.es d'Éthiopie)</i>	

Agir contre la VGMS _____	56
<i>Yohannes Benti (Association des enseignant.es d'Éthiopie)</i>	
Tournant décisif en matière de violence fondée sur le genre en milieu scolaire: L'histoire d'une victime et auteure de VGMS devenue agente de changement _____	60
<i>Alice C. Twei (Syndicat national des enseignant.es du Kenya)</i>	
Le pouvoir des mots dans la lutte contre la VGMS _____	66
<i>Winnie Namata (Syndicat national des enseignant.es de l'Ouganda)</i>	
L'époque où la violence liée au genre en milieu scolaire passait inaperçue est révolue _____	75
<i>Baguma Filbert Bates (Syndicat national des enseignant.es de l'Ouganda)</i>	
Le plaidoyer parmi les enseignants est essentiel pour engendrer un environnement sûr pour l'apprentissage de tous et toutes _____	81
<i>Tshwanelo Mmutlana (Organisation nationale professionnelle des enseignant.es d'Afrique du Sud)</i>	
La souffrance d'un jeune directeur _____	86
<i>Aubrey Makhubedu (Organisation nationale professionnelle des enseignant.es d'Afrique du Sud)</i>	
Gérer les cas de VGMS _____	89
<i>Leah Samakayi Kasaji (Union nationale des enseignant.es de Zambie)</i>	
Mort d'un moniteur de classe _____	95
<i>Joe Kasaka (Union nationale des enseignant.es de Zambie)</i>	
Enseigner est une œuvre d'amour _____	100
<i>Mpule Dorcas Sekabate (Syndicat démocratique des enseignant.es sud-africains)</i>	
Gérer les incidences fâcheuses de la violence à l'école - La réponse d'un syndicat _____	107
<i>Khanyisile Mdziniso (Syndicat démocratique des enseignant.es sud-africains)</i>	
Rêves brisés _____	114
<i>Eringu Etonu (Bureau régional de l'IE pour l'Afrique)</i>	
L'infortune de Juliana _____	118
<i>Victor Issaka Kpandja (Bureau régional de l'IE pour l'Afrique)</i>	

NOTES DES ANIMATRICES

Réflexions de l'animatrice : méthodes anciennes, nouveaux enseignements_____ 124

Nina Benjamin (*Labour Research Service et Gender at Work*)

Animer des conversations épineuses_____ 129

Mahlet Hailemariam (*Gender at Work*)

Dilemmes de l'animatrice : comment puis-je répondre et où sont les responsabilités?__ 134

Michel Friedman (*Gender at Work*)

L'acte de réflexion est un combat humain_____ 142

Nosipho Twala (*Labour Research Service et Gender at Work*)



INTRODUCTION

La violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS) est un type de violence qui porte atteinte à l'intégrité physique, aux droits humains et à l'égalité entre tous les acteurs de la vie de l'école, mais avant tout à ceux de l'enfant scolarisé.

L'initiative de l'Internationale de l'Éducation¹ (IE) *Les syndicats de l'éducation agissent pour éradiquer la violence liée au genre en milieu scolaire* s'inscrit dans un parcours de plus de 30 ans de plaidoyer international pour promouvoir l'égalité entre les genres dans l'éducation et dans les syndicats. En 2016, sept syndicats d'enseignants (le SADTU² et la NAPTOSA³ d'Afrique du Sud, le BETUZ⁴ et la ZNUT⁵ de Zambie, l'UNATU⁶ d'Ouganda, l'ETA⁷ d'Éthiopie et le KNUT⁸ du Kenya, puis en 2018, le SLTU⁹ de la Sierra Leone, le GTU¹⁰ de Gambie, ainsi que les collaborateurs et collaboratrices du Bureau régional Afrique de l'Internationale de l'Éducation sis au Ghana, se sont activement engagés dans un programme de Gender at Work¹¹ (G@W), le processus d'apprentissage par l'action en genre¹². Ce processus spécifique visait à créer un programme pilote participatif de l'IE en Afrique de l'Est, de l'Ouest et australe qui porterait sur la capacité individuelle des enseignants et enseignantes et sur celle de leurs syndicats à affronter la violence fondée sur le genre. Avec l'appui des animatrices de Gender at Work, les participants et participantes ont pu comprendre de façon plus approfondie l'inégalité entre les genres et la violence liée au genre en milieu scolaire. Tout au long de ce processus d'action-apprentissage, les participants et participantes ont été en mesure de parler à cœur ouvert et de partager des histoires de changement inspirantes.

Les ateliers *Entendre nos histoires* (Hearing our Stories) organisés au début du processus ont permis de créer, pour un groupe représentatif de membres de chaque syndicat participant, un espace au sein duquel chaque personne a pu partager ses expériences de violence liée au genre en milieu scolaire et au sein des syndicats. Au cours de ces ateliers de deux jours, leurs récits ont exprimé la douleur et la souffrance qui résultent de la VGMS, mais également l'engagement et la force de chaque enseignant et enseignante et de chaque membre du syndicat en tant qu'agents et agentes de changement pour mettre fin à la VGMS. Dans le cadre de l'atelier *Entendre nos histoires*, chaque syndicat a choisi un groupe de 4 ou 5 de ses membres pour former une équipe de changement dont le mandat consistait à soutenir le syndicat dans ses actions contre la VGMS. L'écho des histoires entendues au cours de l'atelier a continué à résonner chez les animatrices de Gender@Work et chez les membres

des équipes de changement tout au long des 18 mois du processus d'action-apprentissage. Il a fini par s'inscrire dans notre propre récit intérieur, près de notre cœur, nous guidant le long de notre cheminement conceptuel et concret à tester les mesures susceptibles de mettre un terme à la VGMS. Ces récits nous ont aidés à créer une communauté, une communauté d'éducateurs et éducatrices, militants et militantes. Comme l'a écrit Deen, du SLTU, « ces récits sont (...) importants parce que chacun de nous cherche des réponses et se sent proche des histoires authentiques et véridiques qui nous aident à tisser des liens et jeter des ponts pour surmonter les difficultés de la vie. »

Entre le 12 et le 15 septembre 2019, 19 syndicalistes du secteur de l'éducation et quatre animatrices de Gender at Work ont participé à un atelier d'écriture de Gender at Work. Shamim Meer, qui animait cet atelier, a guidé les participants et participantes au cours d'un processus de quatre jours de réflexion et de création, qui a débouché sur la rédaction de 23 récits écrits avec le cœur. Ces histoires édifiantes racontent la douleur, mais également, la patience, la solidarité et la joie que nous trouvons à nous efforcer d'éradiquer les normes sociales qui perpétuent la violence liée au genre dans les écoles.

L'atelier d'écriture a permis de créer un espace sûr où Shamim a guidé les membres de l'équipe de changement et les animatrices de Gender at Work dans l'utilisation d'une gamme de techniques d'écriture afin que chacun puisse partager l'une de ses nombreuses histoires, cette fois sous une forme écrite. Elle nous a familiarisés avec des techniques qui nous ont aidés à faire ressortir le pouvoir des idées, des méthodes permettant d'établir un lien avec le lecteur ou la lectrice, des moments de rétroaction constructive pour que nos camarades écrivains et écrivaines y puisent l'inspiration et la confiance d'écrire. Les animatrices de Gender at Work étaient à la fois participantes et co-animatrices avec Shamim en contribuant aux critiques constructives.

Une fois que les écrivains ont trouvé leur voix, c'est comme si un fleuve rompt ses digues. L'espace sûr s'étend au-delà de la salle de réunion et déborde dans les jardins. Chacun se penche sur son carnet de notes, mâchonnant son stylo, profondément concentré. Tandis que tous savourent la tranquillité du lieu devenu espace de réflexion, des récits de VGMS émergent, couvrant une myriade de thématiques : du pouvoir intrinsèque de se changer soi-même ainsi que les personnes dans leur réseau jusqu'aux stratégies des syndicats à l'égard des médias, la recherche et des modifications de politiques, en passant par le travail, beaucoup plus complexe, d'élimination progressive de certaines normes culturelles profondément enracinées.

Ces récits, ce sont ceux que nous partageons aujourd'hui avec vous. Nous espérons que les individus, les lieux, les événements, les larmes, les joies et les triomphes qui habitent ces histoires vous inspireront comme ils nous ont inspirés, nous écrivains et écrivaines, pour continuer à travailler pour des écoles exemptes de VGMS.

Si vous vous intéressez à la large gamme des stratégies mises en œuvre en Afrique par les syndicats de l'enseignement pour éliminer la VGMS, vous pouvez consulter le document *Stratégies pour éradiquer la violence fondée sur le genre en milieu scolaire : l'expérience des syndicats enseignants en Afrique*.

Nina Benjamin,

Associée principale, Gender at Work

1. L'Internationale de l'Éducation est une fédération syndicale mondiale représentant des organisations d'enseignants et d'autres personnels de l'éducation. C'est la plus grande et la plus représentative organisation mondiale sectorielle avec plus de 32 millions de membres syndiqués dans 391 organisations implantées dans 179 pays et territoires.
2. South Africa Democratic Teachers' Union (Syndicat national démocratique des enseignants sud-africains).
3. National Professional Teachers' Association of South Africa (Organisation nationale professionnelle des enseignants d'Afrique du Sud).
4. Basic Education Teachers' Union of Zambia (Syndicat des enseignants de l'enseignement primaire de Zambie).
5. Zambia National Union of Teachers (Syndicat national des enseignant.es de Zambie).
6. Uganda National Teachers' Union (Syndicat national des enseignant.es de l'Ouganda).
7. Ethiopia Teachers' Association (Association des enseignant.es d'Éthiopie).
8. Kenya National Union of Teachers (Syndicat national des enseignant.es du Kenya).
9. Sierra Leone Teachers' Union (Syndicat national des enseignant.es de Sierra Leone).
10. Gambia Teachers' Union (Syndicat des enseignants de la Gambie).
11. Gender at Work est un réseau de connaissances international féministe composé de collaborateurs qui soutiennent plus de 100 organisations pour s'attaquer à l'inégalité entre les genres et aux normes sociales discriminatoires. Dans le présent programme, Gender at Work est chargé de la conception et de l'animation du processus d'apprentissage par l'action dans le domaine du genre avec les syndicats participants, ainsi que de la coordination de la mise en œuvre du programme.
12. *Les syndicats de l'éducation agissent pour éradiquer la violence liée au genre en milieu scolaire* (VGMS) était un programme conjoint de quatre ans de l'IE/UNGEI (Initiative des Nations Unies pour l'éducation des filles) qui a soutenu les organisations affiliées à l'IE et leurs membres dans leurs efforts pour en finir avec la VGMS en formant dans sept pays africains les enseignantes et les enseignants afin d'en faire des agents de changement. Le programme était financé par Affaires mondiales Canada, avec un soutien complémentaire d'organisations affiliées à l'IE : la Fédération canadienne des enseignantes et enseignants, la fédération suédoise Lärarförbundet et la National Education Association des États-Unis.

Quelques réflexions de représentants et représentantes des syndicats d'enseignants et des animatrices le dernier jour de l'atelier d'écriture

Alice – *Cela a été une merveilleuse expérience. Je me suis fait de nouveaux amis. Je n'aurais jamais cru être capable d'écrire et j'ai beaucoup appris.*

Destaye – *Cela a été un moment merveilleux pour moi. J'ai écrit mon histoire grâce à toutes les coordinatrices.*

Kakunta – *Cela a été une bonne expérience, car le processus d'écriture nous donne l'occasion de réfléchir à ce que nous avons fait. J'attends avec impatience le résultat final.*

Winnie – *Je me sens très bien et autonomisée, je sens que je peux continuer à écrire. J'écrirai librement pour ne pas perdre la main.*

Richard – *Je suis arrivé un peu en retard, ce qui m'a un peu inquiété. En plus, je remplaçais quelqu'un et je n'étais pas sûr d'être à la hauteur des attentes de l'atelier. Je me suis étonné moi-même. Je n'étais pas très sûr de la thématique que j'abordais en écrivant, mais une fois que j'ai relu mon récit, c'était très pertinent, j'ai discerné de nombreux liens très cohérents, mais aussi des lacunes dans ce que nous faisons. En tentant d'écrire cette histoire, j'ai exploré l'ampleur du défi. Mon histoire est imaginaire, pourtant plus je l'écrivais, plus elle me semblait réelle. Je vais continuer à écrire.*

Leah – *Quand je suis partie de chez moi pour l'atelier, je me demandais sur quoi j'allais écrire. Quand vous nous avez dit que nous étions libres d'écrire ce que nous voulions, j'ai vraiment savouré cette possibilité. Mon histoire était celle d'une petite fille. Et puis Nosipho est venue me conseiller et je me suis rendu compte que ce n'était pas terminé. Je me suis demandé ce qui se produirait à la fin de ce projet sur la VGMS et comment les autres allaient le recevoir. Maintenant que nous avons couché tout ça sur papier, d'autres le liront et auront des idées pour les prochaines étapes.*

Filbert – *Merci beaucoup pour cette expérience incroyable ! Lorsque nous avons commencé, je ne voyais pas très bien où nous allions. Et j'ai commencé à réfléchir à ce que j'avais commencé à écrire : c'était un compte-rendu. Je suis alors revenu à mon expérience réelle et j'ai vraiment commencé à écrire en pensant que d'autres liraient mon travail. J'ai compris comment on compose un récit. À l'atelier « Entendre nos histoires » on nous a donné des livres, on nous a encouragés à les lire sans comprendre comment ils étaient composés. On vit et on fait beaucoup de choses mais elles ne sont pas écrites et personne ne peut les lire. Je serai un des hommes les plus heureux au monde si l'on nous donne des exemplaires papier de ce livre que nous écrivons pour que d'autres puissent le lire. Si ça veut dire qu'il nous faut contribuer financièrement au*

tirage d'exemplaires, alors nous le ferons. Je suis maintenant conscient des difficultés rencontrées par les personnes qui écrivent, ainsi que des efforts qu'elles déploient. Les enseignants et enseignantes ont les moyens de devenir écrivains et écrivaines mais ils ou elles ne savent pas comment aller de l'avant.

Aubrey – *J'aime me rappeler comment nous nous sommes retrouvés en Éthiopie pour l'atelier d'apprentissage. Nous avons vivement encouragé l'IE et Gender at Work à produire un livre sur ce projet. Heureux que vous ayez eu une vision stratégique et que les histoires soient venues de nous, que nous en soyons les auteurs. Si les membres de nos syndicats sont confrontés à des difficultés, ils ou elles pourront se reporter à ces récits. Ce qui est documenté le restera à tout jamais et d'autres plus tard pourront compléter les récits. La véritable histoire d'un enfant africain sera racontée.*

Tshwanelo – *Ma réflexion, c'est que nos voix ne s'éteindront pas : une fois couchées sur papier, elles entreront dans l'Histoire. Nous nous sommes retrouvés avec nos différents niveaux d'expérience en matière d'écriture. Je me sens reconnaissante et je continuerai à écrire librement car c'est essentiel de conserver des traces : si on ne le fait pas, on oublie ce qui est important. Ce livre ne deviendra pas une statistique rédigée par une ONG mais il aura été écrit par des enseignants et enseignantes prêts à jouer leur rôle pour le changement. En tant qu'enseignants et enseignantes, nous ne sommes pas seulement des auteurs ou autrices de VGMS mais aussi des enseignants et enseignantes qui voulons faire partie du changement.*

Dorcas – *Je veux remonter au moment où l'on nous a demandé de proposer les noms de personnes pour participer à cet atelier. J'ai commencé par regarder mon agenda : un congrès, mes examens ; j'ai aussi pensé que je devrais peut-être donner à quelqu'un d'autre l'occasion de participer, mais finalement c'est mon nom que j'ai inscrit pour participer à l'atelier. Je ne le regrette pas. Je préfère les chiffres et me rendre à l'essentiel plutôt que d'écrire. J'ai eu du mal à faire mes devoirs parce qu'il fallait que j'écrive, mais après l'atelier j'ai retrouvé l'énergie d'écrire. Tandis que je rédige cette histoire, je souhaiterais pouvoir retourner à l'école. En écrivant ce récit je me rends compte de toutes les erreurs que nous commettons en tant qu'éducateurs et éducatrices, consciemment ou inconsciemment. J'avais pensé qu'on allait pouvoir écrire cette histoire en un seul jour, mais je n'avais aucune idée de ce que signifierait ce processus.*

Deen – *Pour moi ce processus est un peu comme une résurrection religieuse : chaque fois avec les groupes d'apprentissage entre pairs 1, 2 et 3, en travaillant dans des pays différents, en tendant vers le même objectif. Quand nous nous retrouvons, c'est comme une renaissance, un regain de courage et de confiance en moi. Même quand on pense qu'on écrit bien, on a besoin de nouvelles perspectives. Chaque fois que je participe à un programme lié à la VGMS, je rentre chez moi transformé, mon élan, mon énergie, mon esprit renouvelés.*

Ebrima – *J'étais inquiet et je me demandais bien comment j'allais réussir à écrire. Je remettais l'écriture libre en question. Je n'aurais jamais pensé pouvoir raconter ouvertement ma propre histoire. C'était très personnel et je me suis fait des reproches à moi-même car je voulais protéger ma famille et ne pas l'exposer. En tant qu'hommes, nous sommes en première ligne pour l'excision. L'écriture libre m'a permis de retourner voir mes collègues et les élèves pour les encourager à s'exprimer, à écrire librement leur propre histoire à leur tour et la déposer en lieu sûr. Celles et ceux qui auront la chance de lire ces récits sauront que nous ne sommes pas les seuls à avoir été traumatisés. Merci de m'avoir offert cette occasion d'en parler.*

Saffie – *Les Gambiens ont du mal à dire au revoir. Le processus a été formidable et je me sens outillée. Pendant le voyage vers l'atelier, je me demandais ce qu'on allait faire. À l'aéroport, même l'agent du service de l'immigration sud-africain qui a vérifié ma lettre d'invitation m'a demandé ce que j'allais écrire. Le fait d'écrire librement me permettra de rédiger mes rapports rapidement et dans les temps. Nous partagerons cette expérience avec nos collègues. Je vais proposer au Secrétaire général l'idée que « chaque personne en touche une autre et en forme une autre », et j'écrirai avec mes collègues parce que nous avons beaucoup à mettre en commun.*

Victor – *J'ai peu à peu trouvé la confiance de rédiger mon récit.*

Salimatu – *Je me sens chanceuse d'être ici malgré tous les obstacles qu'il a fallu franchir pour obtenir le visa. Le jour de notre arrivée, j'ai eu l'impression que nous étions arrivés en Amérique, mais maintenant je sens que je suis bien en Afrique. J'espère que ce processus ne s'arrêtera pas en si bon chemin.*

Yohannes – *Je me demandais quoi écrire et je me sentais si fier d'être là. J'ai fêté mon anniversaire et le Nouvel An éthiopien avec tous les participants à l'atelier d'écriture. J'ai consacré du temps à rédiger ma thèse, donc je connais les difficultés de l'acte d'écriture. Les questions auxquelles nous nous trouvons confrontés en tant qu'enseignants et enseignantes sont : « Comment rendons-nous justice à nos élèves ? » et « Comment nos membres rendent-ils justice à nos collègues enseignants et enseignantes ? ».*

Nosipho – *Cette semaine a été très stimulante et j'apprécie le sentiment de sécurité que j'ai ressenti et la franchise avec laquelle nous avons tous partagé nos récits. Ce processus est semblable à une mise au monde, car on crée quelque chose de nouveau. Cette semaine a été très riche, nous avons pu créer, nous avons été en lien avec la nature et avec nos Dieux. Ces récits m'ont vraiment émue et sont gravés dans mon cœur. Tout a tourné autour de notre expérience. Au début nous avons eu du mal à trouver notre voix, mais par la confiance, l'abandon, l'humilité et la franchise, nous avons trouvé notre voix. Merci à toutes et tous d'avoir eu confiance en ce processus.*

Michel – *Je suis reconnaissante d'avoir pu m'inscrire dans une perspective différente et alternative sur la façon de faire passer nos idées dans les médias. Ici nous travaillons avec les mots, joignant la parole à l'acte, et ce ne sont pas de mots vides de sens. En général les choses sont très binaires, il y a les victimes et il y a les auteurs de violence. Ici nous montrons que la réalité est plus nuancée. Nous devons cependant garder à l'esprit les dynamiques politiques qui ne valorisent les connaissances que lorsqu'elles s'expriment en anglais.*

Mahelet – *Je me sens tellement reconnaissante d'être parmi vous tous et toutes, et de ce que nous avons accompli ensemble. Merci de nous avoir donné l'occasion d'animer cet atelier.*

Shamim – *Les récits que l'on lit en général dans les médias au sujet de la violence ne sont que des histoires de haine. Ici, j'ai vu comment des enseignants et des hommes peuvent faire partie de la solution : nous sommes tous ensemble et nous sommes une famille.*



Crédit d'image : EML Events Ethiopia



Crédit d'image : EML Events Ethiopia

SYNDICATS PARTICIPANT AU PROGRAMME

À L'ÉCHELLE DU CONTINENT

Bureau régional de l'IE pour l'Afrique



GROUPE D'APPRENTISSAGE ENTRE PAIRS EN AFRIQUE DE L'EST

ÉTHIOPIE

ETA (Association des enseignant.es d'Éthiopie)

OUGANDA

UNATU (Syndicat national des enseignant.es de l'Ouganda)

KENYA

KNUT (Syndicat national des enseignant.es du Kenya)

GROUPE D'APPRENTISSAGE ENTRE PAIRS EN AFRIQUE DE L'OUEST

GAMBIE

GTU (Syndicat des enseignant.es de la Gambie)

SIERRA LÉONE

SLTU (Syndicat national des enseignant.es de Sierra Léone)

GROUPE D'APPRENTISSAGE ENTRE PAIRS EN AFRIQUE AUSTRALE

AFRIQUE DU SUD

NAPTOSA (Organisation nationale professionnelle des enseignant.es d'Afrique du Sud)
SADTU (Syndicat démocratique des enseignant.es sud-africains)

ZAMBIE

BETUZ (Syndicat des enseignant.es de l'enseignement primaire de Zambie)
ZNUT (Union nationale des enseignant.es de Zambie)



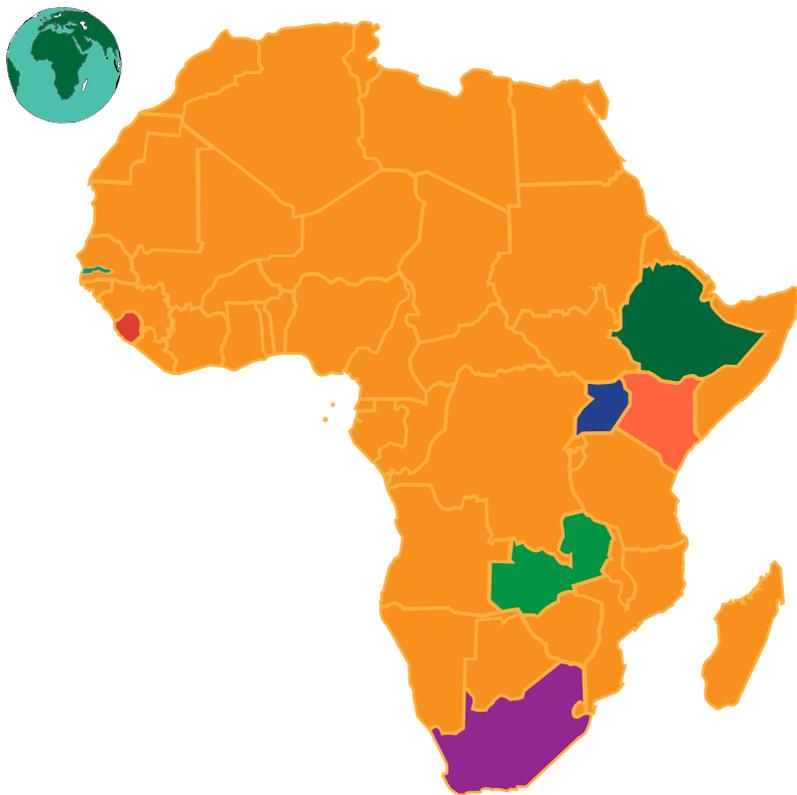
ORGANISATIONS PARTENAIRES

L'Initiative des Nations Unies pour l'éducation des filles (UNGEI) est un partenariat d'organisations qui ont pris l'engagement de promouvoir l'égalité des genres dans l'éducation et l'autonomisation des filles et des jeunes femmes. Constituée en 2000, l'UNGEI, une autorité mondiale dans le domaine des questions de genre et d'éducation, procure une plateforme permettant aux partenaires d'échanger leurs expériences et de parler d'une seule voix pour accélérer les progrès. Animant les échanges et recueillant les informations, l'UNGEI a joué un rôle essentiel pour rassembler de nombreux acteurs et mobiliser les ressources nécessaires pour appuyer le programme ***Les syndicats de l'éducation agissent pour éradiquer la violence liée au genre en milieu scolaire***. L'UNGEI offre une plateforme d'échange des enseignements tirés du programme. En 2013, l'UNGEI a fait de la VGMS une priorité en termes de politique et de plaidoyer et elle a depuis lors soutenu des initiatives qui font la preuve du rôle essentiel des enseignants et des syndicats pour y mettre un terme. En 2014, l'UNGEI a réuni un Groupe de travail mondial pour mettre fin à la violence fondée sur le genre en milieu scolaire pour déterminer des actions conjointes en termes de plaidoyer, de recherche et d'orientations mondiales sur la VGMS. L'UNGEI accueille également le centre de e-ressources documentaires sur la VGMS. Le secrétariat de l'UNGEI se trouve à l'UNICEF.

L'Internationale de l'Éducation (IE) représente des organisations d'enseignantes et d'enseignants ainsi que de personnels de l'enseignement dans le monde entier. C'est la plus grande fédération syndicale puisqu'elle représente 32 millions d'employés du secteur de l'éducation au sein de 400 organisations dans 170 pays et territoires. Depuis sa création en 1993, l'IE œuvre pour l'égalité des genres dans les syndicats et l'éducation, une politique essentielle et prioritaire dans nos programmes. À l'occasion de son 7e Congrès mondial en 2015, l'IE a adopté une résolution sur la VGMS, créant un cadre institutionnel pour travailler sur cette problématique prioritaire auprès de tous ses membres. Dans le cadre de ce programme, l'IE est chargée des relations et de la coordination avec les syndicats de l'éducation participants (toutes des organisations membres de l'IE) et d'autres collaborateurs, apportant son appui technique par l'intermédiaire du Bureau régional pour l'Afrique à Accra (Ghana) et du Secrétariat de l'IE à Bruxelles (Belgique).

Gender at Work (Gender@Work) est un réseau de connaissances international féministe qui œuvre pour mettre fin à la discrimination à l'égard des femmes et instaurer des cultures de l'inclusion. Depuis sa création en 2003, les collaboratrices et collaborateurs de Gender at Work ont apporté leur soutien à plus de 100 organisations pour s'attaquer à l'inégalité entre les genres et aux normes sociales discriminatoires. Dans ce programme, Gender at Work est responsable de la conception et de l'animation des processus d'apprentissage par l'action dans le domaine du genre avec les syndicats participants, ainsi que de la coordination de la mise en œuvre du programme.

Ce programme a été rendu possible grâce à l'appui financier généreux *d'Affaires mondiales Canada*.



ÉCRITS DE REPRÉSENTANTES ET
REPRÉSENTANTS DE SYNDICATS
DE L'ENSEIGNEMENT EN
AFRIQUE DE L'EST, AFRIQUE DE
L'OUEST ET AFRIQUE AUSTRALE





ENVERS ET CONTRE TOUT

Salimatu Sinneh Koroma

SLTU (Syndicat national des enseignant.es de Sierra Léone)

Mon récit concerne Isatu, qui est de la même génération que moi. Elle est aussi née dans la même ville et la même rue que moi. Cette fille avait de très bons résultats à l'école et tous les membres de sa communauté auraient souhaité être ses parents.

À 14 ans, Isatu est tombée enceinte, ce qui a surpris toute notre communauté. La plupart de ses camarades (du même âge qu'elle) lui ont conseillé de concocter un mélange d'herbes pour mettre fin à sa grossesse mais elle a refusé. Même ses tantes, l'une étant religieuse et l'autre infirmière, qui travaillaient à l'hôpital public, voulaient qu'elle avorte. Un jour, elles l'ont emmenée à l'hôpital pour mettre un terme à sa grossesse. Mais Isatu s'est enfuie de l'hôpital car elle avait peur de mourir.

Elle était stigmatisée et provoquée par les gens qu'elle croisait dans la rue en allant à l'hôpital pour son suivi médical. Elle avait honte, surtout lorsqu'elle apercevait ses camarades de classe en uniforme, sur le chemin de l'école. Certains amis l'ont encouragée à ne pas perdre espoir. Des mois se sont écoulés, elle est tombée malade et a été hospitalisée. Isatu souffrait de drépanocytose. Le médecin lui a donc conseillé de rester à l'hôpital jusqu'à son accouchement.

Apprenant qu'Isatu était hospitalisée, des membres de la communauté et certains élèves, surtout ses camarades de 3^e année, sont allés la voir souvent à l'hôpital. Ils ne venaient pas la voir par compassion mais pour la provoquer.

Grâce à Dieu, elle a donné naissance à une belle petite fille débordante de vie. Apprenant qu'elle avait accouché, de nombreuses personnes se sont rendues à l'hôpital pour la voir, mais le médecin avait déjà demandé aux infirmières de ne laisser entrer personne, à l'exception de ses parents. Le même jour, on l'a transférée dans un service spécialisé.

Au bout d'un an, Isatu a supplié son père de la laisser retourner à l'école. Son père a alors embauché un tuteur pour lui donner des cours à la maison car si elle retournait à l'école, elle serait confrontée aux provocations de ses camarades. Comme elle était déterminée et très sérieuse, Isatu a beaucoup étudié. Au bout de deux ans, son père lui a trouvé une école secondaire pour continuer sa scolarité. Une année plus tard, elle a passé l'examen du Baccalauréat « General Certificate Examination, O levels¹³ ». Elle a réussi cinq matières, parmi lesquelles les mathématiques et l'anglais. Son père lui a demandé ce qu'elle voulait faire ensuite. Elle lui a répondu qu'elle voulait être enseignante. Il a accepté et lui a acheté un formulaire d'inscription aux examens d'entrée à l'école de formation des enseignants. Isatu a réussi avec brio. Ce que je veux vraiment dire, c'est qu'elle a réussi tous les examens.

Isatu a été admise à l'école de formation des enseignants de Makeni. Cette localité est située à plus de 20 kilomètres de l'endroit où elle habitait. Au cours de sa première année de formation à l'école, elle est tombée malade et a été hospitalisée à l'hôpital public de Makeni pour une appendicite et un épisode de drépanocytose. On l'a opérée de l'appendicite. Isatu a manqué de nombreuses semaines de formation mais grâce aux encouragements de sa mère et de son père, elle a pu poursuivre ses études et passer en deuxième année. Elle a continué pendant trois ans jusqu'à l'obtention de son diplôme.

Isatu est retournée dans son école antérieure pour enseigner. Elle enseigné pendant trois ans puis a décidé d'entamer des formations complémentaires. Elle a donc poursuivi ses études. Elle a expliqué son intention à ses parents, qui s'en sont félicités et l'ont encouragée dans cette voie.

Cette fois, c'est elle qui a acheté le formulaire pour postuler à une formation d'enseignante de niveau secondaire. Avec l'aide de ses parents, elle a réussi. Elle a rencontré des obstacles qu'elle a surmontés et elle a terminé ses études avec succès. Elle n'a pas pu continuer d'enseigner dans sa ville natale à cause de la guerre civile qui sévissait dans le pays. Celle-ci faisait rage dans les provinces. C'est pourquoi elle a dû déménager à Freetown, la capitale.

C'est à cette époque qu'elle a adhéré au Sierra Leone Teachers Union (SLTU), pour militer au Comité des femmes. Elle s'est beaucoup impliquée dans le travail de son syndicat. Elle a ensuite été recrutée pour participer à un atelier au Sierra Leone Labour Congress (SLCC), l'organe regroupant tous les syndicats du pays. Pendant la cérémonie de clôture de l'atelier, Isatu a été sollicitée pour prononcer le discours de remerciement. Sa prestation a été si convaincante que l'une des partenaires internationales présente à l'atelier lui a demandé son CV, qu'elle lui a remis. La partenaire a dit à Isatu qu'il fallait qu'elle mette son CV à jour.

Isatu s'est ainsi sentie inspirée et à partir de ce jour-là, elle a eu envie d'approfondir encore plus son éducation. Elle a commencé à travailler avec des ONG locales de sa communauté pour lever des fonds afin de pouvoir entrer à l'université. Ce projet n'était pas du tout facile à réaliser pour elle ; en effet, elle était désormais mère de famille et devait payer le loyer et les frais de scolarité de ses enfants. En tant qu'enseignante, son salaire était peu motivant. Mais elle était si déterminée que rien ne l'a empêchée d'atteindre son but.

Isatu s'était mariée avec un homme qui avait deux enfants. Comme il ne s'occupait pas de sa fille à elle, elle a dû l'envoyer chez ses parents. Isatu et son mari ont eu deux enfants, un garçon et une fille. Elle s'occupait de tous les enfants, y compris de ceux de son mari. Elle ne traitait pas ses deux enfants différemment des deux enfants de son mari. Ce dernier n'était vraiment pas un père attentionné. Leur mariage a connu des difficultés et ils se sont séparés.

Isatu avait déjà surmonté beaucoup de difficultés, non seulement dans sa vie personnelle, mais aussi à l'école, dans sa communauté et dans son syndicat. Elle était dirigeante du Comité des femmes de son district, dûment élue lorsqu'elle résidait dans la province. Lorsqu'elle est arrivée à Freetown, elle a commencé à militer, puis a été élue déléguée de son établissement scolaire. Lorsque se sont tenues des élections au niveau du district, elle s'est portée candidate au poste de dirigeante du Comité des femmes et a gagné. À la fin de son mandat, d'autres élections ont été organisées. Cette fois, elle s'est présentée au poste de responsable du Comité régional des femmes. Elle a été élue sans opposition. Personne ne s'était présenté contre elle. Elle gérait les questions concernant les femmes dans sa région.

En 2008, Isatu a postulé à l'université pour faire une licence de sciences. Elle a été acceptée et là encore, elle a été confrontée à des difficultés, surtout parce que son père n'était plus là pour l'aider. Il était mort en 1997 au cours de la guerre

civile et sa mère n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle devait donc s'occuper aussi de sa mère pendant qu'elle étudiait pour sa licence. Sa mère est décédée en 2011 avant qu'Isatu n'obtienne son diplôme en 2012, une licence de Science du développement et d'économie, avec une spécialisation en planification et gestion de projets.

Isatu, qui n'avait jamais terminé sa troisième année d'enseignement secondaire était désormais diplômée de l'enseignement supérieur. À Dieu soit toute la gloire!

Quant à sa fille, elle est allée à l'école et a passé les examens d'entrée à l'université. Quand sa mère a repris ses études universitaires, elle y était aussi. Elle est aujourd'hui âgée de 36 ans.

Quand Isatu retourne à son village, les gens sont admiratifs. Certains de ses anciens camarades de classe n'osent pas la regarder dans les yeux mais elle s'approche toujours d'eux, pour les encourager et les aider si besoin est. Avec de la persévérance, Isatu est allée plus loin.

En tant qu'agente de l'équipe de changement, j'encourage plus de filles et de femmes à éliminer la violence liée au genre en milieu scolaire et à redoubler d'efforts pour toujours être à l'avant-garde et aimer son prochain. Nos adolescentes ne doivent jamais abandonner, envers et contre tout. Quand vous tombez, relevez-vous, enlevez la poussière de vos vêtements et repartez ! Il est certain que vous atteindrez votre but.

À nos parents: soutenez vos enfants, s'il vous plaît. Il n'existe pas de mauvais buisson dans lequel jeter un mauvais enfant. Un enfant n'est jamais mauvais. C'est vous le parent qui le rendrez mauvais ou la rendrez mauvaise.

À l'ensemble de la société : ne jugez jamais quelqu'un, surtout pas la petite fille. Si vous rencontrez quelqu'un qui souffre ou rencontre des difficultés et si vous pouvez lui venir en aide, faites-le. Si vous ne le pouvez pas, ne portez pas d'accusation à son encontre. Toute chose se produit pour une raison.

Ce récit rend hommage aux parents disparus d'Isatu, pour tous les efforts qu'ils ont déployés pour permettre à leur fille d'accomplir des choses formidables.

13. Les « GCE, O Levels » que l'on peut traduire par « Certificat général de fin d'études secondaires, niveau O(rdinaire) ». Système originaire de Grande-Bretagne avec des variantes dans les autres pays anglophones, le GCE est obtenu après le passage d'un examen dans les principales matières. En moyenne, les O levels sont équivalents à un niveau de 3^e année de secondaire dans le système francophone.



LE CONTRAIRE D'UN MARIAGE BÉNI DES CIEUX

Alieu Deen-Conteh

SLTU (Syndicat national des enseignant.es de Sierra Léone)

Un dicton en anglais déclare que « les mariages sont bénis des cieux », mais mon récit concerne des mariages qui ne rentrent pas du tout dans cette catégorie.

Je suis né dans une famille polygame et j'ai de nombreux frères et sœurs. Il était facile de voir que ma sœur cadette, Mbalu, était dotée d'un fort potentiel. Elle était très belle et bon nombre disaient que c'était la princesse du village, Mafaray. Si elle était belle, elle était aussi intelligente.

Mbalu avait 16 ans et, selon ses professeurs, elle avait d'excellents résultats au lycée. Sa beauté et son intelligence en ont fait l'objet de l'attention de tous.

Un après-midi funeste, Mbalu était assise dans la véranda, en train de lire, quand elle a vu un monsieur aussi âgé que notre père s'approcher. Elle était loin de savoir qu'il était venu voir notre père pour accomplir une mission sinistre. Les deux hommes ont ri de bon cœur lorsque mon père l'a raccompagné à la porte.

Quelques jours plus tard, notre père a expliqué ce qu'il se passait à Mbalu.

« Viens t'asseoir près de moi, ma princesse. J'ai à te parler », a dit notre père. « Tu sais que nous sommes pauvres, que je commence à vieillir et pourrais disparaître à tout moment. »

« Oui, papa, j'en suis tout à fait consciente. C'est pourquoi je souhaite faire des études pour pouvoir m'occuper de toi et de maman », a-t-elle répondu.

Mais elle ne connaissait pas le fin mot de l'histoire. Son père lui annonça que le vieux monsieur qui était passé le voir avait demandé sa main.

La jeune fille a été choquée de l'insensibilité de son père. Elle lui a clairement dit qu'elle n'épouserait pas un vieux monsieur car elle fréquentait toujours l'école. Des larmes de colère et de frustration ruisselaient sur son visage.

Notre père a tenté de convaincre d'autres membres de la famille que, en dépit de toute leur éducation, les femmes avaient le devoir de se marier. Alors, pourquoi ne pas le faire maintenant puisque l'instruction est destinée aux garçons et non aux filles ? Notre père faisait partie de ces hommes qui étaient convaincus que les femmes de la ville, qui devenaient trop instruites, finissaient par ne pas se marier. Il ne voulait pas que sa fille subisse le même sort. Il disait qu'une femme non mariée était comme une très belle maison sans toit.

Ensuite, notre père a retiré notre sœur de l'école. Ceci eu un effet ravageur sur nous tous, y compris notre mère qui se taisait toujours et ne voulait jamais se mettre son mari à dos.

Notre père la frappait chaque fois qu'elle cherchait à modérer ses excès.

J'étais terriblement malheureux de vivre sous la domination d'une telle terreur ! Mon admirable sœur, la princesse du village, qui voulait être libre de retourner à l'école, a finalement accepté d'épouser Pa Amadu. Elle l'a fait pour faire plaisir à son père, même temporairement.

Après s'être mariée, elle est devenue la troisième épouse et a fait deux fausses couches qui ont failli lui coûter la vie. Mbalu, toutefois, envisageait un plan B pour trouver une solution à ses problèmes familiaux.

Avec l'appui de quelques voisins sensibles à sa situation, elle a réussi à s'échapper pour recouvrer la liberté dans la capitale Freetown. C'est comme cela qu'elle a pu retourner à l'école et faire des études universitaires.

Cette expérience vécue dans mon enfance a laissé des marques à tout jamais dans ma vie de militant contre la VGMS et de membre de l'équipe de changement de mon syndicat.

Les conseils de ma mère, qui m'accompagnent jusqu'à ce jour, sont que je ne devrais pas haïr mon père ni quiconque. Que je dois aimer tout le monde et m'occuper de ceux qui souffrent.

Je pense que c'est important dans nos activités liées à la VGMS pour tenter de donner une voix aux sans-voix.

L'histoire du mariage précoce de Mbalu et d'autres formes de violence familiale sont courantes dans nos communautés. La violence familiale détruit l'avenir de bon nombre de personnes. Toutefois, nombre de ces cas ne sont pas signalés, principalement en raison de la culture du silence qui domine dans la société. Cette loi du silence est très courante dans les sociétés africaines. Lorsque de tels actes sont commis, des compromis sont conclus entre les membres des familles. L'important est de garder de bonnes relations au sein de la famille et de protéger sa réputation. Les victimes sont stigmatisées et on leur fait parfois sentir qu'elles ont fait quelque chose de mal. C'est une double punition.

En tant que membre de l'équipe de changement, mon expérience m'a aussi enseigné qu'il existe une culture du silence à l'échelle des syndicats, dans les bureaux des syndicats, parmi les responsables ainsi que les enseignants, qui sont parfois eux-mêmes auteurs de sévices. Les enseignants maltraitent souvent les enfants de différentes façons mais nous ne voyons pas toujours quelles mesures sont prises à l'encontre de ces membres. Combien de voix au sein du syndicat s'élèvent contre de tels actes ?

L'image de notre profession est ternie aux yeux de l'opinion publique parce qu'elle n'entend pas beaucoup parler des mesures que prend le syndicat à l'encontre de ses membres qui commettent ces actes.

En ma qualité de rédacteur du magazine de notre syndicat et de formateur dans presque tous nos programmes, j'ai une certaine influence et la possibilité de lutter contre la VGMS. Mais comme on dit, charité bien ordonnée commence par soi-même et la lutte doit commencer à l'intérieur de notre propre paroisse, le syndicat, pour ensuite se déployer dans la communauté toute entière. Lanceurs et lanceuses d'alerte doivent être prêts à subir les conséquences de ce noble combat. La VGMS peut tenter de reprendre sa place !

Avec les pouvoirs publics, notre syndicat est en train de revoir le code de conduite des enseignants de façon à y intégrer les nouveaux enjeux actuels, tels que la VGMS. Nous sommes également en train de réévaluer la politique relative au genre dans notre syndicat.

Au cours de mes formations, surtout dans les régions, je me suis aperçu que bien des pratiques telles que les châtiments corporels, la violence conjugale, les mutilations génitales féminines, les mariages et les grossesses précoces étaient considérées comme normales en raison de notre culture et de nos traditions.

Le fait que les enseignants, pourtant instruits, tiennent à ces pratiques culturelles néfastes, pose problème.

Toutefois, à mon sens, cela procure peut-être une occasion aux équipes de changement d'amorcer le dialogue avec ces enseignants en leur communiquant les faits et chiffres relatifs aux effets néfastes de ces pratiques, non seulement sur les personnes mais aussi sur la société dans son ensemble.

Nous encourageons nos enseignants à envoyer leurs témoignages au magazine du syndicat. La colonne sur la VGMS contribue à faire ressortir nettement les problèmes. Ces récits nous aident à comprendre que nos expériences ne sont pas forcément exceptionnelles. Ils nous aident à comprendre que nous ne sommes pas seuls à chercher notre chemin dans ce voyage qu'est la vie. Ces récits sont également importants parce que chacun de nous cherche des réponses et se sent proche des histoires authentiques et véridiques qui nous aident à tisser des liens et jeter des ponts pour surmonter les difficultés de la vie.

Les programmes de formation de notre syndicat n'ont pas seulement ciblé les dirigeants mais également les membres dans leur ensemble, notamment les femmes, par l'intermédiaire des structures des Comités de femmes dans l'ensemble du pays. Ces groupes de dirigeants syndicaux et d'enseignants engagent le dialogue avec les écoliers, surtout les filles, leurs collègues enseignants et la communauté dans son ensemble. Les comités de gestion scolaire, les conseils d'administration et les associations de parents d'élèves/d'enseignants locaux participent tous à cet engagement constant dans la croisade contre la VGMS dans notre pays.

Je siège actuellement à une commission conjointe mise en place par le gouvernement pour étudier la législation actuelle concernant la violence liée au genre et la maltraitance des enfants. Les lois faibles ou incohérentes posent problème, tout comme leur application insuffisante. Par exemple, une loi stipule que les coutumes autorisent légalement une jeune fille de moins de 18 ans à se marier, à condition que ses parents y consentent. Une autre loi plus récente stipule qu'il est interdit aux jeunes filles de moins de 18 ans de se marier. Cette nouvelle loi ne fait aucune référence à la loi coutumière antérieurement évoquée. Ces incohérences juridiques posent également des difficultés dans la lutte contre la VGMS. Grâce à notre plaidoyer, la loi de 2012 relative aux délits sexuels est en cours de révision radicale au parlement pour prévoir l'emprisonnement

à vie pour les cas de pénétration sexuelle commise à l'égard de personnes mineures (de moins de 18 ans). La peine antérieurement prévue était de 15 ans d'emprisonnement.

J'apprécie le travail réalisé par d'autres membres de notre équipe de changement qui se sont engagés dans des efforts de prévention de la VGMS. Ceci inclut les clubs de théâtre des établissements secondaires, la sensibilisation de la communauté et le réseautage avec d'autres parties prenantes, y compris les responsables religieux tels que des pasteurs et des imams.

Il convient de mettre en place une lutte concertée, sur tous les fronts, car il n'existe pas de solution universelle. Une démarche ou une stratégie unique ne suffit jamais. Nous devons tous être mobilisés. Il est essentiel que, nous, les hommes, nous trouvions en première ligne de ce combat pour être les champions de cette lutte.

Le fait que le président de notre pays, le Dr. Julius Maada Bio, ait déclaré un état d'urgence nationale à l'égard du viol et d'autres formes de violence sexuelle souligne la gravité de la situation. Et que dire de la campagne de la Première Dame intitulée « *Hands off our girls* » (bas les pattes, ne touchez pas à nos filles), une initiative des Premières Dames de la sous-région d'Afrique de l'Ouest ? Ces initiatives ne sonnent-elles pas l'heure de la mobilisation pour que les militants de la lutte contre la VGMS joignent leurs forces ?

Chaque fois que je repense à la façon dont ma sœur a réussi de justesse à fuir ce mariage forcé et violent, je ressens une très grande tristesse. Cela me remémore de nombreuses autres situations semblables et m'inspire pour continuer cette lutte légitime contre toutes les formes de violence sexospécifique.

Notre plan d'action consiste à continuer de réduire la menace jusqu'à atteindre notre but de zéro pour cent, après quoi les pleurs et gémissements des victimes n'auront plus lieu d'être. Nous devons contribuer à sauver l'avenir de ces jeunes dans le monde.

A Luta Continua! (La lutte continue)



MON PARCOURS DANS LA LUTTE CONTRE LA VGMS

Angela Chisanga

BETUZ

(Syndicat des enseignant.es de l'enseignement primaire de Zambie)

Dans mon parcours de militante de la lutte contre la Violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS), j'ai rencontré des auteurs ainsi que des victimes de violence. La première rencontre avec la VGMS qui m'a marquée s'est produite avant même que ne débute la campagne de lutte contre la VGMS. Dans l'établissement scolaire où j'enseignais, il s'est passé un événement qui m'a ouvert les yeux. Oui, il se passait beaucoup de choses négatives dans le milieu scolaire, dont la plupart d'entre nous, au sein du personnel, ignorait totalement l'existence.

Un lundi matin, j'ai reçu un SMS qui m'a interpellée. Il provenait d'un collègue masculin, monsieur John, avec lequel j'enseignais, et il disait entre autres choses « Arrête de raconter des mensonges sur moi ». J'étais perplexe car je ne comprenais pas le sens de ce SMS. Il me demandait d'arrêter de parler de ce qu'il faisait alors que, ce jour précis, je n'étais même pas à l'école mais plutôt à l'hôpital en train de me faire arracher une dent. J'ai appris plus tard que M. John avait envoyé des messages à plusieurs personnes qu'il soupçonnait être au courant de ses actes malveillants à l'école, et tout comme moi, elles n'avaient pas du tout apprécié de recevoir ce SMS. J'étais alors loin de me douter que ce n'était que le début de ma découverte du côté hideux de notre belle école.

Lorsque ma collègue enseignante madame Banda s'est amèrement plainte auprès de moi du message qu'elle avait reçu de monsieur John, je lui ai rapidement proposé de collaborer avec moi pour connaître le fin mot de l'histoire. Nous avons prévu interroger les élèves pour déterminer s'ils savaient quelque chose sur ce qu'il se passait à l'école. Le lendemain nous avons demandé qu'une salle soit mise à notre disposition et l'école nous a proposé le bureau d'un enseignant ayant beaucoup d'ancienneté.

Ma collègue madame Banda et moi-même avons demandé à quatre élèves de 4e année de venir nous voir une par une et, malheureusement, ce qu'elles nous ont raconté nous a donné le choc de notre vie ! Même si j'ai recouru aux compétences que j'avais apprises à l'occasion d'un cours d'orientation et d'accompagnement, je n'ai pas pu supporter les échanges avec les apprenants. Oui, c'était insupportable. Le diable influence véritablement les gens. Mais je remercie Dieu car il a utilisé ma collègue et moi-même en permettant à monsieur John de nous envoyer les SMS.

Monsieur John agressait sexuellement nos écolières en tirant parti de sa position en tant que professeur de sport et enseignant. J'avais la nausée tant j'avais du mal à croire ce que les filles me racontaient, comment leurs deux amies avaient été victimes de lui. J'ai pleuré quand l'une d'elles, âgée de 15 ans, nous a confirmé les sévices qu'elle avait subis. Elle nous a expliqué que monsieur John avait eu des relations sexuelles avec elle dans sa Toyota, dans le bureau des sports et dans un « lodge » le week-end précédent. Selon elle, monsieur John lui donnait chaque fois l'équivalent de trois dollars.

Sous le choc, ma collègue et moi-même avons demandé à cette adolescente de 15 ans si elle serait prête à dire ce qu'elle venait de nous raconter au directeur de l'école. Sans hésiter, elle a dit oui en acquiesçant de la tête. Et, telles des fantômes, nous nous sommes rendues au bureau du directeur. Nous lui avons expliqué la situation, avec le SMS de monsieur John ainsi que les révélations des jeunes filles. Comme nous, il était sous le choc. Il avait le visage rouge de colère et transpirait à grosses gouttes. Il a refusé de parler avec les filles puis a crié « En 25 années d'enseignement et d'administration, je n'ai jamais été confronté à un incident de cette gravité ».

Après avoir repris ses esprits, le directeur a appelé monsieur John. Lorsqu'il nous a vues, le jeune homme a eu l'air angoissé. Il a commencé à bégayer quand le directeur lui a demandé s'il était conscient de la gravité des actes qu'il avait

commis et lui a fait comprendre qu'il avait aggravé la situation en m'injuriant, moi la dirigeante syndicale, qui aurait dû être auprès de lui pour le protéger.

Toutefois, alors que ma collègue madame Banda insistait pour signaler cette affaire aux autorités supérieures, je l'ai suppliée de ne pas le dénoncer. J'étais désolée pour ce jeune enseignant dont l'épouse, enseignante dans une école voisine, était enceinte de leur troisième enfant. J'ai convaincu ma collègue que nous ne devons pas le dénoncer. Nous devrions plutôt lui pardonner, lui parler et accompagner psychologiquement les filles victimes.

J'ai pensé à l'époque que c'était la meilleure décision à prendre. Mais je ne pense plus la même chose aujourd'hui. Je ne cesse de me demander si monsieur John a continué d'avoir des relations sexuelles avec des élèves dans l'école où il a été ensuite muté. Qui plus est, je n'ai pas continué le suivi des filles qui avaient subi ces abus car j'ai moi-même quitté l'établissement pour enseigner ailleurs.

Je sais maintenant que la meilleure façon de gérer des situations pareilles consiste à ne jamais laisser s'échapper les auteurs de VGMS. Le projet *Teacher Unions Take Action to End School Related Gender Based Violence* (Les syndicats d'enseignants à l'avant-garde de la lutte contre la violence liée au genre en milieu scolaire) m'a beaucoup influencée et désormais mon organisation et moi-même savons comment traiter ce genre de situation. Bien entendu, les victimes ont besoin de nos conseils à l'occasion. Les auteurs, pour leur part, doivent être sanctionnés comme ils le méritent.

Dans mon organisation, notre conviction au quotidien est que tout le monde doit se mobiliser pour lutter contre la VGMS : enseignants, administrateurs, parents et élèves, leaders de la communauté, législateurs, forces de l'ordre, tout le monde.

Combattre la VGMS - conflits d'intérêts

Dans la lutte et les campagnes que je mène contre la violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS), un fléau qui fait obstacle à un processus d'apprentissage sain dans mon pays, je me suis heurtée à des conflits d'intérêts. Je me suis déjà trouvée à la croisée des chemins dans le passé, étant militante sur les questions de genre, mère et syndicaliste, et ayant dirigé pendant des années le département genre de mon organisation, le *Basic Education Teachers Union of Zambia* (BETUZ).

J'ai véritablement compris mes droits de défendre ce qui est juste en ce qui concerne le genre et les droits de la personne. Cependant, cette conviction a été mise à l'épreuve alors que nous venions de lancer le programme et la campagne

« Les syndicats d'enseignants à l'avant-garde de la lutte contre la violence liée au genre en milieu scolaire ». Un adhérent enseignant était accusé d'avoir commis des actes de violence liée au genre en milieu scolaire et ma propre organisation voulait que nous le défendions et le protégeions coûte que coûte. Une autre fois, trois enseignants baraqués sont venus nous voir parce qu'ils étaient accusés. L'un d'eux était sur le point d'être licencié du ministère de l'Éducation pour avoir profané et mis enceintes deux élèves de 7e niveau. Mes collègues masculins et notre Secrétaire général déployaient tous leurs efforts pour venir en aide aux auteurs de violence en ripostant par écrit, en cherchant de l'aide partout, en contactant des gens pour leur demander des conseils sur les façons dont il serait possible d'obtenir l'abandon des accusations. Un matin, j'ai audacieusement pris position. J'ai confronté mon collègue qui voulait aider les auteurs de ces actes. Je lui ai dit « J'ai décidé de demander à l'un de ces grands gaillards baraqués d'aller voir tes filles à toi, pour qu'il les mette enceintes elles aussi. Peut-être alors que tu connaîtras et ressentiras la douleur des parents des filles victimes de ces hommes. »

En colère, mon collègue m'a répliqué « Et toi, tu sais que ton salaire provient de ces mêmes enseignants que tu ne veux pas qu'on défende ! ». Ils ont sous-estimé ma fureur et je leur ai répondu que je préférais quitter mon poste si être dirigeante syndicale signifiait que je devais protéger et défendre ces auteurs de VGMS qui avaient commis leurs actes en toute impunité.

J'ai quitté les lieux toute furieuse, mais me suis aperçue plus tard que j'avais besoin de reprendre mes esprits si je voulais rallier mes collègues à ma cause dans la lutte contre la VGMS. J'ai décidé d'amorcer le dialogue avec mes collègues masculins les uns après les autres, pour les raisonner au sujet des dangers de défendre les auteurs d'actes de VGMS. L'un des dangers est que nous risquions de ternir le nom de notre organisation en aidant de telles personnes qui ne se sont jamais repenties de leurs actes, sans compter les souffrances des élèves victimes et l'incidence néfaste sur notre système éducatif lorsque les écoles ne sont pas des lieux sûrs. De plus, les élèves victimes de ces violences vivent un traumatisme pour le reste de leur vie et rencontrent des difficultés pour réaliser leurs objectifs de vie.

Lorsque le moment est venu de déterminer la composition de l'Équipe nationale pour le changement qui travaillerait avec moi à la tête du Département genre dans la lutte contre la VGMS, j'ai désigné le directeur des relations publiques le plus travaillant et affirmatif, la directrice des ressources humaines et une

enseignante du primaire qui était également membre du Comité national des femmes. À ce jour, je ne regrette pas d'avoir choisi cette équipe parce que, dès sa mise en place, nous nous sommes organisés et avons mis nos projets en œuvre.

Le plus passionnant concernant les programmes de l'Équipe de changement sont nos interventions dans le cadre, par exemple, des clubs anti-VGMS de certains établissements primaires et secondaires choisis, et les émissions en direct à la radio lors desquelles nous parlons de VGMS, de ce que c'est, de son impact sur l'éducation et des meilleures façons de l'éliminer, permettant au public de téléphoner pour échanger avec nous.

Les clubs anti-VGMS dans les établissements font intervenir les membres de notre équipe de référents, les « enseignants conseillers », d'autres enseignants et bien sûr les élèves. Ceci a eu pour effet d'accroître la sensibilisation parmi toutes les parties prenantes. Grâce à notre enquête de base initiale, nous avons appris que tant les enseignants que les élèves étaient soit des auteurs, soit des victimes de VGMS. Et nous voulions aller jusqu'au fond du problème.

Nous avons des histoires à raconter dans les établissements où fonctionnent des clubs scolaires. Au nord de la Zambie, au lycée de filles de Chinsali, nous avons un club très actif au sein duquel les filles ne reculent devant rien pour sensibiliser la communauté à l'égard de la VGMS. Même les intempéries telles que la pluie battante lors de la Journée internationale de la femme ne les ont pas empêchées de déclamer leurs poèmes dénonçant la VGMS, au plus grand plaisir des personnes présentes. Parmi celles-ci, de hauts dignitaires, tels que le secrétaire général de la mairie, qui s'est même engagé à payer les frais de scolarité des filles pour toute l'année.

Une membre de notre Équipe de changement, Bridget, anime un autre club à l'école primaire de Kabulonga. Les enfants sont toujours étonnants dans leur présentation de la lutte contre la VGMS, captant toujours l'attention, même celle des personnes plus âgées.

L'émission de radio avec des appels en direct est une autre stratégie passionnante, car elle sensibilise le grand public dans le pays. Ceci s'explique par le fait que nous utilisons les services de la radio nationale qui émet sur tout le territoire, y compris dans les zones rurales et reculées. Les réactions sont toujours impressionnantes. Nous recevons des appels des endroits les plus éloignés du pays, principalement des leaders communautaires, pas seulement des enseignants.

La création de départements d'orientation et d'accompagnement constitue une autre victoire remportée dans le domaine de la lutte contre la VGMS. Par l'intermédiaire de l'Équipe nationale pour le changement, notre syndicat (le BETUZ) a rempli un rôle important dans l'instauration du département d'orientation et d'accompagnement, car nous avons insisté de façon répétée dans nos échanges avec les pouvoirs publics sur l'importance de disposer d'un département de ce type à tous les niveaux du système éducatif. Mes collègues et moi-même avons rappelé le caractère essentiel de l'orientation chaque fois que nous en avons eu l'occasion, surtout lors des réunions de la sous-commission parlementaire de l'éducation. Lorsqu'on nous a demandé de faire un exposé sur l'incidence des niveaux élevés de prévalence des grossesses précoces dans les établissements scolaires, nous avons veillé à intégrer dans notre présentation une composante sur le conseil et l'accompagnement comme moyen efficace de lutter contre les grossesses précoces à l'école, et contre d'autres problèmes. Des départements d'orientation et d'accompagnement ont été établis dans tous nos établissements scolaires peu de temps après.

Tandis que nous nous félicitons de l'établissement de ces départements, nous demandons désormais à ce qu'ils soient tous dotés de personnels compétents et équipés du matériel nécessaire à leur bon fonctionnement.

Pour conclure, je pense que mes efforts et ceux de mes collègues dans la lutte contre la VGMS ont permis d'atteindre la plupart des objectifs que nous nous étions fixés. Mais je sais que la route est encore longue pour parvenir à changer l'état d'esprit des gens afin d'instaurer un milieu scolaire exempt de VGMS.



VIOLENCE LIÉE AU GENRE EN MILIEU SCOLAIRE (VGMS) - AGIR

Kakunta Kabika Mbuyu

BETUZ

(Syndicat des enseignant.es de l'enseignement primaire de Zambie)

La première fois que j'ai entendu parler de Violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS), je me suis mis sur la défensive parce que je n'arrivais pas à croire que ce qu'on me racontait était vrai. À mon sens, on cherchait à prendre en faute nos enseignants.

Lorsque notre coordinatrice du comité des femmes a expliqué aux employés du Basic Education Teachers' Union of Zambia (BETUZ) le principe de la VGMS et son incidence sur les performances des élèves à l'école, je lui ai fait remarquer que les enfants de nos écoles ne connaissaient rien à la notion de genre et que ce concept n'existait pas dans nos écoles en Zambie.

Ma position en tant que syndicaliste, c'était que la priorité était de protéger la dignité des enseignants membres de notre syndicat et que tout ce qui serait révélé et qui démontrerait que les enseignants ne se comportaient pas de manière professionnelle ne devait être aucunement toléré par le représentant des enseignants, à savoir leur syndicat.

Cependant, en écoutant la conviction de la coordinatrice du comité des femmes et son insistance à dire qu'il était essentiel que les établissements scolaires soient des lieux sûrs alors qu'il s'y passait beaucoup d'actes contraires à l'éthique professionnelle, j'ai décidé d'accorder le bénéfice du doute à cette question.

J'ai donc remarqué qu'il était nécessaire de comprendre ce concept de façon plus claire et que nous devons également veiller à ce que les intérêts de nos membres soient préservés.

Par ailleurs, j'ai aussi indiqué à la coordinatrice que nous avons besoin de données empiriques pour mettre en place une stratégie de mobilisation contre la VGMS. Mais au fond de moi, je me disais qu'on ne pouvait pas mordre la main qui nous nourrit et qu'il fallait gagner du temps. J'ai donc recommandé que soit menée une étude pour comprendre la notion de VGMS et savoir si elle existait dans nos écoles, afin de mieux savoir comment s'attaquer à cet éventuel phénomène.

Une enquête de base a donc été prévue et le syndicat a élaboré des procédures et des outils de recherche clairs. Nous nous sommes mis d'accord pour réaliser l'enquête dans les 10 provinces de la Zambie.

Il a été déterminé que les structures provinciales du syndicat constitueraient les équipes dirigeant la recherche pour collecter les données et un questionnaire a été mis au point comme principal outil de recueil de données. Trois questionnaires ont été élaborés : un pour les directeurs et directrices, un pour le personnel enseignant et un pour les élèves.

Lorsque les questionnaires nous ont été retournés pour analyses, les résultats nous ont choqués. L'étude faisait apparaître une prévalence de différentes formes de VGMS dans la plupart des établissements scolaires de Zambie. Il était très clair que la VGMS était un phénomène réel et que nos membres s'étaient rendus coupables de nombreux actes répréhensibles. Il était évident qu'ils commettaient des actes contraires à la conduite qu'on attendait des enseignants et qui pourraient déboucher sur leur licenciement. Cette étude montrait clairement que le métier d'enseignant était en danger et, qu'en tant que dirigeants d'un syndicat d'enseignants, nous devions prendre des mesures pour faire obstacle à la VGMS.

Cette étude de base montrait que la VGMS ne touchait pas seulement les élèves mais que certaines de nos membres enseignants en étaient également victimes. Certaines personnes ont indiqué ne plus vouloir enseigner à leur poste actuel parce que l'environnement de travail était devenu hostile.

Les principales formes de VGMS révélées par l'enquête étaient : des avances sexuelles des enseignants envers les élèves, des avances sexuelles entre membres du personnel enseignant et administratif, des tenues vestimentaires indécentes, du harcèlement, des propos injurieux de la part du personnel

enseignant ou administratif, pour n'en citer que quelques-unes. Ces révélations témoignaient clairement que la lutte contre la VGMS était une urgence pour moi et mon syndicat.

L'un des constats de cette étude qui m'a particulièrement touché était l'absence de structure de soutien fiable dans certains établissements scolaires pour les filles qui avaient leurs règles. Certaines filles manquaient l'école en période de menstrues de crainte de subir des quolibets des garçons si elles se tâchaient de sang faute de serviettes hygiéniques, que certaines écoles ne fournissaient pas en dépannage.

Également important, l'étude de base du BETUZ indiquait clairement que si l'on n'empêche pas la VGMS, il sera difficile de dispenser un enseignement et un apprentissage de qualité. Elle montrait que la VGMS avait une incidence sur la performance du corps enseignant et affaiblissait aussi l'estime de soi des élèves. Les recommandations de cette étude comprenaient la création de départements fonctionnels d'orientation et d'accompagnement dans tous les établissements ainsi qu'une action de toutes les parties prenantes de l'éducation contre la VGMS.

C'est à ce moment que j'ai intégré la VGMS à mes activités syndicales et que je me suis intéressé davantage à ce combat. J'ai réalisé que nous avons tous la responsabilité de débarrasser nos établissements scolaires de la VGMS, pour ainsi en faire des lieux sûrs afin que chaque personne puisse bénéficier d'un enseignement et d'un apprentissage de qualité.



L'HISTOIRE DE JATOU

Saffie Nyassi

GTU (Syndicat des enseignant.es de la Gambie)

Cette histoire est celle de Jatou, une grande fille élancée et jolie qui fréquentait le dernier niveau d'une école primaire dans une province de la Gambie. C'était la fille aînée de ses parents, une athlète qui représentait sa région dans les manifestations sportives nationales. C'était aussi une bonne élève.

Jatou était très connue dans son quartier et pratiquement tout le monde l'aimait dans sa communauté.

L'histoire débute alors que Jatou devait représenter sa région dans une épreuve sportive à l'échelle nationale. Tous les athlètes issus des régions campent habituellement au même endroit lors de telles manifestations. La veille de la compétition, vers 20 heures, Jatou a décidé d'aller dans un magasin voisin pour acheter du chocolat. Il faisait sombre et elle était seule.

Avant qu'elle n'arrive au magasin, un inconnu l'a prise par surprise de derrière et lui a brusquement couvert la bouche avec un morceau de tissu. Jatou était complètement désarmée. L'homme l'a jetée à terre, puis violée.

Lorsqu'il l'a laissée partir, elle a réussi à retrouver les autres athlètes. Sa jupe marron était déchirée. Elle avait des tâches de sang. On avait remarqué son absence pendant le temps où elle avait disparu. Son enseignante, madame Njie, l'a rapidement emmenée à l'hôpital. Là, elle s'est remise sur pied au bout d'une semaine.

Lorsqu'elle est rentrée dans sa région d'origine et son établissement scolaire, la nouvelle s'était répandue partout. Il est devenu difficile pour Jatou de vivre dans cet environnement.

En tant qu'équipe de changement en matière de violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS), nous voulions créer un environnement exempt de VGMS sous toutes ses formes et dans tous les lieux de façon à garantir la pleine participation de tous, et plus particulièrement des femmes et des jeunes. Il nous incombait en premier lieu de fournir un accompagnement à Jatou et de faire preuve d'empathie envers elle.

Nous avons remarqué que Jatou manquait l'école depuis plusieurs jours. Nous en avons parlé en équipe et décidé d'envoyer des membres de la Section des femmes du syndicat la voir.

Durant cette visite, nous avons cherché avec elle un moyen de la soulager du traumatisme qu'elle avait vécu. Elle a préféré déménager chez sa tante dans une autre région. En tant que membre de l'équipe de changement, j'ai décidé de surveiller en permanence ses progrès autant à l'école que chez sa tante. Jatou a continué d'obtenir de bons résultats scolaires mais elle a décidé de cesser de prendre part aux activités sportives.

Nous ne savions pas alors que son père avait voulu la marier peu après le viol qu'elle avait subi. Il pensait que c'était la seule option pour elle. Lorsque sa tante nous a mis au courant, nous avons décidé, en tant qu'agent.es du changement, enseignants, parents et modèles, de rencontrer son père. Nous avons évoqué différentes stratégies possibles avant de le rencontrer.

La première rencontre n'a donné aucun résultat car le père de Jatou était furieux contre nous. La deuxième fois que nous lui avons rendu visite, nous y sommes allés avec la tante de Jatou. Après un long dialogue composé de suppliques, de blagues et de sourires, la mission a porté ses fruits mais aux conditions suivantes:

- L'équipe de changement prendra en charge les éventuelles répercussions négatives sur Jatou.
- Jatou se mariera dès qu'elle aura terminé ses études secondaires.

Nous avons accepté ces conditions car nous pensons que quand on instruit une femme, on instruit toute une nation.

Aujourd'hui, Jatou est en dernière année au lycée. Elle est suivie tant à l'école qu'à la maison pour jauger ses résultats. Une communication efficace entre le père de Jatou et l'équipe de changement a été instaurée dans la compréhension mutuelle, la confiance et l'amitié. Nous continuons à encourager Jatou à poursuivre son éducation dans l'enseignement supérieur.

L'intervention de notre équipe de changement a été pertinente et a porté ses fruits. À partir de ce processus, j'ai appris qu'il est important de se respecter et de se faire confiance à soi-même pour que les autres aient confiance en vous, et que l'orientation et l'accompagnement sont de puissants outils pour lutter contre la VGMS. Je me suis également aperçue que le père de Jatou n'avait pas réfléchi aux conséquences d'un mariage précoce. Le dialogue avec son père montre l'importance de sensibiliser les gens à la VGMS et de s'assurer la participation de toutes les parties prenantes.

En tant que syndicat, la majorité de nos activités portent sur les femmes, les filles et les jeunes, car ce sont les groupes les plus vulnérables. Nous leur expliquons comment s'y prendre pour chercher réparation quand leurs droits sont bafoués, et auprès de qui. Nous procurons également aux jeunes une plateforme pour montrer leur potentiel et leur talent, ainsi que l'occasion de raconter leurs expériences. Les caucus de femmes et les conférences de jeunes constituent des forums où s'exprimer sur les problèmes de VGMS.

Objectifs de la Section des femmes

- La Section des femmes du syndicat sert à appuyer, guider, accompagner et chercher réparation pour les personnes dont les droits sont bafoués.
- Nous nouons des partenariats avec des parties prenantes et d'autres organisations de la société civile dont nous partageons les objectifs.
- Un autre objectif est que personne ne soit laissé sur le bord du chemin, à savoir organiser des formations, des visites et faire un suivi de nos membres à la base.

Comment pouvons-nous induire le changement ?

- En dotant le GTU de stratégies à effets immédiats et à plus long terme, pour continuer à affronter le problème de la VGMS dans un avenir éloigné

- En considérant la VGMS dans nos programmes scolaires à l'échelle nationale
- En mettant au point un manuel de formation sur la VGMS et le genre
- En améliorant l'éducation des filles sur les questions liées au genre dans nos programmes et activités
- En s'efforçant de bien conseiller nos filles pour les accompagner
- En utilisant les clubs de l'établissement scolaire, les clubs de mères et les associations culturelles pour faire circuler le message au sujet de la VGMS
- En utilisant les émissions de radio où le public peut appeler en direct pour traiter et éclairer les mythes et les idées fausses
- En disposant d'un code d'éthique et de conduite professionnelle.



ÊTRE UNE PETITE FILLE EST COMME UNE CONDAMNATION À MORT

Ebrima Sajaw

GTU (Syndicat des enseignant.es de la Gambie)

L'histoire que j'écris concerne ma très belle femme Fatoumatta, de l'ethnie foula, et votre serviteur. J'ai rencontré Fatoumatta en 1988 alors que j'étais enseignant, en poste dans son village. J'ai été attiré par sa beauté. J'ai donc décidé de faire sa connaissance et au bout d'un certain temps, je lui ai demandé si elle accepterait de se marier avec moi, d'être ma reine, mais à une condition : que chaque fois que nous serions bénis par la naissance d'une petite fille, elle ne subirait jamais de mutilations génitales féminines (MGF). Dans notre ethnie, la tradition veut que toute petite fille subisse ce traitement terrible et dégradant. Toutefois, elle m'a répondu « attendons de voir ce jour venir ».

Nous nous sommes donc mariés pour sceller notre union. Puis le Seigneur nous a donné deux filles. Gass avait cinq ans et Abbie était de trois ans sa cadette. Nous vivions tous heureux. Un jour pourtant, alors que nous étions ensemble sur le lit, mon épouse m'a dit qu'il était temps de faire exciser nos filles. J'ai été tellement choqué de l'entendre prononcer ces mots que je lui ai interdit de les répéter. Puis elle a commencé à pleurer et à faire toutes sortes de bruits. Je ne pouvais pas trouver le sommeil car je ne m'attendais pas à ça de sa part, mais j'étais prêt à relever le défi.

À ma surprise, le jour de l'excision de mes filles avait été décidé par la communauté sans que j'en sois informé. Dans le village, un ami, Ousman, m'a demandé si j'avais terminé les préparatifs nécessaires pour nos filles. Dans deux semaines, ses filles

y allaient aussi et il en était très heureux. J'ai répondu à Ousman que mes filles n'iraient pas, ce à quoi il a répondu que j'étais une honte pour la communauté en raison de mon ignorance de mes responsabilités traditionnelles. Avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, il m'a durement giflé puis s'est éloigné.

C'est alors que je me suis dit que la vraie bataille avait commencé. Lorsque je suis arrivé chez moi, toute ma famille m'attendait. Ma mère, mon père, mes beaux-parents, des voisins et des membres de ma famille proche et éloignée étaient venus me conseiller de laisser mes filles subir ce rite car il ferait d'elles de meilleures femmes à l'âge adulte. Puis j'ai demandé à mon épouse Fatoumatta « Est-ce que cela a fait de toi une meilleure femme ? Tu as subi de multiples opérations, éprouvé de grandes douleurs, et tu as failli mourir de complications pendant l'accouchement de chacune de nos deux filles. Et maintenant, tu ne dois plus avoir d'enfant car tu risquerais de mourir ».

Je leur ai expliqué que cette pratique était néfaste pour la santé et que j'étais prêt à perdre la vie pour mes filles, quelles que soient les conséquences. Ils m'ont répondu que j'étais stupide, ignorant, nocif et une honte pour toute l'ethnie à laquelle j'appartenais. Mon père m'a ordonné d'autoriser mes filles à subir cette pratique, sinon les coutumes et les normes de ma famille tout entière seraient anéanties. J'étais tellement en colère que je ne contrôlais pas mes émotions. Je leur ai répliqué qu'ils n'avaient qu'à tous aller en enfer avec leurs traditions. Et pour ce qui me concernait, les autres parents ne devraient pas non plus laisser leurs enfants subir cette pratique, mais je n'avais pas le pouvoir de les en dissuader. Tant que je serai vivant, mes filles ne seraient pas excisées.

Fatoumatta se sentait mal à l'aise à cause des pressions qu'elle subissait, car les gens lui reprochaient de faire trop peu pour chercher à me convaincre. Elle a décidé de m'insulter, de refuser de faire la cuisine parce qu'elle croyait qu'en m'énervant, je lâcherais prise. Un soir, alors que j'étais en train de lire, un ancien du village m'a transmis un message me demandant de me présenter au conseil des doyens du village, car ma femme avait rapporté que j'avais dit que les MGF n'avaient pas d'effets significatifs sur les filles et qu'en fait cela faisait plus de mal que de bien. Ils m'ont dit que c'était insultant et que j'étais ignorant. Fatoumatta était contente d'apprendre que j'allais répondre de mes opinions auprès des anciens car elle croyait que j'allais renoncer à ma position.

Lorsque je me suis trouvé en présence des anciens, ils m'ont demandé de répéter, mot pour mot, ce que j'avais dit à Fatoumatta. Ils ont appelé une fille pour

raconter les effets des MGF, et je l'ai écoutée attentivement afin de préparer ma réponse. Elle s'appelait Jainaba. Elle a dit que ce qu'ils avaient enlevé de son corps aidait son corps à ne sentir aucune sensation à l'égard des garçons sauf quand elle serait mariée.

Je leur ai répondu que cela ne rimait à rien car des filles subissent des MGF et meurent à cause des complications qui s'ensuivent. J'ai ajouté que dans les villes, 90 % des filles n'étaient pas excisées. Elles sont en bonne santé et vivent bien. Pourquoi pas nous ? Ils ont conclu que j'étais fou. Ils se sont demandés comment un homme de leur communauté pouvait se comporter ainsi, alors que les hommes sont toujours au premier rang pour vérifier que les MGF soient réalisées. J'ai alors répondu que j'avais l'impression que nous naissons tous complets. « Oh ! Non ! Oh ! Non ! » ont-ils répondu.

Finalement, alors que j'étais au travail, un ami et voisin, Ousman, est venu m'informer qu'il avait vu ma femme emmener mes filles avec d'autres pour leur faire subir l'excision. Je manquais de souffle. Je me suis presque évanoui et j'ai prié Dieu de les protéger avant mon arrivée. J'ai obtenu la permission de mon patron de m'absenter et suis parti directement en taxi chez mon beau-père. J'ai frappé si fort à sa porte que Kebba, mon beau-père, m'a presque injurié. Je lui ai demandé de dire à sa femme, Binta, qui était la cheffe du groupe d'anciens qui dirigeaient les MGF dans la communauté, de me ramener mes filles sans qu'il leur soit fait quoi que ce soit. J'ai dit à Kebba d'aller en enfer avec ses croyances. Il était si furieux qu'il a commencé à avoir des tremblements. Il m'a dit que Fatoumatta leur avait dit que j'avais consenti à ce que nos filles soient excisées. J'ai rétorqué que si jamais ils ne me rendaient pas mes filles, je veillerais à que sa vie devienne un enfer sur terre.

Kebba a immédiatement envoyé quelqu'un chercher Binta. Lorsque ma belle-mère est arrivée et qu'elle a vu dans quel état je me trouvais, elle est presque repartie en courant mais Kebba lui a demandé de ramener Gass et Abbie immédiatement. Elle a répondu qu'elle et ma femme avaient réalisé le dernier sacrifice, que c'était presque le tour des filles et qu'il n'était donc pas possible de revenir en arrière. J'ai dit à Binta que si quoi que ce soit arrivait à mes filles, je porterais plainte contre elle et ma femme et me tuerais ensuite.

Binta n'a donc eu d'autre choix que d'aller chercher mes filles, bien qu'elle se soit rendue compte qu'elle avait elle-même failli perdre sa propre vie pour avoir enlevé mes filles sans se faire remarquer. J'ai été très surpris de les trouver toutes nues mais indemnes.

Binta était championne de la croisade en faveur de ces actes barbares infligés à des fillettes innocentes, qui ignoraient qu'elles avaient le droit de résister à cette décision de leurs parents à cause de leur jeune âge et des croyances traditionnelles. Souvent, des filles perdent la vie au cours de cette opération.

Fatoumatta était tourmentée car mes filles étaient la risée de toute la communauté. La plupart des gens se sont éloignés de ma famille, surtout de ma femme qui pleurait presque tous les jours à cause des critiques de ses pairs. La plupart des hommes ont dit que je pensais que ma famille était supérieure à la leur à cause de l'éducation occidentale que j'avais reçue et que je les considérais peu civilisés et ignorants. Quelles que soient la douleur, la honte, les insultes et l'isolement, je gardais la tête haute parmi mes pairs. Un jour, mes collègues m'ont demandé de quitter le village pour la ville. J'ai refusé car je voulais que les MGF soient éliminées lentement mais sûrement.

Abbie ne comprenait pas pourquoi je ne leur permettais pas d'être excisées avec leurs pairs et leur mère ne cessait de leur dire de me parler, surtout quand elle n'avait pas le moral. J'ai expliqué à Gass et Abbie qu'elles étaient trop jeunes pour comprendre mais qu'elles le sauraient plus tard. À l'école, leurs camarades leur disaient toujours qu'elles finiraient seules car aucun homme n'accepterait de les épouser, parce qu'elles n'étaient ni propres ni pures. Je leur ai conseillé de se concentrer sur leurs études, d'éviter d'avoir ces conversations et qu'elles deviendraient alors de meilleures personnes.

Binta, ma belle-mère, sentait qu'elle subissait beaucoup de pression en tant que cheffe de cette coutume. Elle avait été excisée très jeune à l'initiative de sa grand-mère et elle avait été initiée par la communauté ; on lui avait dit que si elle trahissait la cause, elle mourrait misérablement. Quelques mois après m'avoir ramené mes filles, Binta est tombée gravement malade. Ma femme m'a dit que sa mère allait mourir parce qu'elle avait trahi la cause en empêchant ses petites filles d'être excisées. Au début, j'ai cru que c'était une blague et je ne voulais pas lui rendre visite. Quand je me suis aperçu que c'était grave, je suis allé la voir. Je voulais l'emmener à l'hôpital en ville pour la faire soigner mais elle m'a dit que sa maladie n'avait rien à voir avec la médecine. Elle m'a tenu la main droite et demandé de prendre soin de sa fille unique à laquelle elle aurait transmis cette pratique traditionnelle pour la perpétuer si je ne le lui avais interdit. Je ne savais pas encore que Binta vivait ses derniers instants. J'ai senti sa main tomber de la mienne et je n'ai pu retenir mes larmes.

Je n'avais jamais su que je me battais pour une juste cause en faveur de Gass et Abbie jusqu'au jour où j'ai entendu parler aux informations de la violence sexiste et écouté un débat sur les violences infligées aux femmes et aux filles. J'étais tellement content que j'ai appelé les filles pour qu'elles écoutent mais elles ne comprenaient pas de quoi il s'agissait. J'ai proposé à Fatoumatta de venir écouter aussi. Je ne lui reprochais rien car elle n'avait pas été exposée à la vie en ville. Le message que j'ai entendu m'a incité à en faire davantage pour sauver les filles des MGF. Je savais que ce ne serait pas facile à cause des croyances transmises par nos ancêtres mais qu'il fallait prendre l'initiative d'instaurer de meilleures pratiques.

Par chance, on m'a invité à participer à un atelier sur la VGMS. Je me suis initialement demandé de quoi il s'agissait mais j'étais heureux d'apprendre que j'étais un militant. Et maintenant que je suis membre de l'équipe d'apprentissage par les pairs et pour le changement, on attend davantage de moi. Je reçois aussi plus d'appui que jamais auparavant.

La VGMS sévit dans nos établissements scolaires et touche les élèves, le personnel enseignant, les communautés et, dans la majeure partie des cas, elle est passée sous silence en raison de la pauvreté, de la stigmatisation et des barrières culturelles. Fort des connaissances que j'avais acquises, j'ai décidé de devenir la voix des sans-voix pour lutter contre les terribles conséquences des MGF.

De plus, j'ai commencé à sensibiliser Fatoumatta. J'ai été surpris quand, un jour, elle a soudain cessé de s'opposer à moi et m'a pris dans ses bras, avec nos filles, pour me dire combien elle aurait aimé que je sois son père lorsqu'elle était petite, pour la protéger contre l'excision. Elle s'est souvenue de deux camarades qui étaient mortes en se vidant de leur sang. Elle m'a dit qu'elles pratiquaient les MGF uniquement à cause des croyances traditionnelles et parce qu'elles ignoraient que ces pratiques étaient néfastes. Elle m'a présenté des excuses, ainsi qu'à nos filles, pour n'en avoir pas pris conscience avant, mais qu'il valait mieux tard que jamais.

Fatoumatta était maintenant prête à me rejoindre dans la croisade pour éliminer la pratique néfaste des MGF avec Gass et Abbie, sans craindre l'opposition de la communauté. Lorsque nous avons commencé à faire de la sensibilisation sur les MGF, on nous a insultés, mais j'étais le pilier de la famille en dépit de toutes les menaces de mort que nous recevions. J'avais préparé ma famille à tout.

Au Gambia Teachers' Union (GTU), nous avons créé des centres pour accueillir les femmes et les enfants pour y recevoir un accompagnement dispensé par des membres formés des équipes de changement du GTU. Nous avons des plateformes où peuvent s'exprimer les sans-voix. Nous avons aussi formé des délégués syndicaux des écoles à la VGMS dans chaque cercle, qui à leur tour créent des clubs scolaires pour présenter sous forme théâtrale les effets de la VGMS. Les écoles ont des « boîtes à secrets » où les enseignants, les enseignantes et les élèves peuvent insérer des messages écrits sur les souffrances subies à l'école et dans la communauté. Ces boîtes sont vidées une fois par semaine et les cas sont signalés aux membres de l'équipe de changement. Les écoles ont également des clubs de théâtre qui sensibilisent les élèves et les membres de la communauté à ce phénomène. Bantaba est un dispositif local où peuvent se réunir des personnes de milieux différents pour parler ouvertement de leurs souffrances après qu'elles aient été sensibilisées, et où les victimes et les auteurs peuvent bénéficier d'un accompagnement. Les clubs scolaires chantent des chansons locales sur la VGMS pour mieux faire passer le message. Nous avons mobilisé la télévision nationale (GRTS) qui a offert à l'équipe de changement plusieurs segments sur la VGMS afin de couvrir plus largement ce problème. Les médias ont été sensibilisés et on leur a demandé de propager le message dans les médias électroniques et la presse écrite.

Personnellement, j'utilise la période de réunion de toutes les classes le lundi et le vendredi pour aborder la VGMS sous toutes ses formes. Je donne des exemples de châtiments corporels, d'injures ou d'abus comme appeler une petite fille « ma femme », de pratiques telles que faire exécuter des travaux domestiques aux filles. Les enseignants m'ont surnommé monsieur VGMS.

Dans le même temps, je suis à même d'inspirer d'autres personnes, auteures de ces violences, pour les inciter à mettre un terme aux actes de VGMS à l'encontre de nos filles. À ma grande surprise, j'ai aidé des hommes à prendre l'initiative de dire à leur épouse de cesser d'encourager leurs paires à initier de telles pratiques.

Oui, cela vient juste de commencer, mais je sais qu'il est inéluctable que nous gagnions la bataille un jour. Voilà ma raison d'être : briser la loi du silence, repousser les frontières et lutter contre la stigmatisation de la petite fille eu égard à tous les aspects de la VGMS.



UNE GRANDE VOLONTÉ

Destaye Tadesse

ETA (Association des enseignant.es d'Éthiopie)

Une enseignante est née et a grandi à Addis-Abeba. Elle a fréquenté l'école primaire et le lycée à Addis-Abeba. Elle a terminé ses études secondaires et universitaires avec de très bonnes notes. Et grâce à ses excellents résultats à l'université, elle a été embauchée comme chargée de cours dans l'une des nouvelles universités se trouvant à 300 km d'Addis-Abeba. C'est ici que débute son histoire.

C'est une enseignante très solide, sûre d'elle et compétente. Alors qu'elle enseignait à l'université, le Vice-recteur a fait sa connaissance et lui a dit beaucoup s'intéresser à elle. Elle avait beau lui dire qu'elle n'était pas intéressée, il continuait d'insister et a commencé à la harceler. Toutefois, à d'autres, il a commencé à raconter qu'il voulait se marier avec elle. Et sinon, qu'il voulait qu'elle soit sa petite amie jusqu'à ce qu'ils se marient. Elle a continué à lui dire que cela ne l'intéressait ni d'être sa petite amie, ni de l'épouser. Elle lui a expliqué que la raison pour laquelle elle était à l'université n'était pas pour se marier mais pour poursuivre ses études. Il n'a jamais compris que son refus signifiait « NON ! ». Au contraire, le Vice-recteur de l'université a continué à la harceler, allant jusqu'à profiter de sa position pour mobiliser ses collègues afin qu'ils la forcent à accepter sa demande. Ses collègues ont commencé à exercer des pressions sur elle en lui téléphonant et en lui envoyant des SMS. Comme elle ne changeait pas d'avis, elle a commencé à recevoir des messages la menaçant de mort. Mais elle n'a pas cédé à toutes les pressions et a poursuivi sa lutte. Entre-temps, elle a réussi l'examen d'entrée pour suivre un programme de Master dans l'une des universités du pays.

Pendant ses études, on lui a donné des cours à dispenser dans le cadre du programme d'été de l'université d'où elle venait. Lorsque des enseignants se voient attribuer des cours durant les programmes d'été, ils reçoivent un salaire supplémentaire. Toutefois, après avoir terminé ses cours d'été, alors que les autres enseignants dans la même situation ont reçu leur salaire, le directeur de l'administration et des finances, un ami proche et membre de la famille du Vice-recteur de l'université, a refusé de lui verser le sien. La situation est devenue de plus en plus difficile pour elle car d'autres chefs de départements gardaient le silence par crainte de représailles pour avoir défendu la vérité. Elle a poursuivi sa lutte pour le respect de ses droits dans ces conditions insupportables.

Après avoir terminé son Master, elle est retournée à l'université et s'est présentée directement au Vice-recteur de l'université pour lui demander de renouveler son contrat et une augmentation de salaire en fonction de ses qualifications. Il a transmis sa demande aux départements des finances et de l'administration et des ressources humaines, tout en leur ordonnant verbalement de refuser systématiquement d'accéder à ses demandes. De ce fait, sa demande officielle a été ignorée et n'a pas été intégrée à son dossier personnel. C'est pourquoi elle a été contrainte de travailler sans être payée pendant de nombreux mois. Au bout d'un moment, elle a porté cette question à l'attention de l'administration de l'université mais on ne lui a apporté aucune réponse. Au contraire, le nombre de personnes exerçant des pressions sur elle et lui conseillant de donner suite à la demande du Vice-recteur, sous prétexte de la soutenir, a augmenté. Certains ont même été jusqu'à lui dire que, si elle se mariait à un Vice-recteur, elle en tirerait un prestige et un mode de vie qui ne lui serait normalement pas accessible. C'est alors qu'elle a porté son affaire à l'attention de l'Ethiopian Teachers' Association.

À cette époque, l'ETA n'avait pas encore de représentation syndicale dans cette université qui n'avait ouvert que récemment. C'est pourquoi elle s'est adressée directement au Bureau national et a présenté son cas au président de l'ETA en personne. Le Président, membre de l'équipe de changement mise en place par l'intermédiaire de l'initiative de l'IE mise en œuvre par Gender at Work, a porté cette affaire à l'attention du Département genre du syndicat. L'équipe de changement a compris combien une telle situation nuit aux efforts à l'échelle nationale pour accroître la présence des femmes dans les milieux universitaires et elle a agi rapidement et avec détermination. Le Département genre de l'ETA a écrit une lettre au Bureau genre du ministère de l'Éducation, exigeant qu'une solution soit immédiatement apportée à ce problème. Alors que la réponse

du ministère tardait à venir, le Bureau genre de l'ETA, après avoir réuni toutes les preuves nécessaires, a écrit une seconde lettre directement au ministre de l'Éducation de l'État concerné et au ministre fédéral de l'Éducation.

Celui-ci a répondu en mettant immédiatement sur pied une commission provisoire chargée de mener l'enquête sur cette situation et de recommander des mesures concrètes. Toutefois, le président de la commission n'a pas nommé la représentante de l'ETA au sein de la commission. Il s'est rendu directement à l'université pour enquêter sur cette question.

À ce stade, l'enquête a été entachée par deux erreurs de procédure. Première erreur : l'enquête a eu lieu en l'absence de l'enseignante dont l'affaire faisait l'objet d'une enquête ; deuxième erreur : l'ETA a été exclue de la procédure. Une fois l'enquête menée à bien, l'ETA a demandé à la Commission de lui communiquer son rapport accompagné des recommandations, mais la demande a été refusée par le Président de la Commission. Prenant acte de la gravité de la situation, l'ETA a décidé d'écrire une nouvelle lettre au Département genre du ministère de l'Éducation. En outre, le président de l'ETA a débattu directement de la question avec le ministre de l'État chargé de l'éducation et le ministre fédéral de l'Éducation et leur a fait savoir que si le problème n'était pas résolu immédiatement, le syndicat porterait l'affaire devant les tribunaux au nom de son adhérente. La victime a été mutée dans une autre université de son choix puis a poursuivi ses études pour l'obtention de son diplôme final. Enfin, le Vice-recteur de l'université a été limogé. Je souhaite ici souligner la confiance en soi et la persévérance de la victime qui a subi les abus énoncés. Sans sa volonté de fer et le soutien de sa famille et de l'ETA, de tels abus seraient passés inaperçus.

Pourquoi est-ce que j'écris cette histoire ?

Actuellement, un nombre croissant de femmes universitaires travaillent dans les universités et les établissements d'enseignement supérieur en Éthiopie. Ces jeunes femmes entrent dans des établissements d'enseignement supérieur sans disposer des informations adéquates pour affronter ces violences. Elles ignorent à quel moment et à qui s'adresser pour signaler ces abus. Je souhaite leur faire savoir à toutes qu'elles ne sont pas seules et qu'elles doivent dénoncer ces violences. Il faut qu'elles en parlent ouvertement et cherchent à se faire aider par leurs étudiants et leur famille. De plus, les étudiantes et les professeures doivent veiller à réunir des preuves et savoir à qui adresser leurs plaintes.

Dans tous les établissements d'enseignement supérieur et secondaire, il existe

un comité dont le but est de prévenir la violence sexiste. Le comité est organisé autour des directives intitulées « Directives pour prévenir la violence liée au genre en milieu scolaire », élaborées en collaboration entre le ministère de l'éducation et les délégués genre de l'ETA. Dans chaque école, le comité est composé de deux représentants de l'ETA. Dans les lycées, « l'indice de la violence sexiste » est destiné à mesurer les niveaux de violence dans les établissements scolaires deux fois par an, aux fins de réunir le personnel enseignant, les parents et le personnel scolaire de soutien pour faire de la sensibilisation et porter la VGMS à l'attention de tous.

Mon message à la communauté éducative

Une communauté scolaire comprend les personnes participant directement ou indirectement au processus d'apprentissage. Celle-ci joue un rôle important et fondamental dans la prévention de la violence pour instaurer un milieu scolaire sûr et sécurisé. Voici donc mon message :

- A. Aux établissements d'enseignement** : il convient de veiller à ce que le milieu scolaire soit exempt d'influences indues (bars, discothèques, drogues...). Les écoles doivent être clôturées et disposer de toilettes individuelles adéquates et propres que les filles, surtout, peuvent utiliser librement. Il doit y avoir un espace dans l'école où les élèves peuvent jouer, s'asseoir librement, lire et discuter.
- B. Aux parents** : les parents sont chargés, hormis l'achat des fournitures scolaires, d'entretenir un dialogue ouvert avec leurs enfants. Ils doivent les accompagner sur la façon de traiter la violence sexiste, la pression de leurs pairs, etc. Ils doivent comprendre et soutenir leurs enfants.
- C. Aux enseignant et aux enseignantes** : vous êtes les gardiens du savoir. Les parents vous confient leurs enfants, c'est pourquoi vous devez les considérer comme vos propres enfants, frères et sœurs. Il peut arriver que vous tombiez amoureux d'une de vos élèves. Mais rappelez-vous qu'user du pouvoir que vous confère votre position pour abuser des élèves finira par vous coûter cher. Veuillez respecter votre profession, faire preuve de discipline et vous garder de déshonorer cette profession sacrée.
- D. Aux élèves** : l'éducation est votre avenir. L'instruction a pour but de renforcer vos capacités. Vous devez savoir que toute influence négative entraînera l'interruption de votre éducation et vous empêchera

d'atteindre vos buts. Lorsque vous entrez à l'université, il y a beaucoup de défis à relever. La pression des pairs et l'addiction peuvent influencer sur votre éducation. Concentrez-vous sur vos objectifs, attaquez-vous aux obstacles qui peuvent entraver votre éducation. Quand vous entrez à l'université, vous êtes susceptibles de vous sentir « libres » de vous rendre dans certains lieux hors de la surveillance de vos parents. Faites attention lorsque vos pairs vous proposent quoi que ce soit, cela peut vous coûter cher.

- E. **Aux personnels de soutien** : vous êtes essentiels à la réalisation des objectifs d'apprentissage et d'enseignement. N'utilisez pas votre position pour demander à des élèves ou étudiantes de sortir avec vous et abuser d'elles. L'étude menée par l'ETA en 2014 montre que le personnel de soutien participe aussi à la VGMS. Vous aussi êtes responsables de la lutte contre la VGMS.
- F. **Aux pouvoirs publics** : les efforts déployés pour offrir une éducation accessible et de qualité sont louables. Toutefois, les efforts et l'attention portée à la mise en place d'une aide juridique et une couverture dans la lutte contre la VGMS sont inférieurs aux besoins. La longueur des enquêtes et le manque de preuves sont interprétés de façon erronée par certains (les auteurs de violence ne sont pas sanctionnés faute de preuves et ceci fait penser qu'ils peuvent perpétrer ces violences en toute impunité). Il faut que les pouvoirs publics trouvent une solution pour aider les victimes à ce que justice leur soit rendue dans des délais raisonnables et pour intégrer la VGMS au droit pénal du pays.
- G. **Aux syndicats de l'éducation** : le seul moyen de prouver que l'enseignement est une profession sacrée, c'est que nous fassions preuve de suffisamment de professionnalisme pour respecter notre code de déontologie. Les étudiants et étudiantes d'aujourd'hui sont les enseignants et enseignantes de demain. Il est nécessaire d'encourager et de soutenir nos membres de façon qu'ils puissent remplir leurs obligations professionnelles. Il est nécessaire que les syndicats prennent des mesures strictes à l'égard de ceux qui ne respectent pas ce code de déontologie.



AGIR CONTRE LA VGMS

Yohannes Benti

ETA (Association des enseignant.es d'Éthiopie)

J'écris cette histoire dans le but d'accroître la prise de conscience à l'égard de la complexité de la VGMS. Je le fais aussi pour faire savoir aux autres qu'il est possible de mesurer la violence et de prendre des mesures stratégiques correspondant au niveau de violence identifié.

La VGMS exige des efforts concertés sous la direction des organisations enseignantes. Je suis convaincu que les enseignants ont un rôle essentiel à jouer pour engendrer un environnement favorable à l'apprentissage de leurs élèves. Les organisations d'enseignants, les chargés d'éducation, la communauté et les parties prenantes locales doivent comprendre les difficultés associées à la VGMS et assumer leur responsabilité sociale qui consiste à agir de façon individuelle et collective pour mettre un terme à la violence dans les écoles et à la violence à l'égard des femmes au sein de la société dans son ensemble.

Hormis la défense de l'éducation et des droits de ses membres, l'Ethiopian Teachers' Association (ETA) s'occupe aussi de questions concernant les élèves en se basant sur les principes énoncés dans ses statuts. Autrement dit, on attend de l'ETA qu'elle favorise un environnement propice à l'apprentissage pour les élèves en général et les filles en particulier. La violence liée au genre en milieu scolaire fait partie des problèmes abordés par l'ETA pour créer un environnement favorable à l'apprentissage pour les élèves.

La violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS) est un problème tellement vaste qu'elle peut être visible et invisible. C'est pourquoi il est difficile de

dresser une liste exhaustive des types de violence qui se produisent dans les établissements scolaires et ailleurs. D'une part, les élèves ne signalent pas clairement les violences subies. D'autre part, certaines violences étaient antérieurement considérées comme normales car elles existent depuis des temps immémoriaux et sont profondément enracinées dans la culture de la société. Ceci nécessite de mobiliser la communauté éducative et au-delà. Mobiliser la communauté éducative ou les parties prenantes locales est très important car les pratiques culturelles existent dans toute la communauté.

L'ETA a donc décidé que, pour aborder la VGMS, il fallait commencer par réaliser une étude pour déterminer les types de violences commises et savoir ce qu'entend la communauté éducative par VGMS. Ainsi, deux universitaires, un homme et une femme, ont été recrutés pour mener une enquête dans sept établissements secondaires choisis au hasard parmi les 32 établissements du projet pilote à l'échelle nationale, sélectionnés sur trois critères prédéterminés : établissements dirigés par des femmes proviseures ou proviseures adjointes, violence signalée et nombre d'élèves filles.

Tandis que les chercheurs ont identifié plusieurs recommandations, deux d'entre elles exigeaient d'être immédiatement mises en œuvre. L'une consistait à se donner les moyens de mesurer la situation de violence dans les écoles et l'autre à rédiger un manuel des compétences de la vie pour permettre aux élèves de s'affirmer et de mieux se défendre.

Concernant la mesure de l'ampleur de la violence, il y a eu un débat parmi des participants membres de l'ETA et des parties prenantes appelées pour valider l'étude. On s'est demandé s'il était possible de mesurer la violence. Bien que cette question n'ait pas fait de consensus parmi les participants, les dirigeants de l'ETA ont préconisé l'organisation de consultations complémentaires. Des experts ont été recrutés pour trouver une solution à ce problème. Ils ont mis au point un manuel qui permet d'évaluer la violence en milieu scolaire, *l'Indice des violences scolaires*. Ce manuel intègre quatre dimensions, chacune constituant un outil mesurable tiré de l'étude.

Trois groupes de la communauté éducative (élèves, enseignants et administration) ont reçu une formation pour mesurer la violence. Après avoir terminé les mesures, ces trois groupes se sont réunis pour débattre afin d'atteindre un consensus. C'est grâce à cette méthode qu'il a été possible de mesurer la situation de la violence en milieu scolaire.

Mais il ne suffit pas de la mesurer. Il est nécessaire que la communauté dans son ensemble joue son rôle pour soutenir les écoles dans leurs efforts d'atténuation du problème. Ainsi, la situation de la violence en milieu scolaire a été présentée aux parties prenantes concernées pour les sensibiliser à cette situation et obtenir leur engagement à participer à ce combat. Ces parties prenantes étaient : la responsable de l'association parents-enseignants-élèves, le responsable local de l'éducation, la police, des fonctionnaires de justice, des chargés de communication sur les questions de l'enfance, de la jeunesse et des femmes. Les participants se sont sentis inspirés par cette activité et ont convenu de se rencontrer tous les trimestres pour évaluer les progrès réalisés dans l'atténuation de la violence liée au genre en milieu scolaire.

Bien que l'activité de l'ETA visant à lutter contre la VGMS ait été mise en place avant l'instauration de l'initiative de l'IE et de Gender at Work, la notion d'« équipe de changement », qui a vu le jour durant l'atelier « *Hearing our Stories* » (Entendre nos Histoires), a considérablement contribué à l'intensification de cette activité. Qui plus est, les sessions d'apprentissage entre pairs m'ont permis d'approfondir mes connaissances et de tirer des enseignements à partir d'autres contextes. Notre travail sur la VGMS a été implanté par l'intermédiaire des équipes de changement du niveau national à l'échelle locale. L'équipe de changement de l'ETA était composée de quatre personnes. Deux étaient issues de la direction du syndicat, une du ministère de l'Éducation et la quatrième était professeure à la *Metropolitan University*. Cette équipe a orienté le processus d'établissement d'un système et d'une stratégie d'action contre la VGMS.

Les deux manuels, *Indice des violences scolaires* et *Compétences de la vie*, ont été communiqués à l'ETA et à des structures éducatives, notamment des établissements scolaires. Le manuel *Indice des violences scolaires* est diffusé particulièrement largement, notamment au sein du Groupe de travail international pour éliminer la VGMS.

Plusieurs histoires de réussite peuvent être présentées suite à la réalisation de cette activité. Par exemple, des directeurs d'école se sont engagés à intégrer les questions de VGMS au plan annuel de l'établissement et à affecter les ressources nécessaires pour atténuer le problème. Des membres de la police et des magistrats avec lesquels nous avons travaillé ont commencé à penser différemment. Un agent de police a avoué qu'il avait commis un acte injuste à l'égard d'une victime qui avait été mariée de force en tentant de la convaincre de rester avec son mari plutôt que de mettre l'affaire entre les mains d'un avocat.

Un juge qui participait à un atelier où il était question d'une école où la violence avait été mesurée, s'est aperçu qu'il avait attribué des peines minimales à des auteurs de violence, parce que lui-même avait minimisé cette violence. Les responsables des questions concernant les enfants, les jeunes et les femmes ont promis, devant les participants à l'atelier, de se réunir tous les trimestres avec le proviseur de l'école pour déterminer un programme commun et agir ensemble.

L'ETA a signé un Protocole d'accord avec le ministre fédéral de l'enseignement supérieur en novembre 2014. Ce protocole est un accord entre l'ETA et le ministère visant à prévenir la violence liée au genre et, comme le stipule l'article 6, alinéa 6.2.9, « d'effectuer un suivi pour créer des conditions propices et prévenir la violence fondée sur le genre à l'égard des femmes enseignantes et des filles ».

Cette disposition est très importante car les instances dirigeantes des deux institutions vont désormais s'organiser en conséquence et prendre les mesures nécessaires. Ceci offre également aux victimes l'occasion d'attirer l'attention des autorités concernées sur des affaires déjà signalées. À cet égard, l'ETA se conforme à un principe de « tolérance zéro ».



TOURNANT DÉCISIF EN MATIÈRE DE VIOLENCE FONDÉE SUR LE GENRE EN MILIEU SCOLAIRE : L'HISTOIRE D'UNE VICTIME ET AUTEURE DE VGMS DEVENUE AGENTE DE CHANGEMENT

Alice C. Twei.

KNUT (Syndicat national des enseignant.es du Kenya)

Après avoir enseigné pendant 10 ans, j'ai été élue trésorière de section du *Kenya National Union of Teachers* (KNUT), puis membre du Conseil exécutif national. En 2016, j'ai eu l'occasion de participer à un caucus régional de femmes au sein duquel une coordinatrice et des chargées de mission nationale genre animaient un atelier sur la VGMS.

Les 25 représentantes de section de la vallée du Rift que nous étions avons mis nos expériences en commun. Les femmes ont fait part d'exemples de propos injurieux, d'abus sexuels et de discriminations parmi d'autres formes de VGMS. Ce moment a marqué un tournant pour moi, me permettant de réfléchir au passé et à la façon dont j'avais traité les élèves à l'école. Je me suis aperçue que j'avais inconsciemment perpétré de la VGMS.

J'ai réalisé que, bien qu'étant victime moi-même, je n'aurais pas dû projeter mes sentiments de colère et de revanche envers les élèves, voire même mes enfants.

Ma vie de victime a débuté dès mon enfance : j'étais la quatrième d'une famille de 18 enfants avec un père très dur. Mon père nous frappait très fort chaque fois

que nous commettions la moindre erreur et mes deux mères n'étaient pas non plus épargnées.

C'est pourquoi j'ai grandi en me disant qu'il était « normal » que les hommes battent les femmes et les enfants. Je me souviens d'un incident comme si c'était hier : j'avais 12 ans et j'étais en 6^e année. Mon professeur de musique, monsieur Omari, est entré dans la salle de classe majestueusement. Après nous avoir salué, sa première consigne a été de nous faire chanter l'hymne national. J'adorais la musique et je le chantais de mon mieux.

À ma stupéfaction, j'ai entendu une grosse voix me dire « Alice, qu'est-ce que c'est que cette voix ? Tu chantes faux et même un crapaud ferait mieux ! Idiote, tu penses que tu es jolie ? C'est ridicule ! »

Je me suis évanouie. Lorsque j'ai repris conscience, j'étais assise à mon pupitre, la robe trempée de larmes. Le professeur avait quitté la salle immédiatement après l'hymne national. Mon amie Sarah a cherché à me reconforter, mais j'étais dans tous mes états. Je suis rentrée chez moi avec des maux de tête. Par chance, ma mère était à la maison et je lui ai raconté ce qui m'était arrivé. Elle m'a beaucoup encouragée en citant des versets de la Bible, les Psaumes 139:14 et le Deutéronome 31:8, « Je te loue de ce que tu es une créature si merveilleuse » et « Ne crains point, et ne t'effraie point. » Elle paraphrasait ces mots de façon qu'il semblait que Dieu me parlait directement. Ses paroles étaient très puissantes. Elles m'ont aidée à sortir de ce malaise, mais pas complètement car, à ce jour, je ne peux pas chanter une seule chanson en solo. Chaque fois que je chante, cette même voix résonne dans ma tête et je m'arrête immédiatement. Mais je remercie Dieu parce que grâce à l'aide de ma mère, je ne suis pas restée cette idiote qu'avait réprimandé le professeur.

En 8^e année, de nombreuses filles qui étaient nos camarades de classe ont abandonné leur scolarité en raison de grossesses non désirées et de mariages précoces. Le bruit courait dans le village que certains de nos professeurs étaient responsables de ces situations mais aucune mesure n'a été prise contre eux. Notre classe s'est retrouvée avec seulement deux filles, ma cousine et moi, et neuf garçons. J'étais très peinée que certaines aient eu des enfants alors qu'elles étaient trop jeunes pour comprendre les responsabilités qui accompagnent la maternité.

Les professeurs ne nous traitaient vraiment pas bien, nous les filles. Ils se servaient de nous pour leur faire à manger et parfois laver leurs vêtements

pendant les pauses ou les heures de récréation. Les neuf garçons jouaient ou faisaient leurs devoirs. Ma pire expérience a eu lieu un après-midi, alors que ma cousine était absente et que j'étais la seule à aider les professeurs à préparer le repas. Malheureusement, comme c'était un vendredi, la plupart des enseignants étaient absents et il n'y avait qu'un professeur, un homme. Je lui ai préparé le repas et le lui ai servi. Alors que j'étais sur le point de partir, il m'a attrapé la main. Sa poigne était si forte que je ne pouvais pas retirer ma main de la sienne. Il m'a attirée tout près de lui et dit qu'il voulait me montrer combien il m'aimait. J'avais très peur car je ne savais pas ce qu'il avait en tête. J'ai simplement crié « Mon Dieu ! » Immédiatement après, on a frappé à la porte. Tout de suite, le professeur m'a lâchée pour vérifier qui était à la porte. C'était le délégué de classe envoyé par le directeur pour ramasser le barème de notation. Mon sauveur. J'ai imaginé ce qui aurait pu m'arriver, en repensant à ce qu'avaient subi mes camarades de classe qui les avait contraintes à abandonner l'école. À partir de ce jour-là, chaque fois qu'ils me cherchaient, je me cachais dans les classes des plus jeunes pour qu'on ne me trouve pas.

Quand j'ai terminé mes *O levels*, je suis entrée dans un établissement de formation des enseignants. Après avoir obtenu mon diplôme, j'ai été mutée dans la même école primaire, dans mon village. Heureusement, l'enseignant qui m'avait agressée n'était plus là. Mais j'ai infligé moi aussi des châtiments corporels aux élèves. J'ai appliqué de façon erronée le dicton « on balaie mieux avec un balai neuf » car je voulais montrer que je pouvais mieux discipliner les apprenants. Lorsque j'étais de service, je donnais de bons coups de baguette aux retardataires. Je leur disais de se pencher, de passer les bras entre les jambes et de se toucher les oreilles avec les mains. Cela découvrait leur derrière et le coup était plus percutant.

Lorsque j'enseignais l'anglais en 7^e année, six garçons venaient de revenir en classe après avoir été absents à l'occasion de la retraite de leur circoncision. Je les punissais durement lorsqu'ils donnaient de mauvaises réponses à mes questions et leur disais même que les filles avaient de meilleurs résultats qu'eux. Traditionnellement, c'était une injure, car ils étaient devenus des hommes, et toute femme était une fille pour eux, moi comprise. Un des garçons était tellement furieux qu'il a quitté la classe et n'est jamais revenu. Ceux qui sont restés m'ont surnommée « Masikio » (oreilles) parce que je leur disais de toucher leurs oreilles avant de leur donner des coups de bâton. Je veillais également à donner aux garçons des tâches habituellement destinées aux filles, comme le balayage de la classe.

Tout ceci se produisait sans que personne n'intervienne. À mes yeux, c'était normal, parce que les châtiments corporels étaient normaux. Je projetais également sur les garçons de l'école ce que j'avais vu et subi à la maison, avec notre père qui nous frappait et ce que m'avaient fait les professeurs hommes. Je frappais plus fort les garçons que les filles.

L'une des conséquences d'avoir commis des violences est la douleur que je ressens chaque fois que je vois le garçon qui a abandonné l'école. Il survit péniblement dans le village comme ouvrier agricole, dépendant du travail manuel pour subvenir aux besoins de sa famille. J'ai pleuré en silence, parce que ce qu'il subissait était de ma faute. Une fois, lors d'activités de sports collectifs, sa sœur, enseignante et collègue, m'a dit avec sarcasme « certaines personnes se disent leaders alors qu'elles ont détruit la vie de leurs élèves en les forçant à abandonner l'école ».

Parfois, j'ai envie de lui présenter mes excuses mais à quoi bon ? Cinq ans après mon mariage, j'ai été confrontée à un autre défi, que mon fils m'a lancé.

« Maman, tu es vraiment ma mère ? », s'est plaint mon fils de quatre ans.

« Oui », j'ai répondu.

« M'as-tu donné la vie comme Martat ? » (C'était le nom de notre vache qui avait vélé).

Alors que je me demandais pourquoi il posait une telle question, je me suis souvenue de l'avoir giflé jusqu'à ce qu'il perde connaissance la veille parce qu'il avait cassé la porte en verre d'une bibliothèque. Je lui avais aussi donné des coups de bâton à cause de petites bêtises.

Je me suis alors aperçue que je l'avais vraiment maltraité. C'est à cause de cela qu'il se demandait si j'étais vraiment sa mère. Je l'ai regardé et lui ai dit que j'étais bien sa mère. Il est ensuite allé jouer avec d'autres enfants. Depuis ce jour, j'ai beaucoup réfléchi et pratiqué l'introspection, ce qui a fini par changer ma façon de faire la discipline. J'ai aussi fait attention aux mots que j'employais. Je remercie Dieu que les questions de mon fils m'aient aidée, ainsi que ses frères et sœurs cadets.

En dépit du fait que je pratiquais la violence à l'école, les élèves avaient les meilleurs résultats dans mes matières. J'étais impliquée dans mon travail et j'enseignais mes matières avec passion. Ceci me conduisait à croire que les châtiments corporels faisaient des miracles.

Après avoir pris part au Caucus régional des femmes en 2016, j'ai commencé à beaucoup réfléchir. Je me suis demandé combien d'élèves auraient réussi leurs études s'ils n'avaient pas échoué entre mes mains. J'ai réfléchi aux questions posées par mon fils et la sœur du garçon qui avait abandonné l'école.

J'ai vraiment regretté mes actes passés et commencé à parler aux autres enseignants d'autres formes possibles de punitions. Parfois, les enseignants maltraitaient les élèves, mais je les corrigeais car cela sapait le moral des élèves.

Lorsque j'ai commencé à me comporter de la sorte, les enseignants m'accusaient de représenter les élèves et pas les enseignants. Il fallait donc que je fasse preuve de tact sur ces questions. J'ai changé mon approche et utilisé mes expériences sous forme de récits, ce qui a été très utile. Les enseignants ont commencé à employer des méthodes alternatives de discipline pour remplacer les châtiments corporels, comme de priver les élèves de récréation.

Mon expérience de victime et d'auteure de violences montre que tout type de VGMS en milieu scolaire peut avoir une incidence négative sur les élèves et nuire à leur potentiel futur. La violence peut laisser des séquelles permanentes chez certains tandis que d'autres comme moi peuvent saisir alors l'occasion de changer.

Lorsque je suis allée au siège du KNUT l'année dernière (en 2018) en qualité de coordinatrice adjointe des questions de genre, j'ai beaucoup appris des quatre enseignants élus de l'équipe de changement en matière de VGMS (ils venaient de Muranga, Makueni, Mombasa et Bungoma). Pendant l'initiative *Les syndicats de l'éducation agissent contre la violence basée sur le genre en milieu scolaire* de l'UNGEI, Gender at Work et l'IE, le KNUT a tenté, avec l'appui de la National Education Association (NEA), de sensibiliser autant d'enseignants que possible par l'intermédiaire des quatre professeurs de l'Équipe de changement, Mary (Makueni), Kenneth (Bungoma), Mwangi (Muranga) et Grace (Mombasa Shanzu TTC). Les enseignants ont été invités à des forums tels que le Caucus des femmes, à des formations de délégués d'établissements ainsi qu'à d'autres forums de sensibilisation à la VGMS.

De la même façon, le Comité directeur national du KNUT, sous la direction du Secrétaire général, a fait beaucoup pour appuyer le programme et utiliser les forums d'enseignants pour sensibiliser à la VGMS.

Les enseignants de l'équipe de changement possèdent une expérience vraiment touchante, comme en témoignent les citations ci-dessous.

« L'initiative sur la VGMS m'a fait employer des sessions formelles et informelles pour l'aborder et sensibiliser les enseignants (qui désormais attribuent des punitions alternatives comme les colles (remplir une page A4) à la place des châtiments corporels. »

– Kenneth Waswa, (Équipe de changement de Bungoma).

« Ma pensée a subi un changement de paradigme. Cela m'a poussée à faire de la sensibilisation auprès de l'administration, des tuteurs, des élèves et du personnel non enseignant sur la VGMS et tout ce qu'elle implique. La culture du harcèlement s'est arrêtée, les élèves étaient contents et l'atmosphère au collège est maintenant paisible.

– Grace Alwala, (Équipe de changement de Mombasa)

Il est certain que ce sont là quelques-uns des résultats du programme sur la VGMS au sein du KNUT. En conclusion, chaque éducateur, parent, aide et quiconque se voit confier des élèves à tout niveau doit tenter autant que possible de favoriser un environnement exempt de VGMS pour permettre à tous les apprenants de réaliser leur potentiel.

Comme le dit le dicton, les enfants sont des fleurs qui poussent dans des jardins de béton et ont donc besoin d'être correctement nourris.



LE POUVOIR DES MOTS DANS LA LUTTE CONTRE LA VGMS

Winnie Namata

UNATU (*Syndicat national des enseignant.es de l'Ouganda*)

L'expression « pour toujours » est censée qualifier quelque chose de beau. Je veux dire, les gens déclarent aux personnes qu'ils aiment « je t'aimerai pour toujours ». Nous avons même de l'argot millénial comme BFF, « *best friends forever* » (meilleur.es ami.es pour la vie). Quand les gens et les choses que nous aimons nous assurent que ces bonnes vibrations ne partiront jamais, on ressent une sensation extraordinaire. Notre cœur bat plus fort quand nous pensons à ces souvenirs merveilleux.

Sur ce parcours, en dévoilant et en révélant les uns après les autres les différents aspects de ce qu'est la violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS), mon cœur est soudain envahi d'émotions mitigées. « Peut-être que tout ne devrait pas durer éternellement. » Ces ateliers m'ont remémoré le passé et fait revivre des émotions que je pensais soigneusement enfouies au fond de moi et entre les murs de l'école. Et je me suis enfin aperçue que mes amies et moi-même avions d'une certaine façon été victimes de VGMS, même si elle n'avait pas été physique. Nous ne pouvons plus parler de ces « pauvres filles ». Nous sommes un chiffre. Nous sommes l'une d'elles. Ces filles, c'est nous !

C'est triste, d'autant plus que si nous avons l'occasion de nous trouver face à face avec les responsables, ils balaieraient notre douleur d'un revers de la main. Après tout, il ne s'agissait que de « MOTS ».

Il est important que nos enseignants sachent que, tandis qu'ils se félicitent d'influer sur l'éternité par la parole, de la même façon, certaines de leurs paroles laissent une blessure susceptible de ne jamais disparaître tout au long de la vie des apprenants.

Je suis l'une de ces filles qui a fréquenté les meilleurs établissements scolaires depuis l'école maternelle. Je suis née et j'ai grandi à Kampala, la capitale, et pour moi comme pour mes pairs, la vie à l'école était généralement facile. Les viols, les agressions sexuelles, les châtiments corporels étaient des choses dont on entendait parler aux informations ou lorsque nos parents en parlaient pendant le dîner. Après tout, nous n'avions pas à nous inquiéter puisque nos enseignants étaient triés sur le volet, ceux qui étaient sortis premiers de leur classe et étaient considérés comme des « experts » dans la plupart des matières. Ils écrivaient des manuels scolaires dont se servaient leurs pairs pour les guider dans leur travail d'enseignement. Ces professeurs étaient bons, voire excellents dans leur métier, mais aussi dans d'autres domaines tels qu'inspirer la crainte et proférer des injures. J'ignore s'ils employaient la « peur » pour nous obliger à les respecter ou s'ils pensaient simplement qu'ils pouvaient dire et faire n'importe quoi parce qu'ils étaient « intouchables ». Ils « fabriquaient » les meilleurs candidats de tout le pays aussi aisément que Coca Cola produit des boissons. C'est eux qui avaient la formule secrète de l'enseignement de qualité et ils étaient donc invincibles.

Si seulement nos enseignants connaissaient le pouvoir de leurs mots. Si seulement ils savaient que le comportement de certains parmi nous est encore aujourd'hui influencé par leurs paroles, et PAS dans le bon sens.

Je me souviens très bien de notre première leçon en 7e année de primaire. Nous venions de rentrer de vacances, prêts à apprendre et à effectuer notre dernière année à l'école primaire. Nous avions entendu parler de notre instituteur, strict adepte de la discipline qui ne s'en laissait pas conter. Je me souviens qu'au moment où il est entré, j'ai su rien qu'en regardant sa chemise et son pantalon bien repassés que tout ce qu'on nous avait raconté à son sujet comportait une part de vérité. Un grand homme à la peau foncée, portant des lunettes à montures épaisses, qui me rappelait un peu les détectives qu'on voyait dans les films policiers.

Il est entré avec une baguette, ce qui a suffi pour que toute la classe fasse silence. Sa présence n'était pas seulement intimidante mais quelque peu inquiétante. À la façon dont il nous regardait à travers ses lunettes, on avait l'impression

qu'il voyait droit dans notre âme et savait exactement ce qu'on était en train de penser de lui. Il semblait aimer le fait qu'on ait tous l'air de le craindre.

Quand il a pris la parole, il a commencé à énoncer des règles, ces règles qui continuent de me contrôler alors qu'il a déjà rejoint notre Créateur. Il disait « Dans ma classe, il y a des choses que je ne tolère pas ! Ceux qui ne veulent pas obéir peuvent essayer de changer de classe. »

« Aucune fille de ma classe n'est autorisée à porter de bijoux. L'école le permet mais je ne l'accepte pas. » Il a expliqué que les filles qui portent des boucles d'oreilles et des bracelets ne sont que des tentatrices qui cherchent à séduire « ses » garçons pour leur faire rater leurs examens.

« Toutes les filles doivent porter l'uniforme tous les jours y compris le samedi. L'école autorise les tenues décontractées pour les cours du weekend mais c'est inacceptable dans ma classe. » Selon lui, toute autre tenue que l'uniforme scolaire serait une forme de distraction pour « ses » garçons qui avaient besoin d'arriver premiers du pays aux examens de fin d'études primaires.

Les cheveux nattés, le maquillage et le vernis à ongles n'étaient pas acceptables dans sa classe. La longueur des cheveux ne devait pas dépasser 2,5 cm. Ces consignes étaient très étranges car tout ceci était normal dans les villes. Nos propres mères prenaient plaisir à nous emmener au salon de coiffure pour nous faire coiffer ou faire vernir les ongles. Mon école, qui avait une proportion appréciable d'étrangers, surtout indiens, acceptait tout. Je n'y comprenais rien.

Un contrôle a été instauré tous les mercredis par le même enseignant qui vérifiait que cette règle sur les cheveux et les ongles soit respectée. Bien sûr, il savait que certaines filles seraient tentées d'utiliser du vernis à ongles transparent malgré tout, car il enseignait depuis plus de 10 ans.

Il a continué en sermonnant les filles le plus strictement possible, sur la façon dont nous nous heurterions à des problèmes si nous décidions de ne pas nous conformer à ses consignes. Il nous a fait comprendre que « ses » garçons étaient à un âge critique et qu'à ce stade, ce sont habituellement les filles qui « leur créent des problèmes ».

Une seconde, où étaient les consignes destinées aux garçons ? N'étions-nous pas « ses » filles aussi ? Est-ce que nous allions à l'école pour simplement grandir ou pour construire notre avenir ? Qu'est-ce que mes tenues avaient à voir avec mon instruction ? Franchement, j'avais beaucoup de questions mais aucune réponse.

Ce que je retenais par-dessus tout était que je ne voulais pas me trouver du mauvais côté de la barrière. Le même soir, ma mère m'a emmenée chez le coiffeur pour me faire couper les cheveux. J'adorais mes cheveux, très foncés, longs et beaux lorsqu'ils étaient lissés mais qui devenaient un épais afro dense après avoir été lavés.

Les choses ont empiré car ce qui devait constituer des leçons de sciences enrichissantes sur la croissance et la maturité s'est transformé en séances de « moqueries » à l'égard des filles. Cet enseignant était aussi notre professeur de sciences. Lorsqu'il abordait les changements chez les filles à la puberté, il veillait toujours à nous rappeler que nous étions désormais des femmes et que si nous ne faisons pas attention, nous aurions des problèmes comme les malheureuses filles dont les déboires alimentaient les actualités. En bref, les hommes et les jeunes garçons violent les filles qui s'habillent et se comportent d'une certaine façon. Il a continué à marteler que les filles n'étaient pas supposées être « trop jolies » ou « trop intelligentes » mais devaient au contraire se montrer discrètes si elles voulaient survivre dans ce monde.

Vous pouvez objecter que cet enseignant ne nous a jamais touchées de quelque façon que ce soit... et pourtant, il l'a fait !

On m'a fait croire qu'avant de décider quoi que ce soit, je dois avant tout tenir compte de l'autre sexe. À ce jour, je ne porte pas de maquillage de peur de sembler « trop jolie » et que quelqu'un soit tenté de me faire du mal. Je ne porte pas de robes près du corps pour la même raison, je privilégie les pantalons amples. Je préfère avoir l'air passe-partout. Je me sens en sécurité avec cette apparence. Je suis contrainte de me demander constamment « Est-ce que cette coiffure va donner l'impression que je cherche à attirer l'attention sur moi ? », « Est-ce que ces boucles d'oreilles me démarquent des autres ? ». J'ai toujours rêvé de devenir hôtesse de l'air mais le fait qu'elles soient obligées de se maquiller est l'une des raisons pour lesquelles j'ai choisi une carrière qui me permet de me cacher derrière un ordinateur.

Malheureusement, j'ai aussi fini par porter des jugements à l'égard des femmes qui portent beaucoup de maquillage. J'ai tendance à les qualifier de starlettes, de frimeuses ou d'aguicheuses alors que, en réalité, il n'y a aucun mal à vouloir se faire belle !

Je regarde ma fille de huit mois et je me demande dans quelle mesure sa vie sera différente de la mienne. Parfois, par habitude, je l'habille dans des vêtements ternes, surtout du gris ou du noir, comme si je cherchais à éviter qu'on la remarque.

Je me dis qu'il est plus sage de lui apprendre dès le début à se protéger, à être discrète et à ne pas attirer trop d'attention sur elle par crainte de s'attirer des ennuis.

L'une de mes amies a rencontré des ennuis, d'ailleurs. Un samedi, sa famille avait été invitée à une fête de mariage et il était prévu de passer la prendre directement après ses cours. Elle avait tellement hâte d'aller à cette fête qu'elle avait mis sa robe sous son uniforme mais elle avait oublié de retirer ses boucles d'oreilles pour aller en cours. Et c'est alors qu'un professeur l'a vue...

Il l'a appelée et lui a dit « Regardez-moi cette prostituée. Tu cherches à attirer qui avec ces boucles d'oreilles ! ». La honte qu'elle ressentit n'est pas partie facilement. À l'heure du déjeuner, tous les élèves du second degré étaient au courant de cet incident. Elle a été obligée de se faire discrète parce que toute l'école cherchait la « prostituée ». Est-ce qu'elle oubliera un jour cet incident ? Se faire traiter de prostituée parce qu'elle portait des boucles d'oreilles !

Vous pouvez vous demander si nous avons des professeurs pour nous conseiller et nous accompagner sur ces questions. Bien sûr que oui. Les pouvoirs publics exigent que chaque établissement scolaire désigne une enseignante expérimentée pour gérer ces questions. Mais dans mon expérience, la professeure chargée du conseil et de l'orientation que nous avons à l'école primaire était très dure et inabordable. En fait, elle était tellement stricte que, pour lui demander de l'aide, il fallait vraiment que ce soit une question de vie ou de mort. À cet âge-là, l'un des moments où une fille pouvait avoir besoin d'aide, c'était si elle avait soudain ses règles sans y avoir été suffisamment préparée. Mais nous savions toutes qu'il était plus sage de faire semblant de se sentir mal et d'être autorisée à rentrer chez soi plutôt que d'aller voir la conseillère pour lui demander des serviettes hygiéniques.

Je déteste la façon dont la menstruation était présentée comme quelque chose de sale, de honteux. C'est quelque chose que les filles devaient dissimuler à tout prix de crainte d'être ridiculisées, surtout par les garçons et les professeurs hommes qui nous raillaient en disant « celle-là, c'est maintenant une femme, elle peut tomber enceinte ». Si par malheur, l'une de nous tachait son uniforme et devait attacher la veste de son uniforme autour de la taille, les railleries duraient jusqu'à la fin de la journée. À ce stade, elle aurait déjà pleuré toutes les larmes de son corps et maudit le jour qui l'avait vue naître fille. Je me souviens avoir prié Dieu tous les jours que mes premières règles arrivent après les examens de fin d'année.

Et aujourd'hui, je suis reconnaissante que quelqu'un ait inventé les pull-overs. Ces derniers nous ont permis de trouver une « couverture » bien nécessaire pour dissimuler les signes de notre maturité. Je me souviens de la façon dont mes amies, dont les seins commençaient à grossir, n'enlevaient jamais leurs pulls, quelle que soit la chaleur. Et je constate que cette habitude existe toujours parmi les filles les plus âgées des écoles primaires près de chez moi à Kampala.

Mais d'où provient cette honte d'avoir ses règles ? Tout a commencé avec ce professeur et la façon dont il nous avait expliqué ce que c'était pendant nos cours de sciences. Ses propos ne nous ont pas aidées à considérer les règles comme quelque chose de normal mais plutôt comme un genre de problème que les filles doivent supporter chaque mois. Je ne veux pas que ma fille grandisse avec cette mentalité. Ce changement commence avec moi.

En tant que responsable de la communication et du plaidoyer au sein de l'Uganda National Teachers' Union (UNATU), je suis bien placée pour utiliser les plateformes disponibles pour m'adresser aux enseignants et aux enseignantes. En tant que syndicat d'enseignants, nous avons utilisé plusieurs formules : réunions, formations, séances de sensibilisation, débats à la radio, séances d'information, supports pédagogiques et de communication pour nous attaquer au problème de la violence liée au genre en milieu scolaire. Nous avons intégré la VGMS dans nos programmes scolaires comme les programmes *Stop Child Labour and early marriages* (Éliminons le travail des enfants et les mariages précoces), *Teachers Action for Girls* (Professeurs mobilisés pour les filles) et la formation continue. Le service de Communication que je dirige a élaboré toute une gamme de supports de qualité (posters, prospectus, brochures, spots radio, lettres d'information, panneaux) qui traitent tous de différents problèmes liés à la VGMS qui sont identifiés dans les écoles ou communautés d'intervention.

À mon avis, l'UNATU a accompli beaucoup en termes de plaidoyer et de sensibilisation des enseignants à la VGMS, notamment un appel ferme et constant aux enseignants pour qu'ils s'engagent à nouveau envers leur profession en adhérant aux codes de conduite professionnel et du syndicat.

Les ateliers sur la VGMS organisés par l'UNGEI, Gender at Work et l'IE, tout particulièrement par le biais des sessions « *Hearing our Stories* » (« Entendre nos histoires ») ont véritablement débouché sur une réflexion personnelle sur ce qui peut être accompli de plus. Je m'en suis aperçue lorsque j'ai partagé mon histoire et écouté celles des autres. En tant que syndicat, et en ma qualité de responsable

de plaider, il y a beaucoup de travail à réaliser sur les propos tenus dans les établissements scolaires. Nos enseignants doivent comprendre que la VGMS ne désigne pas seulement les violences « physiques ». Les violences émotionnelles, même si elles sont supposées être de simples plaisanteries, demeurent des violences qui peuvent avoir des effets durables sur nos apprenants, tant filles que garçons.

Permettez-moi d'expliquer...

Lorsque vous dites à nos filles qu'elles devraient faire attention à ne pas se faire violer parce qu'elles portent tels ou tels vêtements, vous leur dites de façon détournée qu'elles se font violer par leur faute et vous dites indirectement à nos garçons qu'il est acceptable de profiter d'une fille ou d'une femme selon ce qu'elle porte.

Enseignez plutôt à vos fils que peu importe ce que porte une fille, le viol n'est pas acceptable et les relations sexuelles doivent être consenties. Porter une jupe courte, une robe ou un pantalon, n'est pas une invitation au viol. Elle ne l'aura pas « cherché » ! Enseignez à nos fils la maîtrise de soi et les relations empreintes de respect.

Lorsque vous enseignez les changements qui se produisent dans le corps humain, n'utilisez pas de mots qui peuvent rendre cette expérience honteuse. Grandir est quelque chose de beau. Employez des mots qui encouragent filles et garçons à accueillir les changements qui se produisent dans leur corps. Créez un espace ouvert en classe où ces questions puissent être débattues. Il n'est jamais acceptable de cibler quelqu'un comme exemple des différents changements qui se produisent. Ne dites pas « Regardez-la, ses hanches s'élargissent et ses seins grossissent ». Quand vous vous comportez de la sorte, vous faites sentir aux filles que ce qui leur arrive est une erreur, voire même une malédiction. Vous enseignez aussi aux garçons qu'il est acceptable de traiter les femmes comme des objets et de les interpeller au sujet de leur corps. Ce n'est jamais acceptable.

Les garçons subissent des changements également, mais les enseignants ne les abordent pas ; et s'ils le font, c'est habituellement d'une façon positive. Je n'ai jamais connu un garçon qui ait eu peur que sa voix mue. Ils s'en vantaient plutôt qu'autre chose ! Pourquoi nos enseignants ne peuvent-ils pas faire la même chose pour nos filles ? Employez des mots qui mettront un terme à la honte qu'ont les filles d'avoir des règles. Je me souviens lorsque Procter and Gamble, fabricants des serviettes hygiéniques Always, ont fait la promotion de

leurs produits dans mon école. Toutes les filles des classes primaires supérieures ont été appelées à participer à une réunion « spéciale » et on leur a donné des serviettes gratuitement. Nous avons joyeusement accepté les serviettes, mais la difficulté consistait à les rapporter discrètement de la salle de réunion à la salle de classe. La même chose se produit aujourd'hui. Certains supermarchés de Kampala offrent des sacs en plastique noir pour transporter les serviettes qu'on achète et des sacs de couleurs plus vives pour les autres produits. Avoir ses règles est quelque chose de normal et les enseignants peuvent contribuer à transmettre ce message.

Mesdames et messieurs les enseignants, il n'est jamais acceptable de propager vos propres stéréotypes et croyances pour juger vos élèves. Lorsque nos fils et filles s'habillent d'une certaine façon, il ne faut pas les juger à moins que cela ne dépasse les normes habituelles de la décence. Appeler nos filles des « prostituées » ou « gâtées » à cause des vêtements qu'elles portent n'est pas acceptable. Si votre religion a des objections à l'égard des cheveux tressés, des bijoux et du maquillage, il n'est pas acceptable d'imposer ces mêmes convictions à vos élèves. Enseignez à nos fils et filles la décence et espérez que vous leur aurez fourni suffisamment d'informations pour qu'ils fassent les meilleurs choix.

Assez de comparaisons ! Peu importe que vous connaissiez la mère ou la grand-mère de quelqu'un. Il n'est jamais acceptable de dire « Tu es aussi bête que ta mère ! » « Idiote, tu finiras enceinte trop tôt comme ta mère. » Nous sommes toutes différentes. Chaque jeune fille est une personne unique avec ses propres qualités et aspirations personnelles. Plus vous la comparez à des proches, plus vous amenuisez ses espoirs de briser le cycle pour devenir quelqu'un de meilleur. Par ailleurs, vous enseignez indirectement dans le même temps à nos fils qu'il est acceptable de manquer de respect aux femmes. Vous dites à nos fils que les femmes ne réussiront jamais rien ; qu'elles n'ont pas de place en haut de l'échelle. Employez des termes qui encouragent à la fois nos filles et nos fils à faire de leur mieux à l'école. Nous vivons dans un monde où il existe dans nos propres communautés des femmes qui peuvent nous inspirer et donner de bons exemples. Utilisez-les comme source d'inspiration pour nos filles. Montrez-leur les possibilités ; donnez-leur l'espoir qu'elles ne s'instruisent pas en vain.

Enfin, il est important que les professeurs comprennent le rôle essentiel qu'ils jouent pour soutenir les élèves qui souffrent de problèmes de santé mentale. Le bien-être mental des élèves influe sur la façon dont ils ou elles peuvent poursuivre leurs études, être dans une saine concurrence les uns avec les

autres et apprécier leur expérience. Dans l'une des sessions d'un atelier sur la VGMS, l'une des participantes a raconté la terrible histoire d'une fille qui avait été renvoyée de sa classe parce que son uniforme était tâché du sang de ses règles. Elle était tellement gênée qu'elle s'est suicidée ! Une si jeune vie perdue comme ça. Je suis terrifiée quand j'imagine ma fille subissant la même épreuve. La famille et l'école sont les institutions les plus solides dans la vie d'un enfant, ce qui signifie que parents et enseignants ont un rôle à jouer pour les doter des mécanismes de soutien dont ils ont tant besoin pour gérer les situations. Les pressions liées aux examens, les frustrations familiales et relationnelles, les changements hormonaux et corporels peuvent tous induire des conséquences néfastes pour nos élèves. Dans certains cas, les salles destinées à l'orientation et à l'accompagnement psychologique servent davantage d'espaces de punition où l'on envoie des enfants « difficiles » et « à problèmes ». Dans certaines écoles, le personnel chargé de l'orientation et de l'accompagnement des élèves ne possède pas les connaissances spécialisées pour les aider. Comment ces élèves gèrent-ils leur désarroi lorsqu'ils sont confrontés à une crise ? Vers qui peuvent-ils se tourner si les enseignantes sont également la source de cette frustration ?

En tant qu'enseignants et enseignantes, vos paroles ont du pouvoir. Elles peuvent guérir, mais aussi blesser. Elles peuvent construire, mais aussi détruire. Elles peuvent avoir une influence décisive sur l'avenir d'un élève. Prenez garde aux graines que vous semez à travers vos paroles.



L'ÉPOQUE OÙ LA VIOLENCE LIÉE AU GENDRE EN MILIEU SCOLAIRE PASSAIT INAPERÇUE EST RÉVOLUE

Baguma Filbert Bates

UNATU (*Syndicat national des enseignant.es de l'Ouganda*)

Je suis actuellement secrétaire général de l'Uganda National Teachers' Union (UNATU). Je suis né à Kigezi, la célèbre Suisse de l'Afrique. J'ai grandi dans une communauté rurale typique où j'allais à l'école. Il se produisait à l'école toutes les sortes de violences fondées sur le genre imaginables.

Les hommes allaient au bar dès le matin tandis que les femmes travaillaient et s'occupaient de leur famille. Comme si cela ne suffisait pas, les hommes vendaient les récoltes du ménage pour s'acheter à boire. Toute femme qui s'opposait à ce genre de comportement était frappée puis chassée de la maison pour une nuit, parfois plus. Telle était la terrible souffrance de la femme en milieu rural.

Imaginez une femme qui porte son enfant sur le dos, un panier de patates douces sur la tête et du bois de chauffe, en tirant une chèvre par une corde. Qu'il pleuve ou qu'il vente, c'est ce qu'elle faisait. Les femmes avaient une vie très difficile !

On m'avait fait croire que les femmes étaient censées effectuer toutes les tâches ménagères et nourrir leur famille, alors que la tâche des hommes consistait à boire de l'alcool et battre les femmes jusqu'à satiété.

Je croyais que les femmes devaient s'asseoir sur des nattes alors que les tabourets et les chaises étaient réservés aux hommes. Jeune garçon, j'ai commencé à imiter ce que je voyais et je refusais de m'asseoir sur une natte. Chaque fois qu'on me

demandait de mettre du bois dans les pierres du foyer, j'hésitais à le faire car je savais que c'était le travail des femmes et des filles.

Chaque fois qu'on était à la maison, les tâches ménagères, le travail dans la cuisine, le balayage et le lavage étaient le travail des femmes et des filles. Enfant, je devais aller chercher de l'eau, ramasser du bois de chauffe et emmener les chèvres pâturer.

Toutefois, quand j'ai commencé à fréquenter l'école, garçons et filles étaient traités de la même façon dans la plupart des cas, sauf quand il s'agissait de châtimements corporels. Les garçons recevaient des coups de bâtons plus forts que les filles.

Pendant les leçons d'éducation physique, les garçons enlevaient leur chemise et les filles leur robe. Quand des filles n'avaient pas de petite culotte, elles restaient en robe. Ce n'était pas une bonne chose parce que tout le monde savait ainsi qu'elles n'en avaient pas.

Quand j'étais en 5e année de primaire (P.5), on a commencé à me faire commettre des violences liées au genre en milieu scolaire. J'étais petit, un jeune garçon innocent que deux enseignants envoyaient chercher les filles plus âgées de la classe pour les amener chez eux. Je faisais cela quotidiennement et les enseignants changeaient de fille tous les deux jours. Les filles revenaient à temps pour l'assemblée du soir.

J'ignorais à quel jeu ils se prêtaient. À l'époque, je ne pouvais même pas m'imaginer que des enseignants pourraient avoir des relations sexuelles avec une élève. Jusqu'à ce que nous commencions la 6e année de primaire et que les filles révèlent que certains enseignants ne pouvaient pas les punir car ils étaient amis. Et en effet, si l'un de nous commettait une erreur avec l'une de ces filles, les enseignants en question nous punissaient ou nous avertissaient de ne pas recommencer.

En 6e année de primaire, je faisais partie du chœur de l'école. Nous avons participé à des concours, que nous avons remportés au niveau local et du comté, ce qui nous a permis de nous qualifier pour concourir au niveau du district. À ce niveau-là, chaque établissement scolaire pouvait présenter seulement 50 élèves du chœur. C'est à cette époque que j'ai été torturé psychologiquement par notre propre chef de chœur (paix à son âme) qui a décidé de remplacer trois d'entre nous garçons, qui participions à trois chants, par trois « petites

copines » qui ne chantaient pas, sous prétexte qu'elles allaient faire la cuisine pour les membres du chœur. Pourtant, notre école avait embauché des cuisiniers. Imaginez ma déception ! Après avoir lavé et repassé mes vêtements, et emprunté des chaussures noires ! J'étais bon acteur et chanteur mais depuis lors, chaque fois que j'entends le mot « chœur », je sens la douleur et les larmes m'envahir. Je déteste écouter de la musique et faire du théâtre depuis cet épisode. Mon talent a été réprimé sous l'effet de violence liée au genre en milieu scolaire perpétrée par un enseignant qui ne se comportait pas de façon professionnelle.

Quand je suis entré en 7^e année de primaire, ce même professeur a voulu me forcer à participer au chœur et j'ai refusé. En guise de représailles, il m'a donné des coups de bâton à toutes les assemblées du matin. Cinq jours d'affilée, il m'a donné des coups et je lui promettais de faire tout ce qu'il voulait sauf faire partie du chœur. Il a abandonné au bout de cinq jours. J'ai vécu une expérience douloureuse. Pensez à la tension que j'ai vécue en tant qu'élève.

Malheureusement, ces filles et d'autres encore qui étaient en premier cycle du secondaire ont abandonné les études quelques temps après que les professeurs de 7^e aient d'elles et aient détruit leur avenir. Combien je regrette de n'avoir pas été suffisamment émancipé pour signaler tous ces agissements néfastes aux autorités scolaires. J'aurais alors pu protéger leur avenir.

Au lycée, l'exploitation des filles par les professeurs était monnaie courante. Les « membres » étudiants du deuxième cycle, en seconde, 3^e, 4^e, 5^e et 6^e abusaient aussi des filles du premier cycle. Imaginez seulement ces jeunes filles innocentes, tellement contentes d'entrer dans l'enseignement secondaire, qui subissent des VGMS en guise d'accueil !

Après avoir réussi mes O levels, je suis entré à l'école normale d'instituteurs. À ma stupéfaction, le chef de chœur avec lequel j'avais eu tant de problèmes en classe primaire enseignait la musique, la danse et le théâtre à l'école normale. Mon Dieu ! J'étais effondré.

Il connaissait mes aptitudes et m'a donc inscrit sur la liste des choristes. Cette fois, comme je craignais d'être expulsé, j'ai pris part à un concours dramatique intitulé « L'hydre ». Le thème était le VIH/SIDA. À ce stade, le chef de chœur était malade du sida. Il abusait beaucoup d'étudiantes pendant les visites dans d'autres écoles normales où étaient présentées les pièces de théâtre.

Ce n'était pas le seul enseignant qui abusait des étudiantes innocentes. L'un d'eux voulait nous imposer sa petite amie comme coach sportive mais j'ai mené une campagne pour qu'elle ne le devienne pas et elle n'a pas obtenu le poste. Ma présence l'agaçait. Un jour, il nous avait donné un devoir et une camarade de classe assise à côté de moi a copié sur moi. Pour se venger, il m'a attribué une note de 0/15 et à elle la note de 14/15. Je lui ai dit que si c'était lui qui allait noter mes examens finaux, j'échouerais au diplôme. Je savais qu'il n'était pas au jury des examens finaux, donc mon zéro à ce devoir n'aurait pas beaucoup d'incidence. D'ailleurs, j'ai très bien réussi mes examens. Que peut-on apprendre de tels enseignants ? Est-ce que nous avons des gens comme ça dans nos établissements ? Attention, nos enfants peuvent devenir victimes de ces individus s'ils ne sont pas préparés.

Après avoir terminé l'école normale, j'ai reçu ma première affectation. Je travaillais au département d'anglais. Les élèves qui parlaient leur langue maternelle étaient montrés du doigt par leurs camarades, et tous les vendredis à partir de 14 heures, ils vivaient un enfer. Nous les punissions pour avoir parlé leur langue maternelle et je me suis aperçu plus tard que ces châtimements corporels étaient exagérés. C'était vraiment terrible.

Il y avait un professeur en 2e année qui notait les cahiers des élèves en touchant les parties intimes des jeunes filles un peu grosses. Son épouse était enseignante dans la même école. Quand des rumeurs ont commencé à se répandre sur ce qu'il faisait, il a été muté. Mais il en avait pris l'habitude, jusqu'au jour où il a mis une fille enceinte dans l'établissement où il était provisoire. Il a été arrêté et mis en détention provisoire.

À ce stade, j'étais dirigeant de la section syndicale et cette affaire m'a été transmise pour que je lui vienne en aide en tant que membre du syndicat. J'ai expliqué aux membres de sa famille que notre syndicat ne soutenait pas les gens qui souillaient les enfants. Sa famille a donné de l'argent aux parents de la pauvre fille, qui étaient terriblement démunis, pour qu'elle n'aille pas témoigner au tribunal. Ce professeur est resté en détention provisoire pendant environ deux ans, puis le tribunal l'a innocenté parce que la plaignante ne s'était pas présentée au tribunal. Dans l'intérêt de tous, le district lui a imposé de prendre sa retraite. Il m'a accusé de ne pas lui être venu en aide en tant que membre du syndicat. Il prétendait que je voulais que ses enfants souffrent de ne pas avoir d'instruction et meurent dans la misère. Je lui ai demandé si l'enfant qu'il avait salie n'était pas une enfant qui avait les mêmes droits que les siens.

La violence liée au genre en milieu scolaire n'était pas une question de premier plan dans le programme de notre syndicat, même si nous avons mis en place des activités pour outiller les femmes adhérentes de notre syndicat. Les affaires que nous traitions étaient liées aux difficultés rencontrées par les enseignantes femmes.

À cette époque, je luttais déjà contre la VGMS mais je ne nommais pas ces violences ainsi car ce concept ne faisait pas partie de mon vocabulaire. Je défendais simplement mes collègues en tant que militant pour les droits de la personne et syndicaliste. Un travail certainement admirable. Comme j'étais dirigeant syndical, les femmes enseignantes se confiaient à moi et me racontaient ce qu'elles subissaient sur leur lieu de travail.

Lorsque j'étais président de section dans le district de Kabale, une femme enseignante a été mutée à cinq reprises en un trimestre par l'inspecteur de secteur des écoles. Il avait exigé qu'elle devienne sa maîtresse et elle avait refusé. Il la mutait et appelait ensuite le proviseur de l'établissement pour lui demander de lui refuser le poste dès son arrivée. Il cherchait à la pousser à céder. Lorsque j'ai appris ce qu'il se passait par ses amies, je l'ai appelée pour lui proposer d'intervenir mais elle m'a répondu que cela ne ferait qu'aggraver la situation. En ma qualité de dirigeant syndical, je suis intervenu sans son consentement et j'ai confronté l'inspecteur de secteur à ses actes. Il a nié, puis l'a accusée de manquer de professionnalisme, mais il ne l'a jamais plus harcelée. Elle a par la suite été acceptée dans un établissement où elle est restée. Il y a de nombreux cas semblables à celui-ci.

Lorsque des enseignantes demandaient une mutation, certains responsables du département de l'éducation profitaient de leur position pour les inviter au bureau pendant le weekend-end. Devinez ce qu'il se passait ensuite !

Des apprenantes et des enseignantes ont été conviées à des ateliers, séminaires, conférences et réunions dans l'unique but d'être abusées sous prétexte de leur fournir l'occasion de participer. Les hommes les surnomment « plat à emporter » ou « garniture ».

En 2015, l'UNATU a choisi des enseignants membres issus de toutes les régions d'Ouganda pour assister à la session « *Hearing our Stories* » (« Entendre nos histoires ») sur la VGMS. Pendant ces sessions, on a entendu beaucoup de témoignages et en écoutant ces révélations, je me suis aperçu qu'en effet, j'avais fait beaucoup de travail dans le domaine de la lutte contre les VGMS.

Suite à cette activité, j'ai été nommé l'un des quatre membres de l'équipe de changement et j'ai ainsi poursuivi mon travail de lutte contre la VGMS. J'ai eu l'occasion d'échanger avec de très nombreux membres dans le cadre de notre travail syndical, et chaque fois que j'ai l'opportunité de prendre la parole, je mentionne la VGMS. Étonnamment, chaque fois que je mentionne ces violences, quelqu'une me contacte pour l'aider à trouver une solution à ce qu'elle subit.

Il faut que les syndicats prennent position contre la VGMS et qu'ils soient à l'avant-garde de la lutte contre ce fléau. Non seulement nous devons montrer que nous luttons contre la VGMS, mais aussi que nous dénonçons et condamnons (*name and shame*) les auteurs de ces crimes et leurs sympathisants. J'ai donc choisi de devenir un champion et un ambassadeur de cette cause. Je mobilise d'autres leaders syndicaux pour qu'ils rejoignent la croisade contre les comportements immoraux et malfaisants à l'encontre des fillettes et des mères de notre planète.

Dites non à la VGMS. Sauvez la vie de victimes potentielles des VGMS. Les fillettes et les mères de la planète méritent d'être mieux traitées, comme des êtres humains dignes, méritant respect et protection.

Tout de suite ! N'hésitez pas une seconde ! Sauvez ces âmes innocentes. Il nous revient à vous et moi d'engendrer les changements que nous voulons voir devenir réalité. Il faut qu'on nous voie agir davantage et parler moins. La VGMS est une réalité, elle tourmente beaucoup de victimes. C'est une monstruosité.

Ensemble, nous pouvons éliminer la VGMS !



LE PLAIDOYER PARMIS LES ENSEIGNANTS EST ESSENTIEL POUR ENGENDRER UN ENVIRONNEMENT SÛR POUR L'APPRENTISSAGE DE TOUS ET TOUTES

Tshwanelo Mmutlana

NAPTOSA

(Organisation nationale professionnelle des enseignant.es d'Afrique du Sud)

« Comment se fait-il que la VGMS n'ait pas encore été arrêtée, jugée, déclarée coupable et emprisonnée pour ses crimes contre l'humanité ? » Je me le demande. « Comment est-il possible que la VGMS puisse être présente au point d'empoisonner la vie de tant de personnes, de jeunes et, plus particulièrement, de jeunes enfants ? » On laisse ce ver se nourrir pour grandir et faire des établissements scolaires des lieux d'apprentissage et d'enseignement dangereux.

La VGMS était un gladiateur qui avait remporté beaucoup de victoires et était avide d'en remporter d'autres. Il s'agissait clairement d'une question de vie ou de mort. Existait-il des guerriers intrépides, des âmes courageuses connaissant ce fléau pour défier ce Goliath ? L'histoire de David et Goliath n'a-t-elle donc inspiré personne pour prendre position et broyer la tête de ce ver géant ?

Être appelée à devenir une agente de changement en matière de VGMS n'était pas quelque chose que j'avais sollicité. En tant qu'employée locale du syndicat, je n'avais pas d'autre choix que de devenir la championne de l'initiative sur la VGMS au sein de notre syndicat. Ma tâche consistait à coordonner les activités du syndicat et à préparer les comptes rendus. J'étais loin de me douter que, moi aussi, je serais personnellement touchée par cette initiative.

Ma première activité a consisté à organiser un atelier national « *Hearing our Stories* » (« *Entendre nos histoires* ») pour un groupe spécifique de membres du syndicat, plus particulièrement de jeunes dirigeants. Bon nombre, y compris moi-même, étaient curieux de savoir en quoi consistait cet atelier. À la fin de la séance, je me suis aperçue combien il était important d'entendre les récits des membres du syndicat. De toute évidence, il y avait beaucoup d'histoires sur la VGMS et, dans de nombreux cas, pas de mesure ni de recours possibles pour les victimes.

Nous n'avons pas reçu d'ordre du jour spécial à suivre mais nous avons été mandatés pour élaborer un programme visant à éliminer la VGMS. Je me suis rapidement rendu compte que l'approche centrée sur le partage des histoires était la meilleure.

Tout d'abord, il faut identifier un problème spécifique avant d'essayer de le résoudre. Effectivement, la recherche existe, mais l'histoire a démontré que les victimes et les auteurs d'exactions doivent disposer d'une plateforme où prendre la parole. En me déplaçant d'une province à une autre, en participant à une rencontre ou une autre, j'ai entendu beaucoup d'histoires de VGMS.

Tous les récits sur la VGMS que j'ai entendus étaient aussi importants et douloureux les uns que les autres. Mais une jeune adolescente, Siba, venue du petit village de Kamanyazane dans la province de Mpumalanga, a raconté une histoire que je n'oublierai jamais.

L'organisation de cet atelier « *Hearing our Stories* » (« *Entendre nos histoires* ») a été motivée avant tout par un article que j'avais lu en ligne concernant le taux élevé de grossesses d'adolescentes dans cette province.

Cela s'est passé un matin comme tous les autres. Je ne peux dire s'il faisait chaud ou froid, ni ce que j'avais pris au petit-déjeuner. Tout ce dont je me souviens est que j'étais en train de fouiller dans des coupures de journaux lorsque mon regard s'est porté sur un gros titre choquant au sujet des grossesses d'adolescentes dans la province de Mpumalanga. En une année, quelques 5 000 jeunes adolescentes avaient donné naissance à des enfants. Cet article indiquait que le pourcentage avait augmenté de 87 % en une seule année.

J'ai donc appelé une collègue à Mpumalanga pour lui parler de cette information bouleversante. J'étais très perturbée par la lecture de cet article et me demandais s'il était possible de bénéficier d'un enseignement et d'un apprentissage de qualité dans ces conditions. Dans quelle mesure la VGMS contribuait-elle au

taux élevé de grossesses chez les adolescentes ? Que deviendraient plus tard ces mères adolescentes et leurs enfants ? Comment peut-on assurer l'avenir de ces fillettes si l'on laisse ces actes se produire ? J'ai tout de suite compris qu'il incombait aux communautés touchées par ce fléau de changer le cours des choses.

L'atelier où Siba a raconté les VGMS qu'elle avait subies a eu lieu le 16 juin. Vous voyez, le 16 juin est la fête de la jeunesse, on célèbre ce jour tous les ans. Cependant, à mesure que j'écoutais Siba raconter son histoire, je me suis aperçue qu'elle n'avait vraiment pas grand-chose à fêter. Il était évident, en regardant les larmes couler le long de ses joues, que Siba portait toujours le deuil du décès inopiné de sa meilleure amie, Nandi.

Je me rappelle très bien avoir vu Siba respirer profondément, soupirer fortement et demeurer silencieuse comme si elle cherchait à se ressaisir avant d'entamer le récit de son histoire. Son lourd soupir a été suivi d'un silence assourdissant. Dans la salle se trouvaient des adolescents et des adolescentes camarades de classe, parents, membres de l'organe dirigeant d'établissements scolaires, un représentant du ministère de l'Éducation et des professeurs. Siba a secoué la tête comme pour dire, j'ai changé d'avis, je ne veux plus parler, je n'en ai pas la force, cela vous est égal, ce que j'ai à dire ne changera rien. Je me suis penchée et l'ai regardée dans les yeux. Mon regard lui disait qu'elle se trouvait dans un endroit où elle pouvait parler en toute sécurité. J'espérais que ma supplication tacite lui donnerait le courage de prendre la parole.

Siba nous a alors raconté comment, adolescente, son amie Nandi et son enfant à naître avaient été battus à mort dans les toilettes de l'école. Nandi a été frappée à mort par les copains de son petit ami parce qu'elle refusait de mettre un terme à sa grossesse. Sa courte vie a pris fin dans l'institution qui était supposée lui procurer un avenir. Ses camarades d'école ont été responsables de sa disparition. Son lâche de petit ami avait demandé à ses copains de le tirer de cette situation. On pense que c'est le fœtus qui était la cible et je suppose que Nandi n'a été qu'un dégât collatéral. On l'a enterrée et la vie a continué à l'école comme d'habitude. Les assassins pouvaient sans complexe arpenter à leur guise les couloirs de l'école. L'absence de conséquence ne faisait que nourrir le ver géant qui terrorisait Siba. Sa meilleure amie avait disparu et tout le monde s'en moquait.

Siba s'est arrêtée au milieu de son histoire et sanglotait amèrement. Dans la salle, tout le monde était immobile, comme pétrifié par sa douleur et le récit

entendu. Je me suis approchée rapidement de Siba et l'ai prise dans mes bras. J'ai demandé aux membres de la communauté présents de la prendre dans leurs bras, je savais qu'elle avait besoin de leur soutien plus que du mien. J'allais partir, mais il fallait que la vie continue pour eux et qu'il fallait trouver un moyen de rendre une justice bien méritée à sa meilleure amie et à son enfant.

Cette communauté traversait une grave crise. J'ai quitté Kamanyazane dans l'espoir d'avoir inspiré cette communauté et de l'avoir suffisamment secouée pour qu'elle se mobilise contre la VGMS. Pour qu'elle remue ciel et terre jusqu'à ce que justice soit rendue à Nandi et que les couloirs et les toilettes soient sûrs pour tous les élèves. Il était clair que les élèves, les enseignants, les enseignantes, les parents, les directions des établissements et les services de l'éducation de la communauté de Kamanyazane avaient besoin de tous s'unir pour trouver les solutions au problème des taux élevés de grossesses chez les adolescentes et de la violence à l'école. Il fallait que la communauté de Kamanyazane trouve des espaces sûrs pour apporter un soutien social aux jeunes parents adolescents lorsqu'ils sont confrontés à des difficultés.

Mon parcours d'agente du changement en matière de VGMS s'est poursuivi. Notre équipe tirait parti de tous les rassemblements de professeurs pour aborder la VGMS. Nous avons utilisé la presse écrite et la radio pour toucher les membres du syndicat et la communauté. Les enseignants et les enseignantes respectables ne consentaient plus à supporter la dégradation de notre noble profession.

Le plaidoyer parmi les enseignants restitue sa dignité à la profession enseignante et engendre un environnement sûr pour l'apprentissage de tous et toutes. Mon parcours d'agente du changement m'a fait retourner dans ma communauté dans la province du Nord-Ouest, où j'avais passé mon adolescence et fait mes études. Après mon exposé, certains de mes anciens enseignants qui se trouvaient dans la salle sont venus m'accueillir. Je me suis alors rendu compte que le destin m'avait fait rencontrer dans mon ancienne école des professeurs qui pourraient peut-être devenir militant.es de la cause anti-VGMS.

Voir ces anciens professeurs a suscité en moi des sentiments mitigés à l'égard de ma scolarité. Si j'avais été enchantée de devenir lycéenne, je n'avais pas prévu que je serais confrontée au monstrueux ver de la VGMS. À cette époque, dans mon école et dans la communauté, il était normal que les professeurs aient des relations sexuelles avec des élèves. Certaines de ces relations s'étaient d'ailleurs terminées en mariage. Jeune fille, je n'avais jamais pu prendre mon courage à deux mains pour dénoncer ce qui me semblait fondamentalement mal.

Dans le dortoir du foyer, j'entendais beaucoup parler de jeunes filles dont les premières relations sexuelles avaient eu lieu avec un enseignant. Je savais que c'était mal. Je ne me sentais pas en sécurité et je respectais moins mes professeurs. Je leur faisais moins confiance. Ces auteurs de crimes de VGMS se trouvaient en situation de pouvoir. Ils abusait sexuellement de jeunes filles et violaient la confiance que les parents leur accordaient. Personne ne condamnait les relations sexuelles entre enseignants et élèves ni ne tenait pour responsables les auteurs de ces crimes. Si je parlais pour condamner ces actes, personne ne m'écouterait. Le manque d'action de la part de ceux qui avaient le pouvoir ne faisait pas que normaliser la VGMS mais étouffait aussi la voix des militants et de ceux qui étaient convaincus qu'il était nécessaire de lutter contre la VGMS.

Je savais qu'il n'était plus possible de garder le silence et que j'avais désormais une occasion de prendre la parole contre ces pratiques. Depuis l'estrade, je voyais des âmes opprimées qui connaissaient mon opinion selon laquelle la VGMS était un acte immoral, et la partageaient. Libérées des chaînes de l'obscurantisme, elles pouvaient maintenant se joindre à moi pour la condamner. Ces réunions étaient devenues des espaces de déclenchement du changement. Des agents du changement contre le fléau de la VGMS étaient nés. La condamnation au silence à perpétuité avait enfin été levée.

Mes dirigeants syndicaux ont rejoint l'équipe de plaidoyer contre la VGMS. J'avais espéré que si les leaders syndicaux dénonçaient la VGMS, cela dissuaderait les enseignants coupables de ces actes de continuer à abuser des élèves. J'ai été comblée par l'appui que nous avons reçu de la part des dirigeants syndicaux. Ils étaient devenus des porte-paroles de l'initiative contre la VGMS.

Et cette initiative m'avait aidée à retrouver à nouveau ma voix. Cet espace d'apprentissage m'avait aidée, ainsi qu'à d'autres collègues, à rejeter les actes qui visent à déshumaniser autrui. J'espère que, à mesure que je continue à faire du plaidoyer contre la VGMS, je déclencherai parmi beaucoup d'autres militants et militantes l'envie de trouver leur voix. Je suis convaincue que quand les voix des militants et des militantes seront vraiment unies, le cercle vicieux de la VGMS sera brisé et nous en serons libérés.



LA SOUFFRANCE D'UN JEUNE DIRECTEUR

Aubrey Makhubedu

NAPTOSA

(Organisation nationale professionnelle des enseignant.es d'Afrique du Sud)

Ma participation au projet sur la Violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS) m'a aidé à affronter mes propres difficultés en tant que directeur d'école.

La violence rencontrée par les directeurs et les directrices d'écoles rend plusieurs de ces écoles dysfonctionnelles en ce qui a trait à l'enseignement et les apprentissages dans un environnement sûr. Des directeurs et les directrices émotionnellement blessés ne sont pas capables d'apporter un soutien adéquat aux professeurs, qui sont supposés être des parents de substitution pour les élèves mais ne sont pas en mesure d'accomplir cette tâche parce qu'ils ont eux-mêmes besoin d'aide.

La direction est censée recevoir un appui de la part du ministère de l'Éducation, mais je n'en ai pas reçu. Une collaboration entre les ministères du Développement social, de la Police, de la Justice et de l'Éducation est censée exister mais ce n'est pas le cas. Les organes dirigeants des établissements scolaires ne savent pas comment soutenir les élèves et le personnel confrontés à des situations qui mettent leur vie en danger. La VGMS continue d'augmenter dans nos écoles. La voix des élèves et du personnel enseignant est marginalisée.

Le programme de bien-être pour les employés du ministère de l'Éducation n'est pas accessible à toutes les personnes qui en ont besoin partout dans le pays. Les responsables du ministère ne peuvent offrir des ateliers dans toutes les écoles. Tant qu'il ne sera pas mis en place davantage d'appui, nous aurons un nombre de

responsables qui seront émotionnellement blessés et de directeurs et directrices d'écoles qui subiront des pressions et seront ébranlés.

Lorsque j'ai été nommé directeur d'école, j'ai pensé que ma jeunesse suffirait pour me motiver à travailler avec vigueur au lycée de Mahlareng, qui comptait 800 élèves. Malheureusement, cette fonction a apporté dans ma vie des traumatismes émotionnels, des maladies psychologiques et une faible estime de moi-même. J'occupe ce poste depuis six ans, mais les violences émotionnelles et les agressions sont monnaie courante.

Deux ans après ma nomination comme directeur, un professeur est venu dans mon bureau pour discuter de son absentéisme. Le climat s'est tendu et il a fini par m'agresser devant deux autres enseignants.

Cette affaire a été signalée aux autorités et l'enseignant s'est vu imposer une amende de 10 000 R, suite à la déclaration de l'un des professeurs qui avait été témoin de l'acte. Le deuxième professeur avait refusé de faire une déclaration.

À ma surprise, tous les autres professeurs ont fait des dons pour aider l'enseignant à payer son amende. J'étais totalement seul, j'avais peur et je ne bénéficiais d'aucun accompagnement. J'ai dû retourner travailler à l'école avec le même enseignant.

Trois mois plus tard, j'ai convoqué un autre professeur pour absentéisme. Il m'a aussi agressé dans le couloir menant au bâtiment administratif. J'ai dénoncé cet acte au ministère. Le syndicat de ce professeur lui a conseillé de démissionner avant que ce litige ne soit transmis à l'unité de gestion des litiges.

Je me suis encore retrouvé seul, sans appui, sans accompagnement.

Je n'avais personne à qui parler, nulle part où aller, personne ne voulait écouter les difficultés auxquelles j'étais confronté. Je n'avais confiance en personne au sein de cette institution, du ministère, même au sein de ma propre famille.

Je pensais que les violences émotionnelles avaient pris fin mais, quatre mois plus tard, mon bureau a été brûlé. Pas un seul professeur n'a dit quoi que ce soit lorsque les enquêteurs ont interrogé les membres du personnel. J'étais épuisé émotionnellement et physiquement.

Alors que je tentais de me ressaisir, une élève de 8e niveau est entrée dans mon bureau pour me rapporter que son professeur de science l'avait embrassée dans le laboratoire. Selon les politiques du ministère, il s'agit là d'un acte d'inconduite

grave. À ma surprise, alors que le directeur adjoint avait signalé cet acte au ministère, la grand-mère de la jeune fille et l'enseignant ont conclu un accord. L'enseignant avait donné de l'argent à la grand-mère. La jeune fille n'a reçu aucun appui ni accompagnement. Le professeur est retourné travailler à l'école comme si de rien n'était. Cet incident n'a fait qu'augmenter mon manque de confiance à l'égard de mes collègues enseignants.

Après toutes ces expériences, j'avais l'impression que personne ne m'écoutait. Je sentais que je vivais avec une âme brisée. Heureusement, j'ai pu parler à ma famille. Ma sœur, qui est médecin, m'a fait admettre dans un hôpital psychiatrique où je suis resté trois mois. Durant mon séjour là-bas, on m'a aidé à acquérir des compétences pour faire face aux situations dans lesquelles je me trouvais. Les séances avec des psychologues, des psychiatres, des travailleurs sociaux et des ergothérapeutes m'ont aidé à développer mon aptitude à survivre dans n'importe quel environnement de travail.

Je me suis aperçu qu'il est nécessaire de pouvoir partager ses expériences avec d'autres personnes confrontées aux mêmes difficultés. Cela nous aide à surmonter nos peurs. Des cours accélérés peuvent aider à gérer une situation à laquelle on est confronté. Ces cours peuvent être utiles sur des aspects tels que, instaurer des limites, s'affirmer, s'accepter soi-même, aller de l'avant, tirer un trait sur le passé, comprendre ses faiblesses, les différents types de modes de management, un mode de vie et des habitudes alimentaires saines, faire la distinction entre les pensées négatives et positives, acquérir de la confiance en soi et de l'estime de soi, faire de l'exercice physique.

Communiquer à sa famille ce que l'on ressent à l'égard de la situation dans laquelle on se trouve est aussi utile. Ce parcours est parfois douloureux mais il y a toujours une lumière au bout du tunnel.

Puisse la souffrance des jeunes directeurs être ENTENDUE par tous. Prenons position pour METTRE FIN À LA VGMS DANS NOS ÉCOLES.



GÉRER LES CAS DE VGMS

Leah Samakayi Kasaji

ZNUT (Union nationale des enseignant.es de Zambie)

C'était un matin frais de mars 2017. Nous étions dans la salle du conseil du Zambia National Union of Teachers, en train d'emballer des chemises pour les fêtes de la Journée internationale des femmes. Il y avait moi, Juliet et Sombo. Nous étions très occupées parce que les chemises devaient parvenir aux dix provinces le lendemain car la Journée internationale des femmes était le surlendemain. Linna, la secrétaire, nous aidait à enregistrer le nombre de chemises que contenait chaque paquet.

Quand nous avons terminé, j'ai appelé Ndundi, le commis de bureau, pour nous aider à charger tous les paquets dans le véhicule Genre du ZNUT pour les emporter à la gare routière de Lusaka et les mettre dans les bus en partance pour les différentes provinces. À ce moment, le secrétaire général de mon organisation (ZNUT) a demandé à sa secrétaire de m'appeler pour m'informer d'un événement regrettable qui nécessitait mon intervention. Ceci m'a simultanément inquiétée et effrayée. Je me suis ruée au bureau du secrétaire général qui m'a vue arriver dans un état de panique. Le secrétaire général m'a alors dit « Qu'est-ce qu'il t'arrive ? », et j'ai répondu « Mais qu'est-ce qui ne va pas patron ? » Il m'a alors dit qu'il avait reçu un appel téléphonique de Herbert. C'est l'un des membres de l'équipe nationale de changement qui réside dans la région australe de la Zambie. Cela m'a fait encore plus peur parce qu'il se déplace habituellement dans cette province pour les programmes de VGMS. Il m'est venu à l'esprit qu'il avait peut-être été victime d'un accident de la circulation. À ce moment, mes collègues Juliet et Sombo m'ont suivie dans le bureau du Secrétaire général alors

que Linna et Ndundi restaient avec les paquets de chemises. Sombo s'est mise à crier « Qu'est-ce qu'il se passe ? », et Juliet a ajouté « Tout va bien ? »

Notre patron nous a regardées et il a souri : « Mesdames, on n'est pas à un enterrement ici ! Pourquoi est-ce que vous paniquez toutes ? » Il a ajouté : « Je voulais simplement informer Leah, la leader de l'équipe de changement, qu'un membre de son équipe m'avait appelé au sujet d'une affaire de VGMS dans l'école voisine de celle où Herbert enseigne. L'établissement s'appelle Katondu et une élève de 5e niveau de primaire est impliquée. Par curiosité, j'ai alors répondu « Elle a été tuée, violée par l'enseignant ou quoi ? » Avant que le Secrétaire général ait le temps de me répondre, Juliet avait déjà appelé Herbert sur son cellulaire. Alors qu'il commençait à lui expliquer ce qu'il s'était passé, je lui ai pris le téléphone des mains parce que je voulais entendre de mes propres oreilles. À ce moment, le Président du syndicat et d'autres membres du Bureau exécutif national sont entrés dans le bureau du Secrétaire général pour une réunion. Mes collègues et moi-même avons quitté le bureau. Dans mon esprit, je ne cessais d'espérer que le Secrétaire général saisisse cette occasion pour briefer les membres du Bureau exécutif national au sujet des cas récents de VGMS dans les écoles du pays où enseignent nos professeurs membres. J'espérais qu'il leur dit quelle incidence ont ces affaires sur la diffusion d'une éducation de qualité pour tous. D'ailleurs, ceci a retardé l'expédition des chemises, et Ndundi a commencé à paniquer parce qu'il allait rater les bus en partance pour les provinces. Il m'a dit « Madame, on n'a plus beaucoup de temps ». Ce qui m'a fait paniquer encore plus. Je lui ai permis d'emporter les paquets à la gare routière pendant que je continuais à essayer de joindre Herbert avec le cellulaire de Juliet pour savoir ce qu'il était arrivé à la fillette.

Il m'a alors expliqué qu'il y avait plusieurs cas de VGMS impliquant des enseignants et des élèves dans des écoles de la province mais que cette affaire précise s'était produite dans l'école voisine de celle où il enseignait. Il m'a expliqué que cela concernait une fillette de 5e niveau appelée Jane. C'était une élève très intelligente qui aimait l'école. Elle ne ratait jamais les leçons et obtenait toujours les meilleures notes, surpassant filles et garçons. Il a ajouté qu'il y avait eu d'autres cas de VGMS impliquant des enseignants et des élèves qu'il avait été en mesure de gérer. Ce cas spécifique semblait un peu compliqué et l'école avait signalé plusieurs cas du même type. C'est pourquoi il m'avait appelée en ma qualité de leader de l'équipe de changement ainsi que d'autres membres de cette équipe pour intervenir et collaborer avec lui. Herbert m'a demandé de

me rendre dans la province pour aller dans l'école impliquée et gérer le cas en question. Forte de cette explication, j'ai convoqué une brève réunion avec les autres membres de l'équipe de changement pour que nous puissions nous mettre d'accord sur les modalités de notre intervention à l'école Katondu et de notre collaboration avec notre collègue.

En tant que membres de l'équipe de changement, nous nous sommes rendus au bureau du Secrétaire général pour obtenir son autorisation, en dépit du fait que nous craignons d'interrompre la réunion en cours avec les membres du Bureau exécutif national. Lorsque nous sommes arrivés à la porte, nous avons vu un journaliste en sortir, signe que la réunion était terminée et que les membres du Bureau exécutif national étaient partis. Nous sommes donc entrés et j'ai demandé à partir avec Auster, l'un des membres de l'équipe de changement. Auster dirigeait le département de l'Éducation des travailleurs qui disposait d'un budget pour l'éducation et la formation, alors que mon unité Genre avait un budget pour les activités liées au genre. J'avais pour principal objectif d'organiser des réunions avec les élèves, les enseignants et les membres de l'association parents/enseignants de l'école en question. Le but était vraiment d'en faire une école pilote susceptible de nous fournir des stratégies pour lutter contre la VGMS dans la province afin d'y mettre fin. L'autorisation de nous rendre dans la province du Sud nous ayant été accordée, nous sommes allés sans plus attendre nous préparer pour le voyage.

Le matin de ce mardi de mars 2017, Auster et moi sommes arrivés à l'école primaire Katondu dans le Sud de la Zambie. Devant le bureau du proviseur, alors que je disais bonjour au proviseur adjoint, monsieur Chintu, et lui demandais de nous montrer le bureau du proviseur, une fillette est arrivée. Elle s'appelait Jane. Jane avait l'air de se sentir seule et malheureuse. Au même moment, Herbert, le membre de l'équipe de changement est arrivé et a montré la fillette du doigt en disant « C'est elle, Jane ». Lorsque Jane a entendu la voix de Herbert et l'a vu, elle est arrivée en courant de telle façon qu'Auster et moi avons cru qu'elle était soit une fille du proviseur adjoint ou de Herbert, soit une proche de l'un d'eux. Mais quand elle s'est approchée plus près, nous nous sommes aperçus que la fillette tremblait et qu'elle avait les larmes aux yeux. Avant qu'on puisse lui demander quoi que ce soit, elle a crié « Monsieur, ils ont encore recommencé, punissez-les, punissez-les ». J'ai regardé le proviseur adjoint puis Jane, qui criait et tremblait encore en disant « Punissez-les, punissez-les ». Ceci a attiré l'attention des autres enfants qui se rendaient dans leur salle de classe par le chemin qui vient du

terrain de netball. Ils avaient l'air préoccupé mais ne nous ont rien dit, ni à la fillette et ils ont continué à marcher et à parler entre eux à voix basse. J'ai cru qu'ils se posaient l'un à l'autre des questions sur ce qu'il se passait.

C'est alors que monsieur Chintu, le proviseur adjoint, Herbert, Auster, Jane et moi-même sommes entrés dans le bureau du proviseur. Nous nous sommes tous assis puis Herbert a demandé à la fillette de raconter ce qu'il s'était passé. Le proviseur ne semblait pas très préoccupé dans la mesure où cette affaire impliquait une fillette du 5e niveau et même pas un enseignant. Toutefois, notre présence l'a obligé à s'asseoir pour nous écouter ainsi que la fillette. Il nous a même dit que les affaires de ce type étaient habituellement gérées par le bureau du responsable des enseignants, pas même par le proviseur adjoint car il s'agissait de problèmes concernant les jeunes. Je l'ai donc remercié d'avoir pris le temps de nous rencontrer dans son bureau pour que nous puissions aborder des questions qui touchent les élèves, les enseignants et son rôle en tant que proviseur de l'école, pour que tous puissent bénéficier d'un bon environnement d'apprentissage et d'enseignement libre et sûr. Le proviseur m'a remerciée avant de demander à son adjoint de faire entrer la fillette de 5e pour qu'elle raconte son histoire.

C'est alors que Jane a raconté que, lorsqu'elle était allée dans les latrines de l'école et s'y était confortablement accroupie, elle a entendu la voix de deux garçons de 6e niveau qui riaient en disant « On a tout vu, on a tout vu ». Elle s'est alors vite levée, a remonté sa culotte, baissé sa jupe et est sortie des toilettes. Pendant ce temps-là, les garçons avaient pu voir sa nudité et la suivaient en criant et en la chahutant. Les larmes aux yeux, Jane est allée les dénoncer à son enseignante qui n'a montré aucune préoccupation mais lui a dit que la vie à l'école était ainsi et que les garçons se comportaient de cette façon partout. Pendant qu'elle racontait son histoire, Jane avait les yeux remplis de larmes. Même le proviseur a été ému, lui qui avait minimisé cet épisode initialement. Il y a eu un moment de silence. J'ai imaginé ma fille ou moi-même dans les latrines et un garçon ou un homme venu voir ma nudité. Je suis certaine que cette pensée a traversé l'esprit de toutes les personnes présentes dans le bureau.

Cette école était une école rurale qui ne disposait que d'une seule vieille latrine au toit de chaume pour les filles du 1er au 7e niveau et d'une autre du même type pour les garçons du 1er au 7e niveau. Ces toilettes en chaume étaient très vieilles et le chaume des portes était presque mangé par les termites, de façon que quelqu'un qui se tenait à l'extérieur pouvait voir quelqu'un qui se trouvait

à l'intérieur. Les toilettes se trouvaient à 100 mètres des bâtiments abritant les salles de classe et espacés l'un de l'autre de 10 mètres.

Auster, Herbert et moi avons alors demandé à organiser des réunions avec les élèves, les enseignants et les membres de la communauté (parents). Le proviseur était désormais ému par la situation et il n'a pas hésité à organiser ces réunions. Nous avons passé trois jours de suite à l'école primaire Katondu. Pendant cette période, les apprenants filles et garçons, l'ensemble de l'établissement et la communauté locale ont été sensibilisés aux effets négatifs de la VGMS sur les victimes. Les différentes formes de VGMS ont été abordées, ainsi que la nécessité d'y mettre fin.

Les élèves ont apprécié cette réunion et de nombreuses autres filles ont confirmé que les garçons de l'école avaient bien l'habitude d'épier les filles dans les toilettes. Beaucoup de filles plus âgées étudiant dans les classes de plus haut niveau du primaire étaient absentes quand elles avaient leurs règles parce qu'elles ne pouvaient pas aller aux toilettes changer leur serviette hygiénique, de peur que les garçons ne voient leur nudité. Les filles ont aussi mentionné que ce problème n'était pas pris au sérieux quand elles le signalaient aux professeurs. Il a fallu qu'Herbert, membre de l'équipe de changement sur la VGMS, remarque cette situation pour qu'elle soit prise au sérieux. La réunion a engendré un changement d'humeur et d'attitude chez les élèves et certains professeurs qui étaient présents parce que je leur avais demandé d'assister à la réunion et d'écouter ce dont nous parlions avec leurs élèves.

Après la réunion, sans plus attendre, nous sommes allés rencontrer des membres du personnel de l'école. Ils nous ont accueillis et voulaient en savoir plus sur cette VGMS dont presque tous les élèves parlaient. Plus la réunion avançait, plus je voyais certains enseignants regarder leurs pieds comme par un sentiment de culpabilité ; certains hochaient la tête et d'autres me regardaient droit dans les yeux, désirant poser une question. Le proviseur ne cessait d'avaler sa salive comme s'il avait la gorge sèche. En fin de compte, les membres de l'équipe de changement et moi-même avons atteint nos objectifs parce que nous avons réussi à sensibiliser les élèves, le personnel enseignant et l'administration de l'école.

J'ai conseillé à la direction de l'établissement d'organiser une réunion avec l'association parents-enseignants et les autres parents. Le proviseur a ensuite confié aux élèves des avis pour annoncer la réunion aux parents. Il leur a expliqué

que chacun devait venir avec ses parents à l'école le lendemain matin. À 6 heures du matin, j'étais déjà sur place et j'étais emballée de voir presque tous les enfants venir avec leurs parents. À 7 heures 30, la réunion avec les parents a commencé. Mes collègues et moi avons expliqué aux parents que nous appartenions au Zambia National Union of Teachers (ZNUT) et qu'à ce titre, nous avions le devoir de mettre fin à la violence liée au genre en milieu scolaire pour que les écoles deviennent des lieux sûrs où l'on peut apprendre et enseigner. J'ai expliqué ce qu'est la VGMS et les formes qu'elle peut revêtir. Enfin, je leur ai raconté l'histoire de Jane dans les toilettes. Les parents ont été touchés et l'un d'eux, homme d'affaires, s'est porté volontaire pour construire des latrines pour les filles. Puis il a été décidé que la communauté prendrait la responsabilité de construire des latrines pour l'école. Tout le monde a apprécié cette initiative et promis de faire des efforts pour mettre fin à la VGMS à l'école. Mission accomplie.

Deux mois plus tard, partie en déplacement dans la province du Sud dans la cadre d'un autre programme, j'ai décidé de passer par l'école Katondu pour avoir confirmation des bonnes nouvelles que me donnait Herbert et voir où en étaient les promesses du personnel et des parents. En effet, les nouvelles étaient positives. J'ai trouvé de très bonnes latrines construites en parpaing et en tôle, avec des portes en bois et un beau sol. Enfin l'école était dotée de cinq toilettes modernes. Trois pour les filles et deux pour les garçons. Elles étaient espacées de 50 mètres avec des chemins différents pour aller aux salles de classe. Ceci a procuré de la dignité aux apprenants, surtout aux filles. Ces toilettes ont été construites grâce au travail bénévole de la communauté dirigé par l'association parents-enseignants de l'école. Si l'on intervient, il est possible de diminuer les cas de VGMS, voire même de les éliminer.

IL FAUT AFFRONTER TOUTES LES FORMES DE VGMS DÈS AUJOURD'HUI !

FAISONS DE L'ÉCOLE UN LIEU SÛR POUR APPRENDRE ET ENSEIGNER !



MORT D'UN MONITEUR DE CLASSE

Joe Kasaka

ZNUT (Union nationale des enseignant.es de Zambie)

Après que mes collègues du siège du ZNUT et moi-même nous soyons rendus dans les écoles de Kitwe pour sensibiliser les enseignants sur les méfaits de la violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS), un terrible incident s'est produit dans l'une des écoles, auquel étaient mêlés quatre élèves de 1er niveau.

Peter était un garçon discret, beau et intelligent de 1er niveau qui était très futé et suscitait l'admiration de nombreux de ses amis, camarades de classe, enseignants et enseignantes. Peter était « moniteur de sa classe ». C'était un garçon intelligent qui était toujours premier de sa classe. Il arrivait toujours à l'heure, vêtu de façon soignée dans son uniforme scolaire toujours propre, comparé à celui des enfants de son âge qui les salissaient toujours avec de la terre. On aurait dit que son uniforme avait été fabriqué à l'étranger par une grande entreprise internationale, alors que c'était sa mère qui le lui avait cousu, dans la concession de Kwacha où elle résidait dans la localité de Kitwe, en Zambie.

Ce petit garçon de sept ans, qui arborait toujours un sourire bienveillant, venait d'une famille de revenus moyens. Ses parents ne gagnaient pas assez pour joindre les deux bouts. Sa mère vendait des tomates sur le pas de la porte de la maison composée de deux chambres que la famille louait auprès d'un professeur à la retraite, tandis que le père travaillait dans une mine de cuivre appartenant à une compagnie sud-africaine. En dépit des longues heures de travail qu'il abattait, il n'était pas bien payé. Le père ne pouvait quitter son emploi car il n'y avait pas d'autre possibilités pour quelqu'un qui avait abandonné sa scolarité au 12e niveau.

Ce lundi 6 mai 2019, l'école venait de rouvrir pour le deuxième trimestre. Tous les enfants avaient hâte de retrouver leurs camarades après une absence d'un mois. Ils se sont retrouvés au point de rassemblement, où le proviseur s'est adressé à eux sur de nombreuses questions, parmi lesquelles la nécessité de bien se conduire à l'école, de ne pas adopter de comportements agressifs les uns à l'égard des autres et de respecter leurs enseignants. Cette initiative avait été prise à la lumière de plusieurs réunions de sensibilisation que nous avons tenues à l'école sur la violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS). Le proviseur insistait à nouveau sur ce point auprès des enfants, rappelant indirectement au personnel enseignant la nécessité d'identifier la VGMS.

L'heure était venue pour que les enfants aillent en classe. L'enseignant de Peter est passé rapidement dans la salle de classe pour nommer un moniteur parce qu'il avait quelque chose à régler avec un parent qui était venu à l'école. Il a nommé Peter qui était chargé de relever les noms des élèves qui faisaient du bruit pendant qu'il s'occupait du parent. L'enseignant est parti et les élèves sont restés dans un silence assourdissant, comme s'il n'était pas sorti. Mais pas pour longtemps. Deux garçons et une fille, qui commençaient à jouer dans la salle, ont fait un bruit assourdissant, à tel point que l'enseignant a interrompu ses échanges avec le parent pour se précipiter dans la salle. Il a demandé à Peter qui avait fait ce bruit. Ce dernier lui a donné les noms. Alors, l'enseignant a demandé aux trois coupables de ne pas quitter l'école à la fin de la journée, car ils étaient punis. Selon le règlement de l'école, tous les élèves punis devaient balayer les salles de classe après l'école.

Tout s'est bien passé à l'école. La fin de la journée arrivée, les trois élèves ont passé le balai très vite puis sont allés chercher Peter. Bien vite, ils ont réussi à le trouver. Les trois élèves, âgés de 7, 8 et 9 ans, lui ont demandé pourquoi il les avait dénoncés à l'enseignant parce qu'ils faisaient du bruit. Peter n'a pas répondu. Ils ont commencé à s'énerver puis à le frapper. Peter a cherché à se défendre, en vain. Ses trois camarades avaient tellement le dessus sur lui qu'ils l'ont battu comme un chien. Le passage à tabac était si acharné et féroce qu'on aurait dit qu'il s'agissait d'adultes entre eux. Lorsque les trois camarades ont vu que Peter ne pouvait rien faire et ne ripostait pas, ils se sont arrêtés et sont partis chez eux en courant, laissant Peter à terre.

La nouvelle avait déjà commencé à se répandre dans la concession que quatre élèves de 1er niveau s'étaient battus et que l'un d'eux était allongé sur la route

menant à l'école. Les membres de la communauté à proximité se sont précipités sur les lieux et ont bien découvert Peter qui haletait. Une personne bien intentionnée a ramassé l'enfant et porté chez lui.

Pendant ce temps, le père de Peter était déjà au fond de la mine pour travailler. Sa mère était à la maison, occupée à préparer le repas, s'attendant à ce que Peter rentre bientôt de l'école. Comme d'habitude, elle aimait écouter de la musique zambienne fort pendant qu'elle faisait les tâches ménagères. Elle aimait particulièrement les chansons du Masasu band qui décrivaient la vie de nombreux peuples de la Zambie. Cette musique provoquait beaucoup d'émotion en elle. Elle avait l'habitude de danser et de chanter pendant que la nourriture mijotait sur le brasier à charbon de bois derrière sa maison. Parfois, elle en venait même à oublier que le plat était sur le feu et la nourriture était trop cuite.

Tout d'un coup, on a frappé à sa porte, ce qui a fait un bruit assourdissant et la mère de Peter, de bonne humeur, est allée ouvrir. Aussitôt après, son humeur a changé. Elle s'est presque évanouie en voyant Peter dans un tel état mais a trouvé le courage pour le prendre des bras de la personne qui le portait. Elle a allongé Peter sur le canapé récemment acheté et a immédiatement appelé un taxi. Rapidement, le taxi est arrivé et Peter a été allongé sur le siège arrière. Comme une ambulance, le taxi est parti précipitamment en se frayant un chemin dans les embouteillages pour arriver le plus vite possible à l'hôpital. Habituellement, il faut une demi-heure pour arriver à l'hôpital mais le taxi a seulement mis un quart d'heure.

La communauté où habitait la famille de Peter a commencé à poser des questions pour savoir quels enfants avaient commis une telle violence. Ils ont fini par être identifiés et on a demandé à leurs parents de contribuer au paiement des frais médicaux de Peter. L'ambiance parmi tous les habitants de la concession était tendue, tant la douleur causée par cet événement était terrible.

À l'hôpital, Peter a été emmené aux urgences où les médecins ont immédiatement commencé à s'occuper de lui. Comme son état empirait peu à peu, il a été mis sous assistance respiratoire. Plusieurs heures plus tard, les médecins ont assuré à la mère que les médicaments faisaient effet et qu'il irait bien. Sa mère a poussé un soupir de soulagement.

Entretemps, le père de Peter avait fini de travailler à la mine et reçu la nouvelle de l'hospitalisation de son fils suite au tabassage qu'il avait présumément subi aux mains de ses camarades d'école. Il a rapidement appelé un taxi et n'a pas

tardé à arriver aux urgences où il a trouvé Peter en train de reprendre des forces, un masque à oxygène sur le visage. Son père se sentait extrêmement épuisé et attristé. Les médecins l'ont assuré que tout irait bien, qu'il n'y avait pas besoin de s'inquiéter.

Deux jours plus tard, Peter allait beaucoup mieux et son état s'était considérablement amélioré ; son père était heureux de savoir qu'il sortirait bientôt de l'hôpital et reprendrait son éducation. La nouvelle de l'amélioration de son état s'est répandue dans toute la concession et la plupart des gens chantaient et louaient Dieu d'avoir permis à Peter de se remettre. C'était une bonne nouvelle.

Le personnel de l'école a aussi appris avec grande joie que Peter allait mieux et ils avaient hâte qu'il revienne en classe. Ils ont commencé à dire aux élèves combien la VGMS était un mal et à les avertir qu'il ne fallait pas se battre à l'école. Le comité VGMS de l'école a également commencé à sensibiliser leurs collègues sur le fait que la VGMS était un délit et qu'ils devaient s'en abstenir à tout prix. Ils ont souligné que le tabassage de Peter par ses camarades devrait servir d'avertissement à tous ceux qui envisageraient de commettre des actes criminels de ce type.

Cela faisait maintenant quatre jours que Peter était entré à l'hôpital et son état s'était considérablement amélioré par rapport au premier jour. Les médecins envisageaient de le transférer du service de soins intensifs dans un service général. De très bonnes nouvelles pour tout le monde. Peter a finalement été transféré dans un service général et tout le monde disait qu'il restait seulement à l'hôpital en observation.

Le lendemain, cinq jours après son arrivée à l'hôpital, tout allait bien. Les médecins sont passés faire les visites des patients du service et quand ils ont vu Peter, ils n'ont vu aucune raison de le garder davantage à l'hôpital parce qu'il s'était totalement remis. Il est donc sorti de l'hôpital ce matin-là puis est rentré chez lui avec sa mère. Dès son arrivée chez eux, tous les membres de la communauté passaient le voir les uns après les autres. C'était un moment fort pour la famille et la communauté.

Mais cette même nuit, l'état de Peter s'est détérioré. Tard dans la soirée ses parents ont dû l'emmener à nouveau à l'hôpital. Ses deux parents avaient essayé de lui prodiguer les premiers secours, mais en vain. Vers 3 heures 14, tôt le matin du 6e jour après ce terrible événement, Peter est mort. Cela a été un terrible choc

pour ses parents, qui avaient vu leur fils presque remis, de le voir mourir dans de telles circonstances. Vers 9 heures du matin son corps a été emmené pour une autopsie et pour le préparer pour son enterrement. Le rapport d'autopsie a révélé que Peter était mort d'une hémorragie interne provoquée par les violents coups portés par ses camarades.

Après son décès, la police a pris des mesures pour interpeler les auteurs de ce meurtre haineux. Au début, elle pensait que les habitants avaient menti en disant que Peter avait été tué par trois enfants tous âgés de moins de dix ans. Après une enquête exhaustive, la police a conclu que ces mineurs de moins de dix ans étaient bien ceux qui avaient prémédité de tuer leur camarade de classe, parce qu'il avait été nommé moniteur et les avait dénoncés car ils faisaient du bruit dans la classe.

Comme la législation zambienne ne criminalise pas les mineurs de moins de dix ans, les trois enfants n'ont pas été tenus pénalement responsables. Ainsi, l'établissement scolaire et la communauté n'ont pas non plus pu prendre de sanctions à l'encontre de ces mineurs.

Quelques jours après la mort de Peter, mes collègues et moi-même sommes retournés dans l'école pour aborder les effets de la violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS) avec le personnel. Nous avons discuté du tournant décisif de cette expérience. C'est à cette réunion que j'ai appris combien nos collègues étaient traumatisés après le décès de Peter et s'étaient engagés à lutter contre la violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS).

Nous tirons de cet enseignement que nous devons nous rassembler en tant qu'établissement scolaire, communauté et pays pour lutter contre la violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS) chaque fois qu'elle se manifeste. Ce fléau est capable de tuer, comme cela a été le cas pour Peter. La violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS) n'a pas d'âge. Quiconque peut la perpétrer, à n'importe quel âge. Gardons les yeux bien ouverts pour prévenir la violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS).



ENSEIGNER EST UNE ŒUVRE D'AMOUR

Mpule Dorcas Sekabate

SADTU (Syndicat démocratique des enseignants sud-africains)

À l'école, on nous a conseillé de réfléchir aux carrières que nous voudrions suivre quand nous aurions terminé notre scolarité. J'étudiais les maths et les sciences et je voulais devenir ingénieure chimiste et, si ce n'était pas possible, dentiste. L'enseignement était mon dernier choix si tout le reste échouait. Mais je suppose que j'étais destinée à faire autre chose. Durant ma formation d'enseignante, je n'ai jamais été préparée au fait que cette activité exige davantage qu'échanger simplement avec les élèves en classe. Si l'on souhaite induire des changements significatifs dans la vie d'un enfant, il est nécessaire de s'impliquer auprès des élèves au-delà de la salle de classe. Cela exige que l'enseignant ou l'enseignante comprenne les élèves et leur milieu de vie.

J'ai commencé à enseigner à 21 ans. L'enthousiasme que je ressentais et l'anxiété simultanée me submergeaient. Je me demandais si je serais une bonne enseignante. Comme il est d'usage dans l'établissement, on m'a affectée à une classe. Tout au long de mes années de formation, je me suis dit que je ne voulais pas devenir la professeure à laquelle les élèves ont peur de parler même quand ils se heurtent à des problèmes ou à des difficultés avec la matière. Quand j'ai rencontré pour la première fois les élèves de ma classe, je leur ai donné des règles de comportement. J'attendais de leur part le respect les uns envers les autres, l'assiduité dans leur travail scolaire, le soutien réciproque et, plus important, la discipline à tout moment. Je leur ai garanti que tandis que je serais leur enseignante, je serais aussi leur sœur, leur mère et plus important encore, leur meilleure amie.

J'ai pris le temps de comprendre chacun et chacune de mes élèves. J'ai fait un suivi de leur comportement et de leurs performances dans les différentes matières. Je leur enseignais seulement les mathématiques mais il est devenu important pour moi qu'ils réussissent bien dans toutes les matières.

Dans l'école dont je suis la directrice adjointe, il y avait une fille dans ma classe qui était hyperactive et obtenait de bons résultats scolaires. Je l'appellerai Lee. Je n'avais jamais vu Lee porter de jupe et je ne l'avais jamais vue non plus en compagnie d'autres filles sauf de sa meilleure amie. Ses autres amis étaient tous des garçons. J'avais un point commun avec Lee, la passion du football. Elle était la meilleure en football et passait ses weekends à jouer au foot dans le township.

Il faut dire qu'on attrapait toujours Lee en train de faire des bêtises, toujours avec des garçons. On les avait attrapés, entre autres, en train de fumer. Son comportement énervait certains de mes collègues qui faisaient des remarques désobligeantes à son sujet. Certains se demandaient même si c'était un garçon ou une fille. Je n'appréciais pas les commentaires de mes collègues à l'égard de Lee. Ils ne disaient rien de tel au sujet des garçons qui se conduisaient aussi mal qu'elle. Pour moi, c'était le genre de comportement qu'on peut attendre de la part de tout enfant. Aux yeux de mes collègues, le tort de Lee était qu'elle ne ressemblait pas à une fille « normale » et qu'elle ne se comportait pas comme la société voudrait qu'une fille se comporte. Elle préférait faire du jardinage que balayer la salle de classe, porter des pantalons plutôt qu'une jupe.

Dans notre établissement, le règlement prévoit que de janvier à mai, les filles sont seulement autorisées à porter la jupe, pas le pantalon. Le Comité des uniformes veillait toujours au respect de cette règle. Des employés se postaient au portail pour vérifier que les élèves portaient bien l'uniforme scolaire adéquat. Les filles en jupe bleu marine et chemise jaune et les garçons en pantalons bleu marine et chemise jaune. Ceux qui ne respectaient pas cette règle ne pouvaient pas entrer dans la cour de l'école. Les membres du Comité se rendaient aussi dans les salles de classe pour vérifier que les élèves arrivés plus tôt à l'école pour suivre des cours supplémentaires respectaient aussi la règle.

Lorsque les membres du comité sont arrivés dans la classe de Lee, on a entendu des marmonnements, surtout parmi les filles. Elles se plaignaient de Lee. Cette dernière a fait de son mieux pour plaider sa cause mais les membres du Comité ne voulaient rien savoir. L'enseignant de la classe de Lee est venu à mon bureau pour plaider sa cause. Il m'a expliqué que Lee pleurait toutes les larmes de

son corps car elle n'avait pas de jupe à la maison. Elle risquait donc de devoir abandonner sa scolarité. Son enseignant m'a demandé d'intervenir et de ne pas dire aux autres membres du Comité qu'il avait sollicité mon aide.

Je lui ai dit d'envoyer Lee à mon bureau. Lorsqu'elle est arrivée, je lui ai demandé de dire à sa mère d'écrire une lettre déclarant qu'elle n'avait pas de jupe et n'en avait jamais porté depuis qu'elle était scolarisée. Elle est partie chez elle en courant puis est revenue avec la lettre signée par sa mère. Je lui ai dit de retourner en classe et, si quelqu'un lui posait une question sur son uniforme, de me l'envoyer. L'obstacle suivant était de communiquer ma décision au directeur de l'établissement. Je connaissais son opinion au sujet des apprenantes qui ressemblaient à Lee. Je savais que si je l'avais impliqué avant de prendre une décision, il n'aurait pas été d'accord avec ma façon de résoudre ce problème. Je suis allée dans son bureau et lui ai dit « Monsieur, je sais que vous ne serez pas d'accord avec moi mais j'ai pris ma décision et je la maintiens. Avant de vous dire ce que j'ai fait, j'ai un service à vous demander. Il y a une fille en classe 10B qui porte un pantalon et les autres élèves s'en plaignent. Allez dans la classe et observez ce qu'il s'y passe ».

Il a accepté et s'est rendu dans la classe. Au bout d'un moment, il est revenu me faire part de ses impressions. Lorsqu'il est entré dans la classe, il a demandé au délégué de lui donner le nombre total d'élèves dans la classe 10B. 44, 28 filles et 16 garçons. Ce jour-là, les élèves étaient tous présents. Puis il a leur demandé de tous se lever et de venir à l'avant de la classe et a donné la consigne à toutes les filles de s'asseoir. Il en a compté 27 et non 28. Il a donc fait le contraire et a demandé aux garçons de s'asseoir et aux filles de se lever. Lorsqu'il les a comptés, il en a trouvé 17 et non 16. Il a regardé tous les apprenants assis et ne voyait que des garçons. C'est pourquoi il a demandé qui était la personne supplémentaire assise avec les garçons. Ils lui ont dit que c'était Lee. Le directeur est sorti de la salle sans rien dire.

Il m'a alors demandé si j'étais certaine que Lee était une fille et je lui assuré que c'était bien le cas. Je lui ai expliqué ce que j'avais fait et que je cherchais à protéger cette jeune fille. Je lui ai dit que si nous la forçons à porter une jupe, elle abandonnerait sa scolarité et qu'il était de notre responsabilité de veiller à ce qu'elle finisse ses études. Heureusement, il était d'accord avec moi et nous avons placé la lettre dans son dossier.

Un weekend, nous recevions des équipes sportives d'une autre école pour une compétition. Le football féminin faisait partie des sports de la compétition. Il était évident que Lee allait participer au match et j'avais hâte de la voir jouer. L'heure venue, nous nous sommes réunis dans le stade local. Lee jouait vraiment bien et elle donnait du fil à retordre à nos adversaires. Elle a marqué quatre buts pour notre équipe. Quand elle avait le ballon, les adversaires ne pouvaient pas l'arrêter. Elle dribblait depuis le milieu de terrain jusqu'à la cage de but de l'équipe adverse. Du côté du terrain où je me tenais, certaines joueuses de l'équipe extérieure murmuraient et se plaignaient que notre école les faisait jouer avec un garçon. J'ai tenté de leur assurer que Lee était une fille mais je pouvais voir par leur gestuelle qu'elles ne me croyaient pas. Mais je n'étais pas préparée à ce qu'elles prévoyaient de faire après le match.

Comme prévu, nous avons remporté le match grâce à notre joueuse vedette Lee. Je me réjouissais à l'idée de féliciter notre équipe en ma qualité de directrice adjointe mais je n'en ai pas eu l'occasion. C'était le chaos sur le terrain. On m'a expliqué que les joueuses de l'équipe extérieure courraient après Lee car elles voulaient avoir la preuve que celle-ci était bien une fille. Elles avaient l'intention de la déshabiller pour regarder ses parties intimes. Dieu merci, Lee était aussi sprinteuse et elles n'ont pas pu la rattraper. Dans le cas contraire, elles l'auraient déshabillée en public. Ceci aurait constitué la pire forme de VGMS. Pire encore, les éducateurs n'ont rien fait pour protéger Lee de cette humiliation. Aucun d'entre nous n'a pris la peine d'arrêter cette folie. Au contraire, cette situation nous faisait rire.

Cet incident m'a remémoré une situation semblable dans une école voisine. Un samedi, j'étais au terrain de foot en train de regarder un match. Une fille âgée de 14 ou 15 ans est venue à côté de moi. C'était une élève d'un autre établissement et je l'avais déjà vue mais je n'avais jamais parlé avec elle auparavant. Nous avons fini par parler football et l'enseignante en moi a commencé à lui poser des questions sur son travail à l'école. Elle s'appelait Brenda. Elle m'a raconté qu'elle donnait du fil à retordre aux éducateurs parce qu'elle n'était pas sage. Je lui ai répondu que ce n'était pas bien de mal se comporter. Brenda aimait courir avec les garçons et se faire pourchasser par les éducateurs. Elle m'a dit qu'un jour la directrice et la directrice adjointe l'avaient convoquée. Elle a cru qu'elle serait punie pour son mauvais comportement. Elle ne s'attendait pas du tout à ce qu'elles la déshabillent pour vérifier si elle était une fille ou un garçon. J'ai été

choquée d'entendre ce qui lui était arrivé. Comment des adultes peuvent-ils faire subir une telle humiliation à une enfant ? Pire encore, les personnes agissant ainsi étaient des mères.

Avec le temps, je me suis aperçue que les résultats scolaires de Lee baissaient dans de nombreuses matières. Elle est devenue plus réservée et n'était plus la fille remplie d'une énergie débordante que j'avais connue. Alors en classe de 10e niveau, Lee a commencé à manquer des cours et à s'absenter parfois des journées entières. C'était curieux parce qu'elle n'avait jamais manqué l'école les années antérieures. J'ai tenté d'aborder avec elle son changement de comportement. Elle ne m'a pas donné de réponse convaincante mais a promis de changer. Pourtant, au contraire, son comportement a empiré. Lorsqu'elle a manqué l'école une semaine entière, j'ai demandé à son amie ce qu'il se passait et où elle était. Son amie m'a simplement répondu qu'elle était à la maison et lui avait dit qu'elle ne reviendrait pas à l'école. Elle m'a demandé d'aller parler à Lee et je pouvais voir dans ses yeux qu'elle me cachait quelque chose.

J'ai donc pris sur moi de rendre visite à Lee chez elle pour déterminer la véritable raison de son absence. Je l'ai trouvée chez elle avec sa mère. J'ai donc expliqué à cette dernière la raison de ma visite et elle m'a répondu qu'elle avait aussi parlé avec Lee pour tenter de la convaincre de retourner en classe, mais qu'elle refusait. Elle m'a aussi expliqué que Lee avait changé à la maison et qu'elle était devenue d'humeur changeante. Elle s'enfermait la plupart du temps dans la chambre et ne sortait plus jouer comme avant. J'ai demandé à Lee de m'accompagner jusqu'à la voiture. Je voulais lui procurer un espace sûr et j'espérais qu'elle serait en mesure de s'ouvrir et de me parler librement. Les larmes aux yeux, elle m'a demandé pourquoi on la faisait souffrir comme ça. Pourquoi subissait-elle tant de haine ? Impuissante, je l'ai regardée sans trouver les mots pour la reconforter. Elle pleurait alors sans pouvoir s'arrêter et m'a raconté que ses amis l'avaient violée. Ils l'avaient fait pour lui montrer qu'elle n'était pas un garçon.

Ce viol avait terriblement affecté l'estime qu'elle avait d'elle-même. Elle avait l'impression que tout le monde à l'école allait se moquer d'elle. Elle a ajouté qu'elle ne voyait aucune raison de rester en vie si elle devait subir de telles tortures. La douleur que je percevais dans son regard était insupportable. J'ai assuré Lee que je lui donnais tout mon soutien et ma protection. Je m'étais aperçue que je n'étais pas parvenue à protéger cette pauvre âme. J'ai donc fait de mon mieux pour l'encourager à ne pas abandonner ses études. L'idée qu'un esprit si brillant puisse être gaspillé à cause des préjugés des gens m'était

insupportable. J'étais reconnaissante qu'elle se confie à moi et j'étais déterminée à la sauver. Mais je savais que ce ne serait pas tâche facile. J'avais besoin que mes collègues abandonnent leurs stéréotypes et considèrent cette malheureuse petite fille simplement comme une enfant qui a besoin d'accompagnement et d'attention. Parfois nous conservons nos craintes et nos préjugés dans l'école et, ce faisant, nous détruisons les talents potentiels de nos élèves.

En septembre 2009, j'ai été élue au Bureau national du syndicat et je n'ai presque plus été présente dans l'établissement. J'étais donc moins en contact avec Lee. En 2010, lorsque j'ai effectué une visite à l'école, on m'a dit qu'elle avait redoublé sa classe et qu'elle n'avait pas de bons résultats scolaires. Elle ne venait pas régulièrement en classe et on soupçonnait qu'elle se droguait. Ultérieurement, son addiction lui a fait abandonner ses études. En entendant cette nouvelle, j'ai ressenti une douleur indicible. Notre manque de soutien à Lee avait fait d'elle un simple chiffre. Qui sait ce qu'elle serait devenue si l'école avait été un espace sûr pour elle ? Peut-être aurait-elle été sélectionnée pour jouer dans l'équipe nationale. Peut-être serait-elle devenue quelqu'un d'important.

Mon travail en matière de VGMS et sur les questions de genre de façon générale m'a fait comprendre que nous avons nourri des préjugés à l'égard de nombreux élèves et que plusieurs avaient abandonné leurs études pour cette raison. Ce harcèlement est si intense que certains jeunes ne peuvent le supporter. Les paroles restent dans l'esprit et peuvent briser ou construire quelqu'un.

Il est absolument nécessaire de sensibiliser le corps enseignant et la société aux questions de sexualité et de genre. Nous commettons certains actes par ignorance. Il ne faut pas utiliser la culture et la religion pour pratiquer la discrimination à l'encontre des autres et les exclure. Les êtres humains sont des êtres humains, quels que soient leur race, genre, nationalité ou sexualité. Nous devons apprendre à vivre ensemble. Les établissements scolaires sont des institutions d'apprentissage et doivent par conséquent servir à informer, éduquer et nourrir les talents. La religion enseigne l'amour et ne peut servir à propager la haine.

Je suis contente que mon syndicat ait signé un accord collectif qui protégera les enfants pendant les auditions sur les abus sexuels. Avant, les apprenants devaient témoigner ou servir de témoins à trois reprises. Par conséquent, les victimes subissaient des traumatismes secondaires et finissaient souvent par ne plus prendre part aux auditions. Des auteurs d'abus sexuels finissaient ainsi par

gagner leur procès car il n'était pas possible de prouver leur culpabilité sans témoins.

Les élèves comme Lee ne devraient pas être obligés d'abandonner leurs études à cause de la haine et de la discrimination. L'enseignement est une œuvre d'amour et il faut donner cet amour à tous les enfants. Les éducateurs doivent traiter tous les élèves comme s'ils étaient leurs propres enfants.



GÉRER LES INCIDENCES FÂCHEUSES DE LA VIOLENCE À L'ÉCOLE - LA RÉPONSE D'UN SYNDICAT

Khanyisile Mdziniso

SADTU (Syndicat démocratique des enseignant.es sud-africains)

Depuis 2016, le fléau de la violence fondée sur le genre (VG) est en hausse dans de nombreuses sociétés du monde entier, les communautés scolaires n'échappant pas à ce phénomène. Tous les médias d'information, télévisions nationales, radios locales, presse écrite et réseaux sociaux font état des incidences de la VG. Lorsqu'elle se produit dans les établissements scolaires, elle est qualifiée de violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS).

J'ai commencé à travailler sur ces questions après avoir pris part à un atelier de l'IE sur la VGMS, « *Hearing our Stories 1* » (« *Entendre nos histoires 1* ») à Johannesburg, en Afrique du Sud, un atelier organisé par Gender at Work. Des dirigeants syndicaux responsables en genre et en formation au niveau provincial, et un enseignant ou une enseignante de chaque province ont assisté à la réunion, avec quatre employés du syndicat venus du département de la recherche, dont moi-même, en qualité d'observateurs. L'animatrice a expliqué que la réunion procurait une occasion au syndicat d'entendre ses propres récits de VGMS. Initialement, les participants l'ont regardée fixement, comme s'ils ne savaient pas du tout de quoi elle parlait. Puis, les uns après les autres, ils ont commencé à se souvenir d'événements.

À la fin, nous avons réfléchi aux différentes atrocités dont on nous avait fait le récit, terriblement choqués d'avoir appris que ces actes se produisaient et

que personne ne souffrait mot à ce sujet. Des violences très diverses étaient pratiquées par différents membres de la communauté éducative : des proviseurs subissaient des violences de la part d'apprenants, des enseignantes étaient victimes d'élèves garçons adolescents, des fillettes de la part d'enseignants masculins, et parfois les apprenants subissaient des violences sexuelles de la part d'enseignantes. Durant cet atelier, nous avons également débattu à bâtons rompus de l'impact de la VGMS sur l'environnement de l'enseignement et de l'apprentissage.

Il a été demandé au groupe de se diviser en délégations provinciales pour identifier des établissements scolaires où sévissait la VGMS et susceptibles de devenir des écoles pilotes où seraient mis en œuvre des programmes pour le changement. Ils ont décrit tous les types de problèmes dont ils avaient entendu parler à l'école et justifié les raisons pour lesquelles ils voulaient en faire une école pilote. Le rôle de l'équipe de recherche consistait à écouter les délibérations puis à trouver des questions de recherche qui contribueraient à guider la mise en œuvre.

Je me suis particulièrement intéressée à l'élaboration du questionnaire de l'enquête et à la formulation des questions. Au fond de moi, je me demandais comment tout le processus s'enclenchait. Un professeur ne se lève quand même pas un matin pour décider de violer un autre professeur ou un élève ! Deuxièmement, je savais qu'il ne serait pas facile pour les dirigeants de convenir que la VGMS était un problème majeur dans leurs régions, ces événements n'étant habituellement pas signalés, jusqu'à ce qu'ils y soient personnellement et concrètement confrontés. Je souhaitais que le questionnaire identifie les différentes formes que prend la VGMS dans les établissements scolaires et les endroits où elle a lieu pour que les enseignants qui remplissaient le questionnaire de l'enquête puissent constater la situation par eux-mêmes. L'enquête demandait également s'il existait ou non des politiques susceptibles de protéger contre la VGMS à l'école, ou de l'encourager.

Nous avons convenu de tester l'enquête dans un établissement. J'ai rencontré les dirigeants régionaux et les membres de l'équipe de changement afin de commencer à travailler sur le questionnaire pilote de l'enquête. Les membres du syndicat présents étaient les suivants : responsable de la formation, responsable genre, président régional, secrétaire régional, secrétaire adjoint et quelques camarades. Trois enseignantes et un enseignant membres de l'équipe de changement de l'école où le projet pilote était mis en œuvre étaient aussi là. La

salle comptait donc alors 10 éducateurs y compris les dirigeants syndicaux. Après une rapide présentation du nouveau programme sur la violence liée au genre en milieu scolaire par la personne responsable au plan régional, j'ai expliqué que nous avions besoin de comprendre le contexte de l'école pour établir s'il était nécessaire de mettre le programme en place. Il était nécessaire que le personnel enseignant adopte le programme. Nous avions besoin avant tout de savoir « Quelles formes de VGMS, le cas échéant, ont lieu dans l'établissement ? Qu'est-ce qui les déclenche et/ou les alimente ? Qui en sont les auteurs ? Quels sont les facteurs favorables ? Sont-ils structurels ou systémiques ? Quelles organisations existe-t-il dans la communauté, que nous pouvons coopter pour contribuer à aider l'équipe de changement de notre école à affronter ces problèmes ? Quelles politiques existe-t-il pour encourager une culture favorable à la sécurité à l'école, qui peuvent être mises en place pour éliminer la VGMS ? Quelles politiques est-il nécessaire d'élaborer ? Est-il nécessaire de recommander des changements structurels à l'organe dirigeant de l'école ? »

J'ai expliqué que nous avions conçu un questionnaire pour contribuer à établir si la VGMS constituait un problème dans leur région. Je voulais qu'ils soient les premiers à utiliser l'enquête, mais j'avais besoin de leurs idées pour déterminer si les questions reflétaient la situation dans leurs écoles respectives et comment le questionnaire pourrait être amélioré. Ils ont accepté volontiers de le remplir immédiatement.

Ils ont tous commencé à répondre aux questions avec enthousiasme, en silence, comme lors d'un examen. La salle est devenue silencieuse. Lorsque j'ai dit « ce n'est pas un examen ! », ils ont tous ri . Quand ils ont terminé, j'ai ramassé les questionnaires. Je leur avais demandé d'écrire simplement ce qui leur venait à l'esprit.

Après, je leur ai demandé « Alors dites-moi en un mot, comment ça s'est passé ? Je voudrais vos premières impressions ! »

Trois d'entre eux ont répondu tous ensemble « Nous avons tous commis ces actes ! » Les autres se sont aussi fait l'écho de ce sentiment, un par un, « C'est sûr, oui, nous avons tous commis ces actes, et je ne m'en étais même pas aperçu ! » a dit un autre enseignant.

Ils ont dit, par exemple, « comme il n'existe plus de châtiment corporel, on a l'habitude de dénigrer les apprenants, en leur disant « yewena nhlokenkulu » (eh ! Toi, la grosse tête) ou « ubhala ngathi ubhala ngelunyawo » (tu écris comme

un pied, toi) ». Ils ont expliqué qu'ils comprenaient désormais qu'il s'agissait d'injures pouvant mettre les élèves en colère. Un autre a dit : « Les enseignants font aussi des remarques de nature sexuelle sur la façon dont certaines élèves sont habillées ».

Le responsable a ensuite ramassé le questionnaire pour le remettre aux autres membres du personnel de l'école pilote. Ils ont rendu environ 38 questionnaires et les problèmes suivants ont émergé de leurs réponses :

- Harcèlement parmi les élèves
- Utilisation par les apprenants d'armes dangereuses, comme de couteaux, dans les bagarres.
- Absence de sécurité aux portails, n'importe qui peut entrer ou sortir à sa guise.
- Absence de politique de sécurité à l'école pour vérifier/contrôler ce que les élèves apportent dans l'enceinte de l'établissement.

Quand nous sommes allés voir le directeur, il a exprimé son appréciation à l'égard de nos efforts. Nous avons aussi tenu une réunion avec les organes dirigeants de l'établissement et la direction régionale et de secteur du SADTU, à la suite de laquelle nous avons rencontré le personnel de l'école. Lors de ces deux réunions, le directeur nous a présentés, ainsi que le programme et les résultats de l'enquête.

La direction de l'établissement a pris l'engagement d'appliquer le programme. Les enseignants ont cité leurs problèmes personnels comme principale cause de leur impatience avec les apprenants ainsi que leur incapacité à tolérer qu'ils commettent des erreurs. Ils ont déclaré avoir besoin de séances d'échanges sur la façon de gérer la tension émotionnelle, le deuil et les problématiques de bien-être en général. Ils ont reconnu que le manque de discipline des élèves les désemparait, réaffirmant ainsi la nécessité de disposer de politiques scolaires qui soient appliquées.

L'école a convenu de constituer une équipe de changement qui serait chargée de trouver une stratégie et d'organiser un atelier pour le personnel. Nous avons quitté l'établissement scolaire pleins d'espoir et, dans une certaine mesure, avec un sentiment d'accomplissement, car l'école semblait prête à prendre ce problème à bras le corps afin de créer un environnement propice à l'apprentissage et à l'enseignement.

Cependant, cette expérience a aussi montré à l'équipe de changement combien la VGMS est un problème complexe. Lorsque nous nous sommes rencontrés à l'atelier « *Hearing our Stories 2* » (« *Entendre nos histoires 2* »), dirigé par l'IE et Gender at Work, nous avons été choqués d'entendre une femme appartenant à une équipe de changement d'une province expliquer qu'un homme de l'équipe, qui avait participé à un atelier antérieur, avait été suspendu parce qu'il était impliqué dans des actes de VGMS. Je me souviens d'avoir eu des échanges avec cet enseignant durant cet atelier antérieur. Il m'avait semblé un homme respectable, grand, élégamment vêtu, qui participait discrètement aux activités de l'atelier. Nous apprenions alors qu'on s'était aperçu qu'une élève de classe primaire était enceinte, que cet enseignant l'avait violée et qu'il était responsable de sa grossesse. Je ne savais plus que penser. Ce professeur qui avait tellement l'air d'un gentleman avait de telles pensées en tête ? Avait-il déjà commis cet acte quand il avait pris part à cette réunion sur la VGMS avec nous ? Je me suis dit qu'il était difficile de comprendre ce dont un homme était capable. J'étais très en colère. Quelqu'un que nous jugions partie prenante à la solution faisait bien plus partie du problème que nous ne l'aurions jamais cru.

Voici quelques exemples de formes de VGMS au sujet desquelles on a demandé à notre syndicat de rendre des comptes.

Cas N° 1 :

Des écoliers ont trouvé la carte mémoire d'un enseignant par terre dans l'enceinte de l'école. Lorsqu'ils l'ont lue, ils ont trouvé une vidéo montrant un enseignant en train d'avoir des relations sexuelles avec une de leurs camarades de classe qu'ils ont reconnue. Sur la vidéo, elle semblait enceinte et en train de subir passivement ces activités sexuelles. Cette vidéo est devenue virale dans tout le pays. J'ai eu l'occasion de la voir quand elle a été partagée dans un groupe WhatsApp par le responsable genre d'une province de cette région. Dans le cadre de cette affaire, le syndicat a pris les devants pour affronter le problème et a organisé des campagnes sur la VGMS dans la région. L'enseignant a été suspendu par la suite. Toutefois, dans les mois qui ont suivi, nous avons appris que la situation avait évolué entre le professeur et la famille de la fillette. Il avait affirmé qu'elle était sa fiancée et a porté plainte contre le ministère de l'Éducation.

Cas N° 2 :

Le cas d'un homme, issu de la communauté locale, qui est entré dans un établissement scolaire et a demandé à voir un professeur particulier a été

signalé. Sans attendre qu'on appelle le professeur, il est entré dans la salle de classe et lui a tiré dessus, le tuant devant les élèves. Puis il est parti.

Cas N° 3 :

Un matin, nous nous sommes réveillés avec la nouvelle qu'un jeune professeur avait été tué. Ce qui était frappant est que son meurtrier était un de ses anciens élèves. Les informations rapportaient que le garçon s'était rendu au domicile de son enseignant après la publication des résultats finaux des examens dans la presse nationale et qu'il l'avait poignardé à mort. Il affirmait que ce professeur était la cause de son échec. L'enseignant était encore jeune. Il avait moins de 30 ans et il avait une longue vie devant lui. J'étais totalement désespérée tandis que je me sentais traversée par des ondes de choc. Je me suis demandé ce qui aurait pu expliquer un tel acte prémédité de la part de cet élève, ce qui pouvait être suffisamment important pour justifier une fin aussi tragique pour eux deux. Une mort prématurée pour l'enseignant et la prison à vie pour l'ancien élève.

Cas N° 4 :

Une vidéo devenue virale sur les réseaux sociaux (WhatsApp) montrait un élève de primaire, âgé de 10 à 12 ans, qui montrait du doigt le visage d'un professeur habillé élégamment. Le garçon criait à l'enseignant « pour qui vous vous prenez... », en lui tirant sur la cravate et en lui donnant des coups de pied. Deux autres garçons regardaient sans intervenir. Le professeur regardait l'apprenant dans les yeux en silence. Une femme professeure est entrée et a dit au garçon « Arrête ça ! » Qu'est-il advenu de nos enfants ? Je m'interrogeais. J'ai pensé que le professeur devait se contenir. S'il avait dit quoi que ce soit ou même repoussé le garçon, cela aurait été interprété comme un cas de harcèlement, car les châtiments corporels ont été interdits. Je me suis aperçue que les enseignants et les enseignantes sont à la merci des élèves, surtout dans les établissements où il y a des problèmes de discipline.

Et il ne s'agit là que de quelques cas. Les écoles connaissent des niveaux élevés de VGMS mais on les laisse se débrouiller sans aide.

Le syndicat a élaboré des stratégies volontaristes et de prévention pour confronter la VGMS. Nous avons décidé d'intégrer le code de conduite des enseignants du SADTU aux premières pages de l'agenda du syndicat, qui est distribué à chaque membre à chaque début d'année.

En tant que syndicat, nous souhaitons créer et encourager un environnement

favorable à l'apprentissage et veiller à ce que les écoles soient sûres, tant pour le personnel enseignant que les élèves. Nous organisons des entretiens avec les médias pour communiquer notre position et nous opposer publiquement aux actes de violence.

À ce jour, le SADTU a élaboré une politique sur le genre pour gérer le harcèlement sexuel au travail et pour promouvoir le respect des droits humains (des femmes) et le respect mutuel entre hommes et femmes de tous âges. Les écoles pilotes en matière de VGMS poursuivent leurs activités et le SADTU s'adresse au personnel du secteur de l'éducation dans toutes les instances du syndicat par l'intermédiaire de programmes tels que « *I'm a school fan* » (J'aime l'école) qui encouragent l'accès à l'éducation pour tous et créent les conditions propices pour que l'école devienne un lieu adapté à l'apprentissage et à l'enseignement.

Les responsables en genre nouvellement élus reçoivent des informations sur les fonctions des écoles pilotes en matière de VGMS et sont formés à affronter ces problèmes de façon ouverte chaque fois et là où ils se produisent. Le syndicat profite de toutes les structures locales concernées pour aborder les difficultés posées par la VGMS.



RÊVES BRISÉS

Eringu Etonu

(Bureau régional de l'IE pour l'Afrique)

Afaré s'est réveillé ce matin-là le cœur léger. Il sifflait en prenant son bain dans une salle de bain qu'il considérait la sienne car il ne la partageait avec personne. Toute sa vie, il avait partagé une salle de bain. Là où il avait grandi, tout le monde, son père, sa mère et ses quatre frères et sœurs, partageait la salle de bain. Il avait fréquenté des écoles sans internat pour le primaire et le secondaire, de sorte qu'il n'avait jamais eu l'occasion de voir une autre salle de bain. Celles de l'école normale étaient toujours occupées, surtout tôt le matin et le soir. Les histoires que racontaient les étudiants en attendant leur tour offraient des occasions de se distraire.

« Quoi qu'il en soit, tout cela est fini » se remémorait-il, en souriant intérieurement. « Je suis maintenant un enseignant qualifié et je me prépare pour mon premier jour d'école en tant que Mwalimu Afaré, comme tout le monde m'appellera bientôt. »

Quelques instants plus tard, il avait revêtu la chemise blanche qu'il avait choisie pour l'occasion où il allait montrer au monde qu'il avait rejoint cette noble profession. Même le maigre salaire ne l'empêcherait pas d'obtenir la récompense qui attendait chaque professeur au ciel.

À 8 heures pile, il était devant le bureau du directeur. Il a frappé à la porte puis est entré après avoir entendu « Entrez ». Le directeur était assis à son bureau et le regardait par-dessus ses lunettes.

« Bonjour Monsieur », lui a gaiement dit Afaré. « Je m'appelle Mwalimu Afaré. »

« Bonjour Mwalimu », lui a répondu le directeur en se levant et se tournant vers l'armoire derrière lui. Puis il lui a demandé, encore tourné vers l'armoire :

« Quelle matière enseignez-vous, déjà ? »

« La géographie, monsieur », a répondu Afaré.

Le directeur s'est alors retourné et lui a remis un document agrafé en lui disant : « Vous faites cours dans la classe de 2e année et voici le programme ». Le directeur a ensuite sorti un formulaire et dit à Afaré : « Voilà pour l'horaire. L'horaire général se trouve dans la salle des professeurs. Demandez à quelqu'un de vous aider à trouver le vôtre. J'ai une réunion au bureau de l'éducation en ville ce matin. Bonne chance. »

Après l'avoir remercié, Afaré s'est mis à la recherche de la salle des professeurs. Il n'y avait personne. Il a cherché et trouvé l'horaire général. Il l'a donc parcouru pour voir celui de sa classe. Il a constaté qu'il avait effectivement un cours de géographie avec la classe de 2e année et qu'il avait déjà dix minutes de retard.

L'accueil tiède qu'il avait reçu du directeur ne l'avait pas découragé et il était optimiste : les choses s'amélioreraient lorsqu'il rencontrerait ses collègues. Il avait même entendu dire qu'en tant qu'enseignant, il ferait partie d'une famille appelée un syndicat d'enseignants qui prendrait soin de son bien-être et de ses besoins professionnels. Il aurait tout le temps pour faire connaissance avec tout le monde, y compris dans la salle des professeurs. Entretemps, il allait faire connaissance avec sa classe de géographie. « Excusez-moi », a-t-il demandé à un élève qui passait par là. « Où est la salle de la classe de 2e année ? » « Là-bas, c'est la deuxième porte dans ce bâtiment », a répondu l'élève sans même le regarder.

Afaré s'est dirigé vers la salle de classe sans se demander pourquoi l'élève ne l'avait pas regardé ou pourquoi il ne l'avait pas appelé « monsieur ». Il est vrai qu'il aurait pu passer pour un étudiant. Il ne s'était pas rendu compte qu'il n'était pas beaucoup plus âgé que les élèves de sa classe.

Afaré était sans doute trop novice pour s'être aperçu qu'il n'avait pas reçu d'informations significatives concernant la vie scolaire. Le directeur ne l'avait pas appelé par son nom et ne se souvenait pas de la matière qu'il devait enseigner. Il n'avait mentionné ni un professeur principal de géographie, ni aucun autre professeur affecté à la classe qu'il allait rencontrer. Il n'avait aucune idée des thèmes qui avaient déjà été couverts par la classe ni du point où il

devait commencer dans le programme. Il ne savait pas que quelqu'un aurait dû lui donner les informations nécessaires. Il était loin de savoir qu'un employé administratif ou un délégué syndical pouvait être son premier point de contact pour le guider dans les méandres de l'établissement scolaire et lui permettre de bien démarrer.

Afaré n'en avait aucune idée jusqu'à ce qu'il se trouve à ce moment rêvé en face de ce qui devait être la classe de ses rêves, ce moment où pour la première fois on s'adresserait à lui en l'appelant « Mwalimu ».

Mwalimu Afaré s'est redressé, a relevé le menton et arboré un sourire pour se préparer à rencontrer sa classe. Les premières paroles qu'il avait répétées plusieurs fois lui ont traversé l'esprit : « Bonjour. Je m'appelle Mwalimu Afaré. Je vais vous enseigner la géographie et je suis heureux de faire votre connaissance.»

Il a fait les derniers pas qui le séparaient de la salle de classe S.2. Il a tourné la poignée de la porte et est entré dans la salle. La scène qui l'attendait était bien au-delà de ce que tout ce qu'il aurait pu imaginer. Un garçon était allongé sur une fille visiblement désespérée et simulait un acte sexuel pendant que d'autres garçons l'encourageaient. Des garçons étaient perchés sur leur bureau et riaient bruyamment. Un groupe de filles étaient blotties dans un coin, apeurées, tandis que des garçons les narguaient.

Afaré était totalement désemparé devant cette scène. Son cœur battait la chamade alors que la colère montait en lui. Il a rassemblé toute son énergie pour hurler : « Arrêtez ! Mais qu'est-ce que vous fabriquez ? »

Tout s'est arrêté d'un coup dans la salle. On aurait pu entendre une mouche voler. Puis, lentement, un scénario a commencé à se dérouler sous les yeux d'Afaré. Comme au ralenti, les garçons ont commencé à se tourner vers l'intrus et à le regarder. Les yeux des filles immobiles étaient grand ouverts et fixaient Afaré. Quant à Afaré, on aurait dit une statue, la bouche grande ouverte, les paroles bloquées au fond de la gorge.

Ce qui a suivi est seulement ressorti de l'inconscient d'Afaré quelques heures plus tard à l'hôpital. Une avalanche de chaussures, de sacs, de stylos, d'instruments de mathématiques, a fusé dans sa direction. Des pas lourds, des cris, des coups violents, une respiration bruyante et des hordes d'étudiants sauvages en train de l'assaillir lui revenaient à l'esprit de temps en temps sur son lit d'hôpital où il pouvait à peine bouger. Ses yeux gonflés, à moitié fermés et son pied bandé semblaient raconter la suite.

Comme le souligne cette histoire, nombre d'enseignants et d'enseignantes, au début de leur carrière, ne reçoivent pas de préparation adéquate aux réalités de la violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS) et peuvent devenir victimes de cette violence. La VGMS est un sujet de discussion parmi les affiliés de l'Internationale de l'Éducation et au sein de l'Internationale de l'Éducation région Afrique. Amplifier ce débat et l'élargir parmi les syndicats en Afrique peut garantir que les jeunes qui, comme Afaré, choisissent la profession enseignante, soient correctement outillés pour mettre fin à la violence liée au genre en milieu scolaire.



L'INFORTUNE DE JULIANA

Victor Issaka Kpandja

(Bureau régional de l'IE pour l'Afrique)

L'éducation est un instrument qui nous permet d'édifier des sociétés. La quintessence de l'éducation vise, à ma connaissance, à promouvoir des valeurs concernant les compétences, la paix, le développement, la justice, l'équité, la prospérité, etc. C'est dans ce sens qu'on dit souvent que l'éducation est la clé du développement.

Il est donc préconisé que chaque enfant se voie donner l'occasion d'apprendre, que chaque enseignant ou enseignante puisse faire ses cours sans crainte sur son lieu de travail, afin de pouvoir donner le meilleur de lui-même ou d'elle-même.

En tant qu'assistant professionnel au sein de mon organisation, je me suis aperçu qu'il existe énormément d'obstacles qui nous empêchent de faire de l'éducation ce que nous souhaitons qu'elle devienne.

L'une des difficultés qui influe négativement sur nos établissements scolaires est la violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS).

Comme beaucoup de gens, avant d'avoir l'occasion de participer aux sessions d'apprentissage entre pairs sur la VGMS, j'identifiais la VGMS comme du harcèlement sexuel ou un viol perpétré par un professeur masculin à l'encontre d'une apprenante. En participant à ces séances entre pairs, j'ai découvert d'autres réalités. Des cas où un élève ou d'une élève abusait d'un camarade ou une camarade de classe ou un enseignant ou une enseignante d'un collègue. La VGMS concerne aussi les châtimements corporels ou les injures verbales.

L'un des objectifs de développement durable (ODD), notamment le 4e, appelle les gouvernements à promouvoir une éducation inclusive et de qualité. Je pense que tous les gouvernements se sont engagés à œuvrer pour l'accomplissement de l'ODD 4 d'ici 2030. Qui plus est, il existe en Afrique un programme adopté en 2015, la Stratégie continentale de l'éducation pour l'Afrique, selon lequel tous les gouvernements africains se sont engagés à atteindre l'objectif d'une éducation de qualité.

De nombreuses questions me traversent maintenant l'esprit : « Est-il vraiment possible de parvenir à une éducation inclusive et de qualité, alors que certains élèves ou enseignants ont peur de se faire violer ou harceler sexuellement ? Comment pouvons-nous parvenir à une éducation inclusive et de qualité, alors que des élèves craignent d'aller à l'école de peur de recevoir de la part des professeurs des coups de fouet, de bâton ou des insultes parce qu'elles ont refusé de devenir leurs petites amies ? »

Je pense qu'il est essentiel d'outiller les syndicats affiliés à l'IE pour qu'ils soient sensibilisés à l'égard de la VGMS et la combattent dans leurs communautés, ainsi que dans les écoles. Selon mon expérience, il n'est pas possible d'instaurer une éducation inclusive et de qualité sans mettre un terme à la VGMS.

Pour illustrer certaines des difficultés liées à la VGMS, je souhaiterais vous faire part d'une histoire.

Il y avait dans mon district, un monsieur Anani, directeur d'un collège de premier cycle. Un jour, une vidéo de monsieur Anani, le directeur, en train d'avoir des relations sexuelles avec l'une des élèves, Juliana, est devenue virale sur les réseaux sociaux. Juliana était une adolescente fragile de 14 ans, issue d'une famille très pauvre qui peinait à joindre les deux bouts.

Monsieur Anani, dont la famille et les enfants résidaient dans un autre district, demandait à Juliana de venir l'aider pour faire la cuisine, le balayage, le ménage et d'autres tâches ménagères. En échange, il lui donnait un peu d'argent, de la nourriture et des cadeaux. Les parents de Juliana étaient au courant et fiers de tous les dons du directeur à leur fille.

Un samedi matin, alors que Juliana balayait la chambre de monsieur Anani, il lui a sauté dessus et a commencé à toucher ses petits seins d'adolescente. La jeune fille a tenté de crier et de se dégager, mais il lui a promis une grosse somme d'argent et de lui acheter un vélo. Comme ce marché l'intéressait, Juliana s'est

laissé faire. Le directeur a mis son téléphone en mode vidéo et a eu des relations sexuelles avec la jeune fille, qu'il a filmées. Il lui a donné de l'argent tout en l'avertissant qu'il n'hésiterait pas à la tuer si elle rapportait à quiconque ce qu'il lui avait fait.

Malheureusement pour lui, un jour, il a dû faire réparer son téléphone et le réparateur a vu la courte vidéo pornographique puis l'a partagé sur WhatsApp.

Lorsqu'ils ont vu la vidéo, les membres du conseil des professeurs ont convoqué monsieur Anani pour l'interroger. Celui-ci a admis avoir eu des relations sexuelles avec la jeune fille et avoir lui-même filmé la vidéo, suite à quoi le conseil l'a renvoyé au motif qu'il n'avait pas respecté le code de conduite. Le ministère de l'Éducation a soutenu la décision du conseil des professeurs. Monsieur Anani a donc tout simplement été licencié.

Les enseignants proches de lui étaient furieux qu'il ait été renvoyé. Ils ont donc pris contact avec les membres du Conseil, le ministère de l'Éducation et leurs dirigeants syndicaux. Ils voulaient le retour de monsieur Anani dans l'établissement. L'un de ces professeurs avançait comme argument qu'il n'avait pas violé la jeune fille. Ils sous-entendaient que l'enseignement était ingrat et qu'entretenir des relations sexuelles avec une élève était une contrepartie pour une profession qui a peu d'avantages.

J'ai attiré l'attention de la direction de mon service sur cette affaire. Il m'a ensuite été demandé de rédiger un courrier à certains syndicats du pays, de façon à obtenir des informations complémentaires, avant de pouvoir leur porter assistance sur cette question. Après l'envoi du courrier, une réunion a été organisée entre certains dirigeants syndicaux et mon bureau. Les dirigeants nous ont appris que les professeurs qui s'opposaient au licenciement du directeur menaçaient de quitter le syndicat car aucune mesure n'avait été prise pour défendre monsieur Anani. De plus, ils accusaient les dirigeants syndicaux d'avoir comploté son licenciement avec le ministère de l'Éducation.

Tous les enseignants qui soutenaient monsieur Anani sont devenus la cible d'insultes, partout où ils allaient. Ils étaient devenus le diable qu'il fallait combattre à tout prix.

Durant la réunion, nous avons appelé tous les dirigeants syndicaux à organiser une conférence de presse condamnant l'acte de monsieur Anani afin qu'il soit clair qu'on ne le considérait pas comme un modèle à suivre par les autres enseignants.

Nous avons également demandé aux dirigeants syndicaux d'expliquer que, si leur rôle en tant que syndicat consiste à protéger et défendre leurs membres, ils ne peuvent pas tolérer de comportement inacceptable, destructeur et criminel ; c'est pourquoi monsieur Anani, qui a eu un comportement honteux, ne doit pas être défendu. C'est seulement après la conférence de presse que la communauté a renouvelé sa confiance et son respect à l'égard des enseignants.

Nous avons aussi eu l'occasion, avec certains dirigeants syndicaux, de rencontrer les professeurs en colère qui soutenaient monsieur Anani. Nous leur avons expliqué la loi et attiré leur attention sur le fait qu'il s'agissait d'un délit de viol sur mineure, puisque juridiquement le consentement de Juliana, 14 ans, à des relations sexuelles avec le directeur, était nul et non avenu. Qui plus est, le rôle de monsieur Anani était de dispenser une éducation à cette jeune fille comme un père bienveillant et non de coucher avec elle et de filmer ses actes.

Profondément traumatisée, gênée et honteuse à l'idée de retourner à l'école, Juliana est restée chez elle pendant presque deux semaines. Elle ne s'intéressait plus à l'école et restait à l'intérieur de la maison.

Malgré tous les efforts des parents de Juliana pour la convaincre de retourner à l'école, celle-ci restait réticente et même agressive. Elle ne savait pas ce que lui réservait désormais la vie. Sur les encouragements et les conseils de sa mère, elle a repris confiance et accepté peu à peu l'idée de reprendre ses études. Mais elle a exprimé qu'elle ne souhaitait jamais retourner dans cet établissement-là. C'est pourquoi elle a été envoyée dans une autre école du même district. Malheureusement, elle ne se sentait pas motivée et ses résultats ont considérablement baissé.

Cette situation appelle instamment l'IE Afrique à préparer avec davantage de détermination un programme pour habiliter tous les affiliés de l'IE dans la région à prendre position contre la VGMS.

Certains syndicats ont eu l'occasion de prendre part à des séances sur la VGMS, lors des réunions organisées par le Réseau Africain des Femmes dans l'Éducation (RAFED), qui est le Bureau femmes de l'IE Afrique. Cependant, à mon sens, cela ne suffit pas. Pour être en mesure de toucher tous les affiliés de l'IE dans la région Afrique afin de renforcer leurs capacités de lutte contre la VGMS, il serait souhaitable qu'un budget indépendant soit mis à la disposition du programme relatif à la VGMS. Ceci permettra par exemple au Bureau régional de renforcer la sensibilisation à la VGMS et d'aider les syndicats qui n'ont pas de code de conduite

à en adopter un. Il nous incombera également d'encourager les syndicats qui en ont un, mais ne s'en servent pas, à commencer à l'utiliser. Je suis convaincu qu'il est possible d'espérer que ce budget soit mis à disposition car l'Internationale de l'Éducation a fait de la VGMS l'un des domaines prioritaires de son programme.

Tant qu'existera la VGMS, il ne pourra y avoir d'éducation de qualité. En effet, une éducation de qualité suppose des enseignants de qualité, donc qui ont reçu une formation, qui sont conscients de leurs responsabilités professionnelles et de leur rôle de mentor et de symbole parental pour les enfants auxquels ils dispensent un enseignement. L'existence d'un environnement de qualité est un autre facteur qui contribuera à faire baisser le taux de VGMS dans nos écoles. Je suis également convaincu que les établissements scolaires devraient disposer de supports d'apprentissage et d'enseignement pour permettre aux élèves de connaître leurs droits. La plupart du temps, les élèves ne connaissent pas leur droit de refuser de se rendre au domicile d'un professeur qui les invite chez lui ou leur touche des parties intimes.

NOTES DES ANIMATRICES



Crédit d'image : Gender At Work



RÉFLEXIONS DE L'ANIMATRICE : MÉTHODES ANCIENNES, NOUVEAUX ENSEIGNEMENTS

Nina Benjamin

(Labour Research Service et Gender At Work)

Un après-midi très chaud de novembre 2018. Nous nous trouvons à l'Hôtel 5/10 de Freetown pour la deuxième session d'apprentissage entre pairs. Le générateur ronronne très fort et je cherche à me faire entendre.

Il y a comme un air d'expectative dans la salle. Le Sierra Leone Teachers Union a promis un spectacle sur la violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS), par un groupe de garçons et de filles issus de la plus grande école musulmane de Freetown, la Muslim Congress Senior Secondary.

Dans la première session d'apprentissage entre pairs, l'équipe de changement du SLTU avait souligné l'importance du théâtre dans le travail du syndicat. Salimatu, une des membres de l'équipe de changement, avait annoncé : « *je suis une actrice qui adore monter sur les planches* » et les autres membres de l'équipe avaient évoqué l'importance du théâtre communautaire pour faire de la sensibilisation dans le contexte d'une société qui compte des taux d'alphabétisation relativement faibles.

Selon les données démographiques de l'UNESCO de l'Index Mundi¹⁴, en 2013, le taux d'alphabétisation des adultes était de 32,43 %, plaçant la Sierra Leone à la 154^e place sur 158 pays. Semblable à la Sierra Leone, la Gambie est citée avec un taux d'alphabétisation des adultes de 41,95 % la même année. Il était donc logique que les plans d'action des équipes de changement des syndicats de ces deux pays de l'Afrique de l'Ouest intègrent le théâtre comme instrument pour

sensibiliser et encourager les initiatives relatives à la VGMS. De plus, le SLTU avait recouru au théâtre communautaire pour contribuer à la consolidation de la paix au lendemain de la guerre civile.

Ainsi, quand nous sommes arrivés à Freetown pour la deuxième session d'apprentissage entre pairs, je n'ai pas été surprise d'entendre Mohammed, le président du SLTU et directeur de la Muslim Congress Senior Secondary, déclarer avec fierté que le club de l'établissement, constitué pour sensibiliser les élèves au sujet de la VGMS, avait monté une pièce de théâtre.

Le troisième jour de l'atelier d'apprentissage entre pairs, peu après le déjeuner, un groupe d'une trentaine de jeunes est arrivé à l'hôtel, accompagné de son professeur d'anglais, monsieur Brown. En demi-cercle avec les membres des équipes de changement du GTU, de l'EIRAF et du SLTU, j'ai été invitée à m'asseoir à l'extérieur de la salle de réunion. En regardant autour de moi, j'ai vu les visages impatients des élèves. Des jeunes filles bientôt jeunes femmes, vêtues de leur uniforme scolaire, la tête couverte d'un hijab blanc. Des jeunes hommes arborant toute l'impertinence des écoliers. Ils ont commencé par une chanson. Des visages jeunes, innocents, sérieux et résolus à faire passer leur message.

Monsieur Brown, le professeur d'anglais, semblait au début quelque peu inquiet, mais il s'est vite détendu lorsque les jeunes acteurs ont trouvé leur rythme de croisière. Ils ont commencé par « *La première Guerre mondiale s'est terminée en 1918, la deuxième Guerre mondiale a fini en 1945, et aujourd'hui nous combattons au cours d'une autre guerre mondiale qui n'a pas de début précis ni de fin certaine, celle de la violence liée au genre en milieu scolaire. Alors, allons-nous continuer à courber l'échine en continuant d'être victimes de violences sexuelles et psychologiques ? La VGMS est une nouvelle guerre mondiale.* »

Ceci a vraiment été un rappel frappant de ce que ces écoliers et écolières doivent affronter chaque jour. Assise parmi les membres de l'équipe de changement du SLTU, j'ai senti une boule dans ma gorge. Mes souvenirs m'ont ramenée aux années 1980, en plein régime d'apartheid en Afrique du Sud, alors que j'étais une jeune militante prête à combattre toutes les injustices de ce monde. Je me souviens combien j'étais enthousiaste de faire partie d'un groupe de théâtre communautaire, l'Action Workshop, qui se déplaçait dans différentes communautés pour faire prendre conscience qu'il était nécessaire de se mobiliser pour lutter contre l'apartheid. Je me suis remémoré toutes les heures que nous avons passées à discuter et à créer des sketches, ce qui m'a fait sourire à la pensée de

notre ferveur, de notre amateurisme. J'avais appris tant de choses à l'époque. Des enseignements que j'ai portés en moi tout au long de ma vie d'adulte.

Ici, un autre pays, une autre période, mais je voyais devant moi la beauté de ces jeunes mobilisés pour changer le monde. Tandis qu'ils témoignent de la même ferveur que celle qui était la mienne en tant que jeune militante, ces filles et ces garçons ne portent pas leur attention sur un ennemi extérieur étatique, comme celui de mon militantisme façonné par la lutte contre le régime d'apartheid sud-africain. Leur « ennemi » se trouve dans leur salle de classe, leur quartier, leur domicile et même parfois en eux-mêmes, dans leurs propres comportements en tant que filles et garçons. Leur lutte est beaucoup moins visible, c'est un combat pour affronter les oppressions entremêlées de pauvreté, de violence étatique, des pratiques et des comportements culturels patriarcaux, qui tous alimentent la violence liée au genre en milieu scolaire.

Monsieur Brown présente la pièce en la décrivant comme didactique, comme un message pour encourager au changement. Ce que je vis en ma qualité d'animatrice qui regarde la pièce est davantage que le simple enseignement : je vois des jeunes qui avancent dans un voyage à travers la connaissance de soi, leur conscience accrue et la création militante. Les garçons qui jouent dans la pièce témoignent de combien ils sont conscients des choix qu'ils sont forcés de faire dans leurs rapports entre eux et avec les filles dans leur école et dans leur communauté. À leur tour, fières, les filles prennent la situation en main et font la démonstration de ce qui est nécessaire pour passer de l'état de survivante à celui de militante. Dans la pièce, ils évoquent la situation entre eux et prennent des enseignants, des enseignantes et des membres de la communauté soigneusement choisis pour leur faire des confidences, brisant ainsi le silence qui permet aux violences de s'épanouir. Je suis spectatrice, dans le public, et je vois leur conviction et leur courage étinceler. Leur performance sur la scène n'est qu'une répétition avant d'affronter les défis de la VGMS dans le monde.

Je ressens beaucoup d'émotion. Je tente d'imaginer tout le travail réalisé pour créer cette pièce. L'engagement du professeur d'anglais, l'engagement du directeur.

Il y a longtemps, j'enseignais dans un lycée et je connais l'ampleur de l'engagement nécessaire pour réunir des élèves en dehors des heures de classe pour soutenir un processus qui ne fait pas partie du programme scolaire officiel. En tant que public, nous vivons la production et non la création. Nous savons peu de choses

sur ce qu'il s'est passé pendant les après-midi chauds, poisseux et interminables après la classe, où les idées étaient abordées, débattues, adoptées ou rejetées. Les esprits s'échauffent, des larmes de frustration coulent parfois. Les rires explosent quand tout se tient, lorsque les actions se succèdent harmonieusement et que les corps et les esprits dans la salle se réjouissent de ce qu'ils viennent de créer. Les artistes-interprètes : des filles, des garçons et des professeurs qui se fondent en une grande famille unie par un objectif commun.

Mais qui sont ces enseignants et ces enseignantes qui se sont engagés à lutter non seulement contre le harcèlement entre élèves, mais qui sont aussi disposés à débattre du rôle des membres du personnel eux-mêmes en tant qu'auteurs de VGMS, ce fléau ? Voici une initiative au sein de laquelle les élèves et le personnel enseignant se réunissent pour créer ensemble un message à communiquer aux autres. Durant ce processus de création, ils apprennent à voir, entendre et se comprendre mutuellement à l'extérieur de la traditionnelle relation enseignant-élève dans la salle de classe. Les élèves impliquent tout leur être dans ce processus, révélant par l'intermédiaire de leur spectacle leurs réflexions, sentiments, espoirs et souffrances.

La pièce de la Muslim Congress Senior Secondary n'est pas « mise en scène » par les enseignants mais appuyée par eux, par le biais de la création d'un espace sûr pour que les élèves puissent exprimer toutes leurs craintes les plus intimes à l'égard des enseignants, des parents, des membres de la communauté ainsi que de leurs camarades de classe. Le message des élèves est clair : « *Nous ne sommes pas juste des survivants de la VGMS, nous sommes des jeunes disposés à nous faire les champions de l'instauration d'établissements scolaires sûrs, et nous comptons sur votre appui.* » Les membres du personnel et du SLTU qui sont prêts à voir et à entendre ce que les élèves ont à dire, recevront ce message.

Les personnages types de la pièce représentent tous des caractères facilement reconnaissables, auxquels les acteurs et le public peuvent s'assimiler ; l'enseignant qui cherche à échanger des faveurs sexuelles contre de bonnes notes, le garçon qui harcèle sexuellement une camarade de classe, la fille innocente qui se fait prendre au piège, l'élève fougueuse qui riposte et s'attire des problèmes, la mère inquiète qui craint de remettre en question les normes culturelles et le père occupé qui ignore tout ce qu'il se passe. La pièce offre une occasion de « briser le silence » : plus la prestation est audacieuse, plus la discussion qui la suit est bruyante. La création des personnages, la création du scénario, l'incarnation

des personnages et l'engagement auprès du public offrent aux interprètes et au personnel enseignant autant d'occasions pour briser le silence petit à petit.

La Muslim Congress Senior Secondary a présenté sa pièce de théâtre en plein air, dans la chaleur et la poussière, sans accessoires ni acoustique. Seuls l'engagement et l'enthousiasme des jeunes acteurs ont véhiculé la puissance du théâtre communautaire pour créer une communauté et une raison d'être commune. Les enseignants, les enseignantes, les élèves, les membres de la communauté, tous ont partagé cette expérience consistant à briser le silence sur la violence liée au genre en milieu scolaire. Après la pièce, tout le monde ne sera pas d'accord, content ou même disposé à remettre en question ses propres comportements ; mais tout le monde aura pris part au SPECTACLE. Ces personnages caricaturaux échantent les uns avec les autres. Des chansons aux airs accrocheurs captivent le public avec leurs messages importants. La poésie laisse le public amusé, confus ou même perplexe. Les mouvements de danse nous transportent physiquement. Personne ne s'en va indifférent ; C'est l'ingrédient essentiel de notre travail de réduction de la VGMS.

14. En anglais : <https://www.indexmundi.com/facts/indicators/SE.ADT.LITR.ZS/rankings>



ANIMER DES CONVERSATIONS ÉPINEUSES

Mahlet Hailemariam

(Gender At Work)

Je suis membre associée de Gender at Work en Éthiopie. Je fais partie de l'équipe qui anime le processus d'action-apprentissage sur la violence liée au genre en milieu scolaire (VGMS) en Éthiopie, en Ouganda et au Kenya, initiative appuyée par l'Internationale de l'Éducation et l'UNGEI. Mon rôle consiste à animer les processus d'action-apprentissage en genre et à accompagner les équipes de changement dans leurs efforts pour combattre la VGMS. Le mentorat comprend un suivi et un appui technique pour assister ces équipes le cas échéant.

Durant une séance de mentorat, j'étais assise dans une petite salle de conférences sombre et remplie à capacité où se trouvaient les membres de l'équipe de changement, de l'administration et des programmes du syndicat. Ils se connaissaient tous très bien. J'étais la seule personne de l'extérieur. Trois hommes faisaient partie du groupe. J'ai vu l'un d'eux assis sur le bord de sa chaise. Il avait l'air de se préparer à quitter la salle précipitamment. Un deuxième lisait un magazine, tandis que le troisième était dans un coin, faisant mine de consulter une affiche au mur. J'ai supposé qu'ils ne se sentaient pas à leur place et me demandais pourquoi. Les participantes femmes, qui n'avaient rien remarqué, discutaient et riaient entre elles.

Après quelques paroles de bienvenue et de présentation, nous avons commencé à passer en revue ce qu'il s'était passé pendant les séances précédentes d'apprentissage par l'action. Une participante du département administratif a posé une question. « Je voudrais en savoir plus sur ce qu'est la VGMS. Je voudrais comprendre comment l'identifier. » À partir de sa question, et consciente que toute

les personnes présentes n'avaient pas participé à des formations antérieures, nous avons lancé la discussion.

Au milieu de la conversation, l'un des hommes a poussé la table en avant, s'est levé avec difficulté et a dit : « Oh, le genre ! » Cela m'a rappelé quelque chose de familier, dans le ton qu'il avait pris et la façon dont il se tenait debout. J'avais déjà vu ça. Il n'était pas totalement convaincu au sujet de la VGMS ou de l'égalité des genres. Il a continué en expliquant que cette question marginalise les hommes en ne s'intéressant qu'aux femmes. Sa collègue a essayé de lui donner des explications. Il s'est étiré sur la chaise en regardant ailleurs pendant qu'elle parlait. Je voyais bien qu'il n'était pas convaincu. Est-ce qu'il écoutait au moins ? Il n'avait pas l'air intéressé par sa réponse.

La discussion continuait mais je luttais avec moi-même intérieurement. Est-ce que je devais modifier le programme de l'atelier sur lequel j'avais planché pendant des jours ? En élaborant le programme, j'avais supposé qu'il serait inutile de définir la VGMS ou l'égalité des genres. En y pensant, je me suis demandé si je n'étais pas en train de tirer des conclusions hâtives ou de porter un jugement de valeur. Je sentais cependant qu'il fallait que je donne au groupe l'occasion de discuter de ce thème avant de poursuivre. Je constatais qu'il était important de définir des notions telles que le genre et la VGMS. C'est pourquoi, au lieu de m'en tenir à ce que j'avais prévu, j'ai laissé les besoins du groupe guider ce processus et j'ai commencé mentalement à adapter le programme.

J'étais inquiète, mais avais-je bien d'autre choix que celui d'improviser ? Après tout, comment pouvons-nous (en tant qu'animateurs et animatrices) rester pertinents dans un processus où ce que nous avons préparé ne convient pas à ce qu'il se passe dans la salle ?

Alors que je réfléchissais à la façon dont je pourrais adapter le programme, un autre participant a contribué au débat en prononçant distinctement et lentement chaque lettre « V.G.M.S. », comme si c'était la première fois qu'il disait ce sigle. Il a terminé en disant « cela se produit partout, les gens ne comprennent pas ce que c'est, nous leur enseignons ce que c'est... ce que cela signifie... ».

Nous avons alors entendu des récits successifs de VGMS. Des histoires douloureuses. Telle fille a été violée dans cette école et le professeur s'en est sorti sans sanction. Telle professeure a été harcelée par untel et a fini par être mutée. Des récits d'enseignants et d'enseignantes qui donnent des coups de bâton aux élèves, des élèves qui commettent des violences à l'encontre des

professeurs et les harcèlent. Les histoires se succédaient. « J'ai entendu que cette fille portait une mini-jupe ». « Cette enseignante marchait seule, dehors de nuit ». Voici le type d'explication donnée par certains participants. Je me suis demandé s'il s'agissait de tentatives de justifier les actes de violence ou plutôt de comprendre le comportement humain, de comprendre comment quiconque peut commettre un tel crime. Je me suis demandé si nous n'étions pas en train de rejeter la faute sur les victimes. J'avais de la difficulté à reprendre mon souffle. J'étouffais et brusquement, j'ai saisi cette opportunité pour presque hurler « Les actes de violence doivent être condamnés pour ce qu'ils sont ! ».

La plupart des récits semblaient tourner autour de ce que des hommes avaient fait à des filles. Et je me demandais « Qu'est-ce que j'entends là, qu'est-ce que nous racontons, qu'est-ce qu'on sous-entend ? Est-on en train de dire que seuls les hommes sont auteurs de violences et ne peuvent réprimer leurs pulsions ? Les femmes sont-elles les seules victimes ? » Trop de questions me venaient à l'esprit. La discussion s'est poursuivie sans que je puisse trouver une question qui aide les participants à aborder ce problème sous différents angles.

Mes pensées continuaient de se bousculer dans ma tête, alors que j'écoutais en même temps la discussion qui avait suivi ma dernière remarque. Une participante, qui semblait bouleversée par le débat, a dit « Il faut travailler sur la prise de conscience. Les parents, les enseignants, les élèves et le gouvernement devraient être conscients de ce qu'il se passe. » Sa remarque a déclenché une autre réflexion en moi et je me suis dit : « Comme il est facile d'externaliser et de parler de ce qu'il se passe là-bas et de ce que nous pouvons faire ici ». Alors que je me murmurais ces réflexions à moi-même, l'une des participantes est venue à ma rescousse. Elle a dit « Le changement doit commencer en nous ». J'étais tellement enchantée de ce qu'elle avait dit. J'étais soulagée parce que je pensais que c'était le moment rêvé pour soulever la question de comment porter notre regard vers nous-mêmes et vers ce qui se passe au sein de notre l'organisation. Et sans plus penser, j'ai demandé « Pouvons-nous partager des exemples de VG au bureau ? »

Personne n'avait vu venir cette question et, brusquement, un lourd silence s'est fait dans la salle. Je ne m'attendais pas à une telle réaction et, me sentant un peu coupable. J'ai tenté d'expliquer ce que je voulais dire, comme s'ils n'avaient pas compris ce que j'avais demandé la première fois.

De nouveau le silence a accueilli mes propos. J'ai regardé autour de moi en espérant que quelqu'un viendrait à mon secours. Rien. Juste dix paires d'yeux qui me scrutaient. Des regards me transmettaient leur incrédulité par rapport à ce qu'ils venaient d'entendre. Qu'est-ce que j'avais fait ? Craignant d'avoir mené la discussion dans l'impasse, je me suis demandé quel était le problème. Et si le personnel de l'organisation n'avait jamais subi de VGMS ? Et s'ils me fixaient parce que ce n'était pas à moi de poser une telle question ? Et si ces regards me disaient « Pour qui te prends-tu ? »

Je voulais passer à un autre sujet mais ne pouvais pas. J'ai cru voir un sourire aux lèvres d'une femme qui semblait dire « Oui, c'est bien ça que j'attendais ». N'en croyant pas mes yeux, j'ai détourné le regard. J'ai clairement vu un petit hochement de tête de la part d'un participant à l'autre bout de la salle. Il semblait scruter ce qui se passait dans la salle, comme pour s'assurer que les autres ne l'avaient pas vu. Ceci m'encourageait à poursuivre dans cette direction. Mais comment faire ?

Je savais qu'il fallait que je prenne un risque. Je ne pouvais pas abandonner ce problème mais je me suis aperçue en même temps que j'avais fait une supposition erronée. Je me suis sentie un peu frustrée par moi-même à cause de mon manque de sensibilité et de mon ignorance. Je me suis dit « Tu es folle, qu'est-ce qui te fait croire qu'il s'agit de quelque chose dont ils parleront sans craindre de conséquences ? », « Comment est-il possible de se sentir en sécurité pour parler ouvertement de tout cela dans un tel contexte ? ». Je viens de l'extérieur. Je partirai à la fin de l'atelier, mais... ». Mon propre questionnement intérieur me forçait à me mettre à leur place.

J'ignore combien de minutes se sont écoulées.

Certains yeux ne me regardaient plus. Des femmes échangeaient des sourires timides, tandis qu'une autre semblait occupée à écrire dans son carnet...

Et la salle était toujours plongée dans le silence !

Me fiant à l'intensité de ce silence et au langage corporel de certaines personnes, j'ai décidé de poursuivre sur ce thème mais en adoptant une autre approche. Je me demandais comment poursuivre cette discussion, créer un espace où les personnes pouvaient apprendre à partir de leur propre expérience, en toute sécurité et de façon exempte de jugement.

Le désespoir m'a inspirée. J'ai tenté de me ressaisir et leur ai demandé : « Écrivez une lettre à une personne chère, en donnant un exemple de situation où des violences liées au genre se sont produites au bureau. Et rendez-moi votre lettre sans mettre votre nom. »

J'ai promis de faire aussi attention que possible à traiter les informations et les lettres de façon confidentielle.

Sans aucune hésitation, les participants et les participantes ont commencé à écrire et m'ont rapidement rendu les lettres. Après les avoir consultées pendant la nuit, j'ai communiqué le lendemain la très longue liste d'exemples que j'avais identifiés. À ma surprise, personne n'a exprimé d'opposition et les participants ont commencé à parler ouvertement des façons d'utiliser ces informations pour induire du changement au sein de la culture de leur organisation.

Quand je repense à cette expérience, je m'aperçois combien il faut faire preuve de retenue en tant qu'animatrice. Je pense que j'ai eu de la chance ce jour-là. Je pense qu'il faudra remercier les participantes et les participants de m'avoir fait confiance, ainsi qu'au processus. Ce qui ne signifie pas que j'aurai chaque fois autant de chance. Ainsi, les questions qui nous interpellent, nous les animateurs et animatrices, sont « Comment pouvons-nous aborder ce travail de façon à amplifier les expériences des participants et des participantes ? Comment pouvons-nous animer une rencontre de façon à ce que les gens acquièrent non seulement des compétences mais aussi la volonté de porter un regard critique sur eux-mêmes et de changer ? Comment le faire sans poser de questions délicates ? Sans prendre de risques ? »



DILEMMES DE L'ANIMATRICE : COMMENT PUIS-JE RÉPONDRE ET OÙ SONT LES RESPONSABILITÉS ?

Michel Friedman

(Gender At Work)

« En ma qualité d'agent du changement qui œuvre pour créer des écoles plus sûres libérées de la VGMS, que dois-je faire ? Je suis prise entre l'arbre et l'écorce. Comment puis-je transmettre des récits délicats si je crains que mes collègues se moquent de moi ? Sans votre protection, je ne peux pas parler. Parfois, je sens qu'en ma qualité d'agent du changement, je ne suis pas toujours en mesure d'incarner le changement que je veux voir » (Membre de l'équipe de changement d'Afrique de l'Est).

VIOLENCE

LIÉE

AU GENRE

EN MILIEU

SCOLAIRE.....

Après avoir travaillé pendant trois ans sur cette initiative, ces mots nous sortent aisément de la bouche. Mais d'une certaine façon, le sigle « VGMS » dissimule les différents niveaux de complexité, de douleur et de courage qui se cachent derrière les mots. Ils masquent les gorges nouées et les corps tremblants des personnes confrontées par ce que la VGMS révèle au grand jour. Sud-Africaine, on m'a demandé de faire partie de l'équipe qui anime le processus d'action-

apprentissage en genre lancé par l'Internationale de l'Éducation et l'UNGEI pour confronter la VGMS en Afrique de l'Est.

C'est la seconde fois que je viens dans cette région et je me sens moins apeurée, moins dans l'inconnu et moins mal à l'aise que la première fois que je suis venue en 2007. Mais je suis consciente qu'il me reste toujours beaucoup à apprendre. Comment ouvrir l'oreille, vider ma tête de mes propres suppositions et ouvrir mon cœur pour capter les expériences, perspectives et réalités de la vie des équipes de changement, des écoliers et écolières et d'autres membres syndiqués que je rencontre en chemin. Malgré mes longues années d'expérience en matière d'animation sur les thèmes de l'égalité des genres et de la violence liée au genre, j'ai parfois l'impression, comme mes collègues de l'équipe de changement, de ne pas savoir non plus que faire. Comment puis-je connaître la réponse la plus adéquate lorsque je suis confrontée aux réalités de la vie liées aux multiples manifestations de la VGMS, mais devant lesquelles, j'en suis parfaitement consciente, beaucoup adoptent la politique de l'autruche ?

Le processus est en cours depuis presque une année. Nous sommes au début de l'année 2017 et je me trouve dans une salle semblable aux autres que nous utilisons pour nos ateliers. Des murs nus, sauf pour les notes, les tableaux à feuilles et les dessins qu'ont faits les participants à grand renfort de couleurs. Il y a un bureau et des chaises, des fenêtres. Une longue et intense semaine de travail entre l'équipe de changement et des membres du personnel du syndicat tire à sa fin. J'ai entendu des récits qui illustrent les deux faces de l'être humain : de la bravoure, de l'attention, de la compassion, des actes de solidarité et de transformation, tout autant que des actes qui sont des violations, des cas où l'on considère les autres comme des choses dont on se sert, et la justification de comportements qui constituent une véritable torture pour les victimes. J'ai parcouru pendant des heures les routes poussiéreuses jusqu'au domicile des membres du syndicat. J'ai eu ma part de conversations remplies d'émotions. Mon corps-esprit contient tout ceci dans mes os et mes cellules. Il y a tant de choses à absorber. Je suis fatiguée.

L'équipe souhaite maintenant explorer la façon d'aborder et d'analyser les conventions sociales et les pratiques culturelles liées à la VGMS. Nous venons de terminer une analyse des dictons traditionnels qui dictent les normes sociales concernant les comportements appropriés des filles et des garçons. Un membre de l'équipe de changement me prend à part lors du repas, pour me poser une question. C'est seulement après que je m'aperçois qu'une partie de moi-même avait enregistré chez lui un léger évitement, tandis que ses yeux regardaient

partout sauf dans les miens : « L'un des profs de secondaire qui a assisté à un atelier de sensibilisation à l'égard de la VGMS m'a dit : nous avons un problème de lesbianisme généralisé dans nos établissements. S'agit-il de VGMS ? »

Je lui réponds : « qu'est-ce que tu veux dire par lesbianisme généralisé ? ».

« Des filles plus âgées abusent des plus jeunes à l'internat », me répond-il.

Les idées se bousculent dans ma tête. L'année passée, j'ai entendu de nombreux récits qui décrivent comment élèves comme enseignants mettent en pratique des comportements qui ne sont pas considérés comme acceptables dans la société est-africaine et qui sont généralement passés sous silence. Ces sujets sont tous difficiles à aborder, jusqu'ici, autant que je sache, les membres de l'équipe de changement n'ont pas senti que les aborder mettrait leur vie ou leur emploi en danger. Ils ont pu se servir de cet espace comme d'une occasion d'apprendre à débattre librement de problèmes, mais j'ai compris que tout ce qui touchait à l'orientation homosexuelle était un sujet délicat. Je suis certaine que c'est l'un des sujets les plus tabous et vilipendés du continuum de la VGMS. Lors des premières sessions « *Hearing our Stories* » (« *Entendre nos histoires* »), l'année antérieure, l'orientation homosexuelle avait été donnée comme exemple de VGMS, habituellement pour désigner des garçons entre eux, ou des garçons et des enseignants hommes (accusés de sodomie), toujours présumés être violents ou une agression. Peu après, lors d'une séance d'apprentissage entre pairs, ce sujet est réapparu quand quelqu'un avec qui je travaille, un leader syndical fervent défenseur des droits humains et des droits des enseignants, avait demandé s'il pouvait faire partie de l'équipe de changement alors qu'il ne soutenait pas les droits des personnes LGBTI ? À son sens, les droits des LGBTI étaient importés par les Occidentaux pour détruire la culture locale. C'est un chrétien, un polygame, un fervent protecteur des femmes qui se présente comme un africain « traditionnel ». Nous, l'équipe d'animation, avons répondu à cette question en disant que ce n'était pas à nous de décider, mais à l'équipe de changement. La question était restée sans réponse à cet atelier. Au début de cette réunion-ci, le même responsable syndical affirme : « Je suis plus humain aujourd'hui dans mes relations avec les autres ». Il me semble plus gentil, plus doux, plus conscient des propos dénigrants qu'il avait utilisés dans le passé. J'éprouve du respect pour son cheminement qui l'a mené à un changement d'attitude.

Face à cette question de « lesbianisme généralisé » abordée au repas dans cet atelier, je suis prise au dépourvu. Je ne m'attendais pas à cette question et

je suis surprise d'entendre un participant me la poser. Toutefois, je m'aperçois immédiatement qu'il y a là l'occasion d'ouvrir le débat. Venant d'Afrique du Sud, je suis consciente que nous sommes un des seuls pays du continent africain doté d'une constitution qui a élargi la signification des « droits humains » de façon à protéger légalement les droits des personnes d'orientation homosexuelle. Je dois me souvenir de la situation avant 1994, l'année où l'Afrique du Sud a organisé ses premières élections démocratiques et réécrit le texte de la constitution antérieure du régime d'apartheid. J'ai souvent entendu des gens dire : « Dieu a créé Adam et Ève, pas Adam et Steve ». « Sodome et Gomorrhe ont été détruites à cause de l'homosexualité ». D'autres chrétiens ont répondu en disant : « Nous ne sommes pas Dieu, nous avons été créés à l'image de Dieu, et Dieu aime tous ses enfants ». Ayant des origines juives, je sais ce que c'est d'évoluer dans un contexte qui exige loyauté et respect de ce qui est jugé normal sur le plan culturel. J'ai entendu des cousins se demander s'ils devaient déshériter leurs enfants parce qu'ils avaient fait des choix réprouvés par la culture juive. Qu'un enfant souhaite se marier avec un non-Juif ou vivre avec quelqu'un de même sexe, l'insulte à la culture était la même. Depuis qu'à l'âge de huit ans on m'a interdit de jouer avec mes voisines, deux allemandes, je cherche à comprendre pourquoi, en tant qu'êtres humains, il nous faut toujours trouver quelqu'un de différent de nous, puis le ou la traiter comme s'il ou elle n'appartenait pas à l'espèce *humaine*, ce qui amène souvent à justifier la violence et le meurtre.

Moi aussi, je suis maintenant prise entre l'arbre et l'écorce. C'est la première fois que la question de l'orientation homosexuelle entre filles est soulevée. J'ai tant de questions qui me traversent comme des flèches. Comment puis-je répondre et où sont les responsabilités ? Sont-elles avant tout celles des filles mises en cause dans l'histoire qu'on m'a racontée ? Quelle est la vérité ? Y a-t-il violence et abus sexuels ou s'agit-il de jeunes adolescentes qui expérimentent leur sexualité ? Pourraient-elles devenir des victimes aux vies détruites si elles ne reçoivent pas d'accompagnement ? Quelles responsabilités incombent-elles à la culture organisationnelle du syndicat, aux normes culturelles en vigueur et aux individus avec lesquels je travaille ici ? À la culture et à l'environnement légal du pays dans lequel je travaille ? À l'organe mondial de l'Internationale de l'Éducation et à sa résolution de 2015 qui décide de « *Défendre les droits des LGBTI dans le cadre des campagnes et des mesures politiques¹⁵ adoptées par l'IE* » et « *(d)affecter les ressources de l'IE à des actions de pression auprès des gouvernements afin de mettre fin à la criminalisation et à la persécution des personnes LGBTI et de militer pour les droits humains pour tous et de toutes* »¹⁶?

Je n'ai pas le temps de gérer toutes les questions qui me traversent l'esprit et je n'ai pas de collègue avec qui discuter d'une stratégie. Le repas est sur le point de se conclure, je dois prendre une décision. Puis-je montrer, en ma qualité de « modèle », qu'il est possible de tenir une conversation concernant un sujet tabou, délicat, sensible, où nous pouvons entendre toutes les voix, même si c'est douloureux ou honteux ? C'est mon expérience sud-africaine qui me guide. Le membre de l'équipe de changement a présenté son dilemme par une question puissante et utile : « S'agit-il de VGMS ? ». Je fais le grand plongeon et décide de regarder le tabou en face. Nous reprenons la session et j'invite ce membre du groupe à nous faire part de son dilemme.

Pas de réaction...

Je me dis, bon. Je réfléchis. Je vais soulever la question moi-même, puisque le participant est réticent à la faire. Je pense aussi que c'est vraiment une question à laquelle sont confrontés les enseignants et les enseignantes membres du syndicat, donc il serait utile que notre équipe soit plus à même d'amorcer le dialogue à ce sujet, en se servant de cet espace « sûr » pour commencer à l'analyser. Je réponds du tic au tac à la question qui m'est posée en expliquant au groupe que le membre de l'équipe de changement m'avait demandé si le « lesbianisme généralisé » était de la VGMS. « Qu'en pensez-vous ? » Je demande à l'ensemble du groupe : « S'agit-il automatiquement de quelque chose d'abusif, de violent ou de forcé ? Pourrait-il s'agir de filles impliquées dans des relations consensuelles ? Pourraient-elles subir du harcèlement parce qu'elles font quelque chose qu'elles ne sont pas supposées faire d'un point de vue culturel ? »

Silence.

C'est comme si je venais de lâcher une bombe...

Le juriste de la salle prend finalement la parole pour apporter une perspective juridique. C'était le même homme qui avait nerveusement demandé s'il pouvait participer aux travaux de l'équipe de changement même s'il ne défendait pas les droits des LGBTI à la rencontre précédente. Il explique combien les relations homosexuelles sont devenues courantes dans les villes et combien elles sont en train de devenir acceptables. Cette conversation se poursuit maladroitement par à-coups. Il est clair maintenant pour le juriste, s'il était proviseur et trouvait un garçon ayant des relations sexuelles avec un autre, il le renverrait sans plus attendre. D'après lui, toute relation entre personnes de même sexe est une violence, une abomination, quelque chose d'inhumain. J'écoute les membres

de l'équipe discuter entre eux. Nous entendons aussi comment certaines filles, prises sur le fait, cherchent à se tuer ou à s'enfuir.

Avec le recul, je me demande ce que j'aurais pu faire différemment, au lieu de faire le grand plongeon sur un thème aussi tabou. Aurais-je dû y aller petit à petit ? Je vois aujourd'hui que j'aurais dû avancer plus lentement, faire preuve de plus de curiosité et prendre davantage de temps pour jeter les bases de cette conversation. Je reconnais que j'étais tellement fatiguée que je n'ai pas respecté une règle fondamentale en facilitation quand je n'ai pas demandé au membre de l'équipe de changement l'autorisation de révéler sa question au reste du groupe.

J'aurais pu commencer en précisant que je sortais un peu de mon rôle d'animatrice pour me transformer en débatteuse et mettre sur la table un problème qui avait été porté à mon attention mais que les participantes étaient réticentes à soulever eux-mêmes. J'aurais pu alors commencer par aborder les questions plus larges. Par exemple, quelles normes sociales imposent des contraintes à la sexualité en général et plus spécifiquement aux actes sexuels entre personnes du même sexe? J'aurais pu tenter de savoir comment les autres personnes dans la salle comprenaient l'expression « lesbianisme généralisé ». J'aurais pu tenter de savoir si quelqu'un d'autre avait été confronté à ce problème ou en avait entendu parler dans une autre école et comment cela s'était passé. J'aurais pu passer plus de temps à savoir comment les personnes présentes voient les phénomènes. Quelle signification attachent-elles à ces questions en tant qu'agents de changement? Comment le syndicat traite-t-il ces sujets sensibles et culturellement tabous. J'aurais pu analyser s'il y avait une distinction aux yeux du groupe entre les différentes violences, commises dans un contexte hétérosexuel ou gay/lesbien ?

C'est seulement à ce stade qu'il aurait pu être logique de demander s'il existe une différence pour les gens entre les abus et une orientation sexuelle distincte ou si toute orientation sexuelle, autre qu'hétérosexuelle, est considérée comme violence quel que soit le contexte. Et si tel est le cas, qu'est-ce que cela suppose pour les droits humains des personnes ayant des orientations sexuelles autres ? Qui décide qui remplit les conditions pour être traité comme un « être humain » et mériter d'avoir un « droit humain » ? Nos établissements scolaires devraient-ils être sûrs uniquement pour les hétérosexuels ? Comment les équipes de changement apporteront-elles un soutien aux membres du syndicat qui seront aux prises avec des thèmes aussi sensibles ?

J'écris aujourd'hui, deux ans après cet incident. Des recherches de l'UNESCO¹⁷ confirment que les taux de violence envers les élèves dont l'expression de genre ne rentre pas dans les cases, ou est perçue comme non compatible avec les normes de genre binaires, sont inquiétants. *« La violence homophobe et transphobe dans un environnement éducationnel engendre un impact significatif sur les perspectives d'instruction et d'emploi des élèves, avec des performances et des accomplissements moindres. Les victimes se sentent fréquemment en danger à l'école, elles évitent de participer aux activités scolaires, manquent des cours ou abandonnent totalement l'école. Les victimes de violences courent un risque accru d'anxiété, de dépression, d'automutilation et même de suicide ».*

Je repense encore à ce moment où je me sentais prise entre l'arbre et l'écorce. Alors que j'écris ces mots, j'entends dire qu'il est toujours difficile de signaler des cas de relations entre personnes de même sexe par crainte de représailles. « Cela ternira la réputation de notre école. Si l'administration entend quelqu'un parler de ce sujet, elle pourrait s'en prendre à nous et on pourrait même nous interdire ».

Gender at Work préfère que nos animatrices et animateurs soient en mesure de créer un espace où toutes les perspectives peuvent être entendues sur un sujet, même si ces opinions ne nous plaisent pas ou si la culture dominante considère que certaines perspectives sont « erronées » ou « mauvaises ». Les équipes de changement devraient-elles créer de tels espaces ? Veulent-elles le faire ? Et si c'est le cas, que faudrait-il faire pour que nous, en tant qu'animateurs, enseignants, enseignantes, responsables syndicaux, puissions nous préparer à « tenir bon » lors de conversations délicates, sur des thèmes tabous, surtout lorsque ces mêmes tabous existent en notre for intérieur également ? Au bout du compte, que signifie le terme « violence » ou « abus » ? Ceux qui commettent des abus sont-ils ceux qui bravent la culture, comme un homme qui remet en question l'excision dans un contexte où elle est estimée « normale » ; comme une femme qui choisit le divorce, une jeune fille qui ne souhaite pas se marier ou des personnes qui veulent aimer des personnes de même sexe ? Ou bien les personnes abusives sont-elles celles qui tirent parti de leur pouvoir, quel qu'il soit, pour violer les corps, âmes et cœurs d'autres personnes, contre leur gré ? Je me demande encore jusqu'où il faudra aller pour ouvrir davantage notre cœur et notre perception du sens de « droits humains » de façon à pleinement inclure les expressions diverses de l'humanité.

15. Clause 16 de la résolution sur les droits des LGBTI. Texte de : Internationale de l'Éducation. Publié : 26/07/2015. Le 7e Congrès mondial de l'Internationale de l'Éducation (IE), réuni à Ottawa, au Canada, du 21 au 26 juillet 2015 : <https://ei-ie.org/fr/detail/14752/r%C3%A9solution-sur-les-droits-des-lgbti>
16. Clause 17.
17. UNESCO (2016) : Out in the open: education sector responses to violence based on sexual orientation and gender identity/expression (Accueillir les différences : les réponses du secteur de l'éducation à la violence fondée sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre, <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000244756>, lien obtenu le 13-09-19, en anglais uniquement).



L'ACTE DE RÉFLEXION EST UN COMBAT HUMAIN

Nosipho Twala

(Labour Research Service et Gender At Work)

C'est un lundi matin d'avril. Les branches des arbres bruissent dans la brise, le soleil est rayonnant. On me fait entrer au siège du syndicat zambien des enseignants, le *Zambian National Union of Teachers*. Leah me tient par la main alors que nous passons au milieu de groupes de membres venus au siège pour différentes raisons. Elle me présente à ses collègues. Nous allons de bureau en bureau dire bonjour et serrer la main de chaque personne. Un groupe de membres arrive et demande à parler à l'organisateur. On m'emmène dans la salle de conférence pendant que Leah et Simon parlent avec le groupe de professeurs.

Le silence règne dans la salle de conférence, ce qui contraste avec les bourdonnements que je viens de quitter dans l'espace de réception. La traiteure prépare les tables. Elle m'accueille d'un sourire chaleureux et me propose une tasse de café. J'accepte volontiers, le bon arôme de café est trop tentant.

Les membres de l'équipe de changement commencent à arriver. Herbert, de la province australe, arrive en premier. Les autres suivent dans un joyeux brouhaha, enchantés de se retrouver.

Je lance la musique pour le Taï chi et nous commençons à faire les exercices, tous à l'unisson. Je vois qu'ils se sont entraînés. Quand on est sur le point de terminer les exercices de Taï chi, deux personnes passent la tête par la porte et regardent Leah, Joe et Samuel. Elles disent « Ce sont les exercices que Leah nous a fait faire pendant l'autre atelier ».

Nous sommes autour de la table, sur le point de commencer quand la porte s'ouvre à nouveau. Cette fois, des professeurs cherchent Samuel. En soupirant, je me demande si cette réunion va commencer un jour. Est-ce que c'était une erreur de tenir la réunion dans le bureau du syndicat ? L'équipe de changement sera-t-elle présente avec tant de perturbations ? Joe comprend mon anxiété et explique que les débuts de matinée fourmillent toujours d'activités au ZNUT, mais davantage aujourd'hui en raison des nombreuses formations qui y ont lieu.

Samuel nous rejoint au bout de dix minutes. Il s'excuse avec humour des interruptions. C'est alors qu'il nous raconte que les personnes qu'il est allé aider sont des membres du groupe de référence de VGMS à Lusaka, qui étaient venus dénoncer un cas de VGMS dans leur école.

Pendant le partage de bienvenue, chaque personne exprime ce qu'elle ressent lors de cette réunion de mentorat. Chaque personne livre ce qu'elle a sur le cœur.

Je leur demande ensuite de raconter comment, avec le ZNUT, ils poursuivent les activités de l'initiative sur la VGMS. Ils se regardent et répondent en chœur. « Nous n'avons pas fait grand-chose à cause de l'épidémie de choléra ». J'apprends que les écoles ont fermé et que les réunions publiques ont été suspendues pendant quelques mois par mesure de précaution à la suite d'une épidémie de choléra.

C'est seulement quand je commence à poser des questions sur l'épidémie de choléra et sur la façon dont le syndicat a réagi à cette crise qu'on commence à réfléchir à son rôle en qualité d'équipe de changement et de groupe de référence. Ils commencent alors à cartographier et à réfléchir à leurs différentes interventions pour gérer l'épidémie de choléra. Ils me disent qu'ils n'avaient pas jugé nécessaire de me communiquer ceci parce que ces mesures ne faisaient pas partie de leurs plans d'action concernant la VGMS. Ils sont intervenus parce qu'ils devaient répondre à la crise. Au bout d'une heure, ils sont surpris de s'apercevoir que la crise avait servi de catalyseur. Cette crise créait l'urgence et leur permettait de travailler ouvertement et volontiers en tant qu'équipe. Elle leur permettait aussi de faire les choses différemment, pour créer un environnement d'apprentissage propre et sûr, exempt de choléra et de VGMS.

À partir de ces réflexions, l'équipe de changement a aussi eu la surprise de se rendre compte qu'elle avait contribué à gérer la VGMS. Grâce à cet exercice, l'équipe commence à apprécier l'importance de la réflexion pour rendre son travail visible.

Je me rends compte que nombre d'entre nous ont du mal à réfléchir, surtout à l'égard de nous-mêmes, car cela exige de l'introspection. En tant que militants et militantes, nous ne tenons souvent pas compte du fait que la réflexion nous aide à comprendre où nous en sommes dans nos propres pratiques. La conscience de ce que nous faisons et de la manière dont nous le faisons est une lutte qui rend la réflexion difficile.

Auparavant, je pensais que la réflexion était genrée, les femmes ayant plus de difficultés à identifier leurs forces et leurs réussites parce qu'elles ont été socialisées de façon à être vues mais pas entendues et que ceci les empêche de « se mettre à l'avant-plan » ou de se faire des compliments. Toutefois, par le biais de ce processus, je m'aperçois que la réflexion est une difficulté humaine plus générale.

La réflexion suite à une action nous permet de tirer des enseignements de notre expérience et présente un potentiel énorme pour accroître notre propre conscience. Par la réflexion, nous tirons des enseignements de nos propres incertitudes et erreurs. La réflexion est importante car elle nous aide à révéler « ce que nous savons, mais que nous ignorons que nous savons » ainsi que « ce que nous ne savons pas et voulons savoir ».

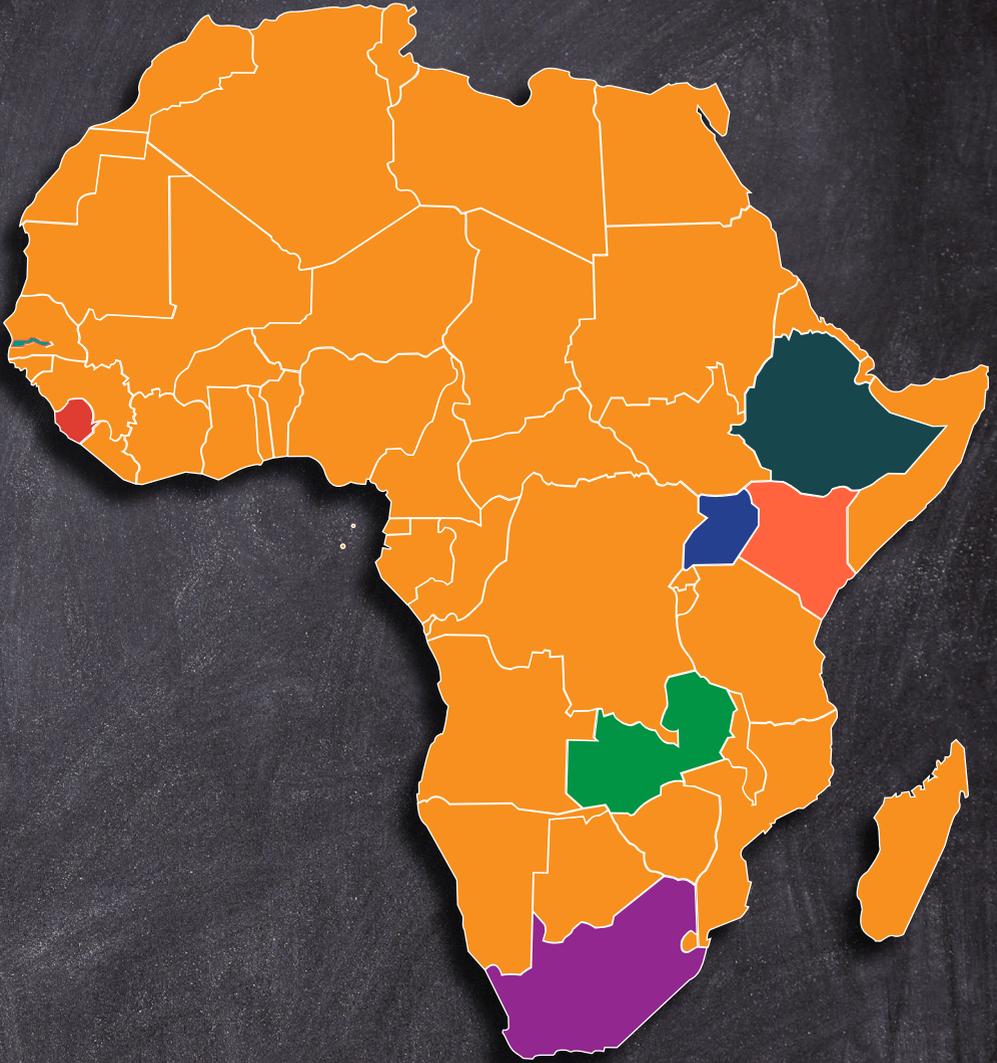
Quand je quitte le bureau le deuxième jour, il y a des sourires de jubilation et de contentement. Le bourdonnement des conversations et des rires a rempli le silence de la salle dans laquelle j'étais entrée le premier jour. Je sais, à l'énergie vibrante qu'on y perçoit et les sourires des gens, que la réunion a été un véritable succès. En tant qu'animatrice, je suis touchée de voir l'équipe réfléchir à ses pratiques et à son impact. Une personne de l'équipe de changement dit « Nous voulons que les programmes sur la VGMS restent à l'ordre du jour pendant longtemps. Elle doit faire partie intégrante du ZNUT même quand nous aurons disparu. Cela doit faire partie de notre ADN. » Il est évident que l'équipe travaille en groupe et s'efforce de faire de son mieux avec les ressources disponibles. Ses membres disent qu'une des raisons pour lesquelles ils ont une approche pratique est pour être en mesure d'évaluer et de vérifier si leurs membres signalent les incidents de VGMS. L'équipe a élaboré des hypothèses qu'elle va tester. En effet, cette initiative a permis à la passion de l'équipe de changement d'allumer la flamme dans la vie de l'enseignant. La réunion de mentorat a révélé des questions jamais posées avant et elle a inspiré Joe pour écrire un poème sur la nature et les crocodiles.

J'ai beaucoup apprécié le fait qu'ils soient désormais, en tant qu'agents de changement, conscients que le changement commence avec eux, qu'ils doivent devenir le changement qu'ils voudraient ardemment voir chez les autres. En effet, il serait hypocrite de s'attendre à ce que les autres deviennent le changement que vous n'êtes pas. Cette initiative a touché leur cœur et tous veulent avec enthousiasme voir et devenir le changement. Pour eux, la grande question consiste à savoir comment utiliser leur passion et celle des équipes de changement des provinces de façon à pérenniser l'initiative de lutte contre la VGMS.

La tenue de la réunion au siège du ZNUT m'a aidée à comprendre le contexte dans lequel évoluait l'équipe de changement, ses réalités et ses difficultés quotidiennes. La plupart des membres de l'équipe occupent des fonctions de direction. J'avais supposé que ces responsables s'occupaient d'administration et de représentation. J'ai été surprise de voir les membres de l'équipe de changement s'activer, consulter constamment les autres collègues pour venir en aide aux membres du syndicat qui venaient demander une assistance. J'ai eu l'occasion de vivre et de ressentir la culture au sein de ce bureau.

Lorsque je leur ai communiqué mes hypothèses concernant leurs rôles en tant que responsable, Samuel a répondu que l'initiative sur la VGMS avait modifié leur notion de leadership. « Nous avons dû nous adapter et changer parce que ce n'est pas un projet mais une initiative. Elle n'aura pas disparu l'année prochaine. Elle nous aidera à recouvrer notre respect et notre dignité en tant qu'enseignants et enseignantes. Merci d'avoir pris cette initiative, parce qu'aujourd'hui nous nous retrouvons les manches volontiers et travaillons dur pour soutenir, encadrer et renforcer la confiance en soi de nos membres».





Government
of Canada

Gouvernement
du Canada